

Faculté de philosophie, arts et lettres

Le déterminisme au cœur de la théorie des Transclasses

Auteur : Decock Margaux
Promoteur(s) : Nathalie Frogneux
Année académique 2021-2022
Master de Philosophie à finalité approfondie

UCLouvain

Le déterminisme au cœur de la théorie des transclasses

Margaux Decock
2021-2022

Table des matières

Table des matières	0
Remerciements	3
Introduction	4
0.1. Chantal Jaquet.....	6
0.2. Les objectifs du travail.....	8
Chapitre I : Thèse des Transclasses et de la non-reproduction.	11
1.1. La condition de la non-reproduction : la reproduction.....	12
1.2. Eléments de la reproduction.....	13
1.2.1. Les capitaux.....	13
1.2.2. L’habitus	15
1.2.3. Les institutions	16
1.3. La non-reproduction.....	19
1.3.1. Le problème des sources.....	20
1.4. Les causes de la non-reproduction.	24
1.4.1. Le milieu familial	24
1.4.2. Modèle scolaire	26
1.4.3. Affects	27
1.4.4. Le désir	28
1.5. La constitution du transclasse.....	29
1.6. L’impact de la non-reproduction sur le transclasse	31
Chapitre II : la présence du déterminisme dans la théorie des transclasses et de la non-reproduction	33
2.1. Premier extrait	34
2.2. Deuxième extrait.....	37
2.3. Troisième extrait	44
2.4. Quatrième extrait.....	45
2.5. En résumé.....	47
Chapitre III : l’exemple d’Annie Ernaux.....	50
3.1. Auto-socio-biographie, un terme emprunté à Annie Ernaux.....	52
3.2. La honte d’Annie Ernaux.....	58

3.3.	Le modèle scolaire d'Annie Ernaux.....	68
3.4.	Apport du milieu familial d'Annie.....	70
3.5.	Du point de vue déterministe.....	74
3.5.1.	La conscience d'être déterminé.....	74
3.5.2.	Les éléments déterminants de la vie d'Annie Ernaux.	77
Chapitre IV : le Cas de Bernard Fusulier : ouverture d'une réflexion « capitaliste »		80
4.1.	L'histoire de Burt Fashebergues	80
4.2.	Burt Fachebergues ou Bernard Fusulier	82
4.3.	Les éléments de son passage.....	85
4.4.	Du point de vue des capitaux	87
4.5.	Peut-on juger du passage sur la seule base des capitaux ?.....	93
Conclusion		97
Bibliographie		101
Œuvres littéraires		101
Articles.....		102
Sites internet		103
Reportage vidéo		103

Remerciements

Je tiens avant tout à remercier ma promotrice, Mme Nathalie Frogneux, pour le temps et l'attention qu'elle a pu accorder à mon travail ainsi que pour l'obtention d'une maxi-prolongation de session bien nécessaire.

Je remercie mes parents d'avoir accepté de me laisser entreprendre des études universitaires sans trop savoir à quoi cela pouvait me mener.

Merci à ma mère de m'avoir soutenu dans mon choix d'étude, à mon beau-père Ponpon, pour avoir supporté mes caprices culinaires, les quelques fois où j'ai pu rentrer à la maison au cours de l'écriture ce mémoire. À ma sœur, Amélie, de s'être préoccupée de l'avancement de mon travail et de m'avoir accueillie chez elle pendant le premier confinement et toutes les fois où j'en avais besoin ou juste envie par la suite. À Pierre, mon beau-frère, pour tous les conseils qu'il m'a donnés et pour m'avoir rassuré quand je ne pensais pas pour y arriver. Et merci à Archibald pour le simple fait d'exister !

Je remercie aussi mes amies, Anne-Laure, Andréa et Charlotte pour les séances de travail pas toujours productives et les tranches de rire qui les ponctuaient souvent. Pour m'avoir donné leurs conseils et m'avoir informé des consignes et autres joyeuses formalités qu'implique ce travail.

J'aimerais aussi dire merci à mes colocataires qui ont supporté mes états d'âme bipolaires tout au long de ma rédaction, parfois bien malgré eux, mais souvent avec bonne humeur. Surtout à Pierre pour ses tentatives de soutien psychologique et sa certitude que « tout ira bien, arrête de compter tes pages ».

Je remercie aussi les créateurs des compilations de chansons de Noël, il n'y a pas mieux pour accompagner des nuits blanches passées avec les yeux rivés sur un écran d'ordinateur.

Enfin, je remercie tous ces auteurs transclasses ayant réussi à produire des œuvres à travers lesquelles chaque passeur peut trouver résonance. Des œuvres éclairantes et rassurantes qui trouvent sans aucun doute écho dans mon propre parcours.

Introduction

« Nous sommes faits de déterminations multiples et chacun se définit à travers ses déterminations »¹, nous dit Chantal Jaquet dans une interview donnée il y a deux mois pour la sortie de son dernier livre : *Juste en passant*. C'est sur la base de ce type d'affirmation que s'est formée la grande majorité des réflexions que vous allez découvrir dans ce mémoire. Elles concerneront de façon centrale la présence d'une logique déterministe dans la théorie des transclasses de Chantale Jaquet. La majeure partie de nos analyses se basera donc sur l'œuvre fondamentale de la théorie des transclasses : *Les transclasses ou la non-reproduction*.²

Dans cette œuvre, notre auteure développe ce que l'on a pour habitude de considérer comme des destins d'exceptions. Il s'agit des personnes ayant déjoué les statistiques en passant d'une classe à l'autre. En quittant leur milieu d'origine pour aller s'installer dans une autre position sociale. On aurait tendance, par réflexe, à penser que ce déplacement social se fait vers le haut, qu'il s'agit d'une élévation du niveau de vie d'individus d'exception. Or, Chantale Jaquet tente de neutraliser cette acception, de considérer le mouvement vertical comme pouvant aller dans les deux sens. Autant vers le haut que vers le bas. C'est notamment pour rencontrer cet objectif qu'elle invente le néologisme *transclasse*.

La création de ce terme sert aussi à envisager ces destins improbables comme un processus plutôt qu'un objectif, ce qui était le cas de l'appellation choisie par Bourdieu pour désigner les *passseurs* : transfuges de classe. Cette notion est devenue le terme dominant, usuel pour désigner les personnes ayant réussi à déjouer leur destin de classe. Mais elle a ceci de gênant qu'elle possède une connotation que Chantal Jaquet juge négative³. Elle suppose, en effet, une fuite vers un autre univers social. Il comprend le

¹ JAQUET C., *Les transclasses, retour sur un phénomène de société*, interviewée par Olivia Gesber, France Culture, 21/10/21, consulté le 11/11/21 à 22h34, 31 min 37. Adresse : https://www.puf.com/actualites/Revue_de_presse_de_Chantal_Jaquet_-_%C2%AB_Juste_en_passant_%C2%BB, 04 : 00.

² JAQUET C., *Les transclasses ou la non-reproduction*, Paris, Presses universitaires de France, 2014.

³ JAQUET C., *Les transclasses, retour sur un phénomène de société*, interviewée par Olivia Gesber, France Culture, 21/10/21, consulté le 11/11/21 à 22h34, 31 min 37, 05 :23.

passer comme un traître ayant changé d'allégeance, ayant quitté son milieu initial pour le laisser derrière lui comme s'il n'était pas assez bien pour lui.

Cela implique, de plus, que le transfuge de classe se caractérise par son arrivée dans une classe. Par le fait qu'il soit parvenu à remplir son objectif. On le juge donc par son point de départ et son point d'arrivée, on ne considère sa condition que d'un point de vue positionnel. Ce qui a tendance à véhiculer la vision méritocratique du passage ou celle du *self made man*. Ces deux interprétations de l'existence des cas d'exceptions les font passer pour des sortes de héros. Ce ne sont là que des raccourcis réducteurs, ne permettant pas de comprendre ce qui se joue véritablement dans le passage. Ils font croire en un volontarisme absolu, en la seule nécessité d'un travail méritant et du désir d'y arriver. Or, la seule volonté ne suffit pas à déjouer les statistiques et l'on ne peut pas véritablement savoir avec certitude quel est le poids du mérite dans les raisons ayant mené quelqu'un à une trajectoire transfuge.

La création du mot *transclasse* permet de se détacher de la connotation négative du terme de transfuge de classe. Il permet d'envisager le passage comme un processus et non plus simplement comme un déplacement positionnel d'une position moindre à une position plus élevée. On change de perspective en tâchant de comprendre le fonctionnement du processus de déplacement. On se pose la question du pourquoi et du comment, en plus du qui et du où. Le transclasse n'est pas considéré comme un parvenu, un traître, un homme de mérite ou un *self made man*. Il ou elle est juste un homme construit ou une femme construite par certaines déterminations, ayant vécu certaines expériences éclairantes ou rencontrées des personnes inspirantes. Et il n'est pas seul dans sa transition, il ne fuit pas forcément ; au contraire, il peut être poussé par son milieu d'origine.

Ce changement notionnel marque aussi l'entrée de la réflexion sur le passage dans un domaine de réflexion philosophique. Avant cela, et à partir de Bourdieu, le phénomène de transition social était de l'ordre de la sociologie. Les deux disciplines n'entrent néanmoins pas en opposition dans l'abord de la question. Il s'agirait plutôt d'un partenariat. Les deux points de vue sont mobilisés afin de pouvoir développer les outils nécessaires à l'analyse des cas de transclasses et à la compréhension la plus juste de leurs conditions de possibilité.

Ce choix de changement de terminologie, les raisons qui justifient sa création et les enjeux de sa création sont témoins de la démarche générale de la théorie des *Transclasses ou la non-reproduction*. Cette œuvre est une recherche de la juste manière de comprendre le destin des transclasses. Chantal Jaquet veut déceler les conditions de possibilité du passage. Elle interroge des cas de transclasses singuliers, réels et fictionnels, dans le but de faire ressortir de leur trajectoire les éléments causaux de leur position pour y trouver des récurrences, des trames susceptibles de pouvoir servir à la réalisation d'une grille d'analyse efficace et adaptable.

Cette grille d'analyse s'accompagne d'une pensée combinatoire nécessaire à la compréhension d'individus si complexes. Ils sont formés de ce que Jaquet désigne par le terme *complexion* : un nœud de déterminations internes et externes entrant dans leur composition et faisant d'eux ce qu'ils sont devenus, ayant déterminé leur trajectoire de transclasse. Malgré la mobilisation des termes de *déterminations* et de *déterminismes* aux moments clefs du développement de sa théorie, Chantal Jaquet ne qualifie pas le produit de ses réflexions comme étant déterministe. Elle n'approfondit pas du tout la question du caractère déterministe de sa théorie alors même qu'elle en utilise le lexique et les enjeux. C'est cette absence d'admission du recours à une logique déterministe dans son argumentation qui nous a intrigués. Et c'est en conséquence de cela que l'ambition principale de ce mémoire est de mettre en lumière la présence d'une logique déterministe dans l'argumentaire de la théorie des transclasses et dans l'existence des passeurs de façon plus générale.

0.1. Chantal Jaquet

L'origine de la création de la théorie des transclasses réside dans son auteur. Chantal Jaquet est elle-même une transclasse. Elle nous en fait notamment l'aveu dans l'interview qu'elle a donné pour France Culture⁴. En effet, notre auteure est née au sein d'un milieu défavorisé dans un petit village de Savoie⁵. Sa mère était femme de chambre et son père eut une carrière instable. Il fut d'abord mineur puis devint chômeur après la

⁴ *Ibid.* 03 : 13.

⁵ SAPORITO J-L., *Le défis des transclasses*, in « Infrarouge » [émission télévisée], France, France 2, 2019, 53 min, 03 : 00.

fermeture de la mine. Il enchaina ensuite les petits boulots instables et mal payés avant de trouver une position plus stable en tant qu'agent communal.

Son milieu initial et son entourage familial étaient profondément ancrés dans les règles de leur croyance religieuse. Toutes leurs souffrances étaient justifiées par la volonté divine. On accepte la souffrance et on l'offre à Dieu⁶. Elle grandit dans cette souffrance, cette pauvreté, et se rendait compte de son effet sur ces proches, de leur situation précaire. L'un des éléments de son enfance qui a participé de façon initiale à son passage de classe se trouve dans la prise de conscience de l'origine de cette souffrance. Il ne s'agissait pas d'une volonté de Dieu, mais d'une conséquence du système politique et économique qui avait cours à l'époque. Elle se rend compte que les conditions de vie de son milieu n'ont rien d'inéluctable, qu'elles sont un produit politique.

Elle développe, à partir de cette prise de conscience, un désir de changement, la volonté d'évoluer, de ne plus vivre dans la souffrance. Mais cette prise de conscience et sa volonté ne sont pas suffisantes. Il lui manque les moyens nécessaires pour parvenir à ses fins. Elle les trouve dans le système scolaire. À l'âge de 15 ans, elle réussit le concours de l'École Normale d'institutrice de Haute-Savoie. Cela ne marque que le début de son ascension sociale, qu'elle poursuivra en montant les échelons scolaires, puis universitaires, jusqu'à devenir ce qu'elle est aujourd'hui : professeure de philosophie à Paris 1 Sorbonne, spécialiste de Spinoza, directrice de laboratoire au Centre d'histoire des philosophies modernes de la Sorbonne⁷ et auteures de multiples livres et articles.

C'est parce qu'elle est elle-même transclasse que Chantal Jaquet produira finalement *Les transclasses et la non-reproduction*. Elle comprend sa position comme étant celle d'une passeuse de classe et souhaite prendre du recul afin de pouvoir revenir sur sa trajectoire et la comprendre à l'aide de nouveaux outils, à partir d'une perspective moins personnelle, plus objectivée. C'est aussi à cause de sa qualité de transclasse qu'elle entrera en résonance avec les écrits et la personnalité de Bourdieu. Ce dernier, ainsi que Spinoza, seront les deux piliers fondateurs de la construction du système que Jaquet

⁶ JAQUET C., *Les transclasses, retour sur un phénomène de société*, interviewée par Olivia Gesber, France Culture, 21/10/21, consulté le 11/11/21 à 22h34, 31 min 37. Adresse : https://www.puf.com/actualites/Revue_de_presse_de_Chantal_Jaquet_-_Juste_en_passant, 11 : 38.

⁷ Mme Chantal Jaquet, Paris, Université Paris-Sorbonne, consulté le 11/12/21 à 23h12. Adresse : <https://www.pantheonsorbonne.fr/page-perso/cjaq>

élabore pour comprendre les conditions de possibilité du passage des frontières sociales, de la constitution du transclasse et des effets que le passage aura eus sur elle.

0.2. Les objectifs du travail

Comme nous l'avons déjà exprimé plutôt, l'objectif constitutif de ce mémoire est de remettre le déterminisme au cœur de la théorie des transclasses de Chantal Jaquet, de prouver qu'il s'y trouve effectivement. Selon nous, l'existence des transclasses et la possibilité de dépasser les frontières sociales sont conditionnées par une logique déterministe en filigrane de chaque décision que prendra le transclasse, de son désir de passage et des moyens qu'il possède et qu'il acquiert pour parvenir à changer la direction de sa trajectoire sociale. Cela étant d'autant plus vrai que Chantal Jaquet n'a pas pu faire autrement que d'avoir recours à cette logique déterministe pour construire sa grille d'analyse et élaborer la complexion du transclasse. Afin de parvenir à exposer notre hypothèse, nous passerons par plusieurs étapes nécessaires.

Si nous voulons exposer la présence du déterminisme dans l'œuvre de Chantal Jaquet le plus clairement et le plus justement possible, il nous faut d'abord expliquer en quoi consiste cette œuvre. Nous procéderons donc en premier lieu à résumer la théorie des *Transclasses ou la non-reproduction*. Nous commencerons par la condition théorique de l'existence de la non-reproduction : la reproduction. Il s'agit de la thèse bourdieusienne qui a fait naître la réflexion de Jaquet. Il y établit l'existence des transfuges sans en approfondir les causes ou les enjeux, suggérant simplement qu'il serait intéressant d'approfondir le phénomène. Suggestion que Chantal Jaquet a entendue et réalisée, prenant la suite de son mentor.

Nous approfondirons les ressorts de la reproduction pour ensuite rebondir sur la notion de non-reproduction qui en est dépendante. Le développement du processus reproductif dans l'œuvre se fait au sein d'un cadre bien particulier et relativement restreint afin de garantir l'appui de sources exploitables. Celui d'un monde littéraire presque exclusivement parisien. Nous en dessinerons les limites et les risques avant de nous intéresser aux causes de la non-reproduction.

Ces causes seront à la fois externes et internes aux transclasses. Il s'agit des déterminations formant la complexion du transclasse. Complexion qui sera expliquée et

illustrée au cours du chapitre, lorsque nous aborderons la constitution même du transclasse, ce dont il est construit. Nous verrons aussi en quoi est-ce que la *texture* du transclasse est singulière, particulière. Être transclasse implique une construction particulière à cause de laquelle on souffre. Il y a un coût à payer lorsque l'on est passeur : à cause d'une condition d'entre-deux inconfortable et des affects négatifs que fait naître l'éloignement avec le milieu d'origine et l'arrivée dans un univers aux normes inconnues.

Nous plongerons ensuite au cœur même de notre mémoire en tâchant d'allumer une lumière déterministe dans le regard de Chantal Jaquet. À partir de quatre extraits principaux choisis, nous exposerons la présence du déterminisme dans les mots de Jaquet ainsi que dans le destin transclasse en lui-même. Nous verrons que le transclasse n'y est pour rien dans son parcours, qu'il s'agissait d'une trajectoire soumise à la nécessité et qu'il n'a pas à ressentir de culpabilité à cause de son passage.

La théorie des transclasses du premier chapitre et nos conclusions du deuxième chapitre seront ensuite illustrées dans le cas d'Annie Ernaux. Cette auteure peut être, selon nous, qualifiée de transclasse par excellence au sein du cadre dans lequel Jaquet se limite. Ses écrits sont décisifs dans le développement de la théorie du passage, que ce soit en tant qu'exemple ou comme support théorique. Nous retracerons les causes du parcours non reproductif d'Annie Ernaux, individualisant les éléments de la non-reproduction mentionnés dans le premier chapitre. Et nous y ajouterons notre analyse à partir des hypothèses du second chapitre.

Nos réflexions concernant le cas d'Annie Ernaux nous mèneront sur la piste du dernier chapitre. Celui-ci prendra un autre exemple en considération : celui de Barnard Fusulier, un transclasse belge, sociologue et professeur à l'Université catholique de Louvain-la-Neuve. Nous résumerons l'histoire de Burt Fashebergues, un personnage qu'il crée en partie sur la base de son autobiographie, dont les péripéties sont décrites dans une œuvre intitulée *Journal d'un transclasse, récit d'une improbable traversée des classes sociales*⁸. Ce chapitre de fin est un chapitre d'ouverture. On s'ouvre en premier lieu à un milieu différent : d'abord celui d'une Belgique modeste et violente, celle de

⁸ FUSULIER B., *Journal d'un transclasse, récit d'une improbable traversée des classes sociales*, Paris, éd. La boîte de Pandore, 2020.

l'enfance de Burt pour aboutir au petit monde restreint de la recherche académique belge mondialisée. On s'ouvrira ensuite, à partir des exemples d'Annie et Ernaux et de Burt Fashebergues à une réflexion centrée sur les capitaux et sur la possibilité d'amoinrir les stratifications strictes dues à l'utilisation de la notion de classe, notion qui n'est peut-être plus apte à traduire la diversification du secteur socioprofessionnel de notre société moderne.

Chapitre I : Thèse des Transclasses et de la non-reproduction.

L'essence de la thèse de Chantal Jaquet se trouve dans son ouvrage intitulé « Les transclasses ou la non-reproduction », paru en 2014 aux éditions Presses universitaires de France. L'ambition de Mme Jaquet, dans cette œuvre, est d'étudier le phénomène de l'existence de personnes que l'on a longtemps appelé *transfuges de classes*. Souvent abordés ou simplement mentionnés, ces cas d'exceptions n'ont jamais été véritablement interrogés autrement que sous le jour de la mobilité sociale et du mérite. L'intérêt que porte Mme Jaquet à cette catégorie de personnes n'est pas un hasard. Elle est, elle-même une transclasse. Au cours de ses études, elle trouva souvent une inspiration, un écho à sa position, notamment dans les œuvres de Bourdieu et Passeron qui abordent la question de la reproduction sociale de manière relativement frontale sans pour autant en chercher les racines profondes. Les réflexions transclasses de Chantale Jaquet s'inspirent de ces théories et les complètent.

Les transclasses ou la non-reproduction est dès lors, d'une certaine manière, né d'une frustration, d'un manque d'approfondissement d'un phénomène pour lequel elle cherche une interprétation correcte. C'est là la principale motivation qui l'amène à chercher à comprendre au mieux ce en quoi consiste la position de transclasse. D'évaluer quels en sont les causes, les effets et les enjeux à partir de multiples exemples singuliers. De débrouiller tous les fils qui constituent les transclasses qu'elle a sélectionnés, de mettre en évidence les éléments qui l'ont mené sur cette voie. Et ce, dans le but de trouver un système commun, une grille de compréhension susceptible de pouvoir s'adapter aux cas de transclasses.

Afin de pouvoir établir au mieux la présence et le rôle que joue le déterminisme dans la constitution du transclasse, il est nécessaire que nous passions en revue la thèse globale de Chantal Jaquet. Dans ce chapitre, nous nous attellerons donc à exposer en détail les points les plus décisifs de sa réflexion autant au niveau de la logique de son développement que son contenu effectif. Nous commencerons par établir la condition de possibilité d'une théorie de la non-reproduction : le processus de reproduction ainsi que les éléments qui tendent à en garantir l'existence et le maintien. Et nous passerons ensuite à l'exposé des ressorts de la non-reproduction et des éléments entrant dans la composition d'une trajectoire de transclasse.

1.1. La condition de la non-reproduction : la reproduction

Avant de s'intéresser aux détails des causes directes, particulières, qui sont à l'origine de la trajectoire du transclasse, il est important de souligner la logique globale dans laquelle se situe le phénomène du passing. Il s'agit de la logique non reproductive. Celle-ci s'inscrit en contre-courant d'une logique reproductive. De quoi s'agit-il exactement ? Il s'agit d'un phénomène sociétal remarqué et développé par Bourdieu et Passeron, se définissant de façon globale comme une « transmission de génération en génération d'un patrimoine familial et social »⁹.

En somme, ce terme de « reproduction » ressort d'une étude cherchant à exposer et à expliquer le maintien des héritiers, des enfants dans une catégorie sociale spécifique. On y observe, concrètement, que les enfants des paysans deviennent eux-mêmes paysans ; que les héritiers bourgeois grandissent et restent dans la bourgeoisie. En bref, chaque nouvelle génération hérite d'une situation sociale dans laquelle elle s'inscrit à la naissance et persiste en grandissant jusqu'à ce que l'enfant devenu adulte s'y installe et y fasse grandir ses propres héritiers à son tour.

L'admission de l'existence du processus de reproduction sociale est la condition de possibilité de l'étude du phénomène de non-reproduction. C'est parce qu'il existe bel et bien une transmission, un héritage d'une position sociale particulière, qu'il est possible de transgresser cette chaîne de transmission. Le transclasse est l'avatar¹⁰ de la non-reproduction. Il est la preuve de la possibilité de la transgression de l'ordre établi. Ce qui fait de lui, paradoxalement, la preuve de l'existence des différents groupes sociaux que l'on a pour habitude de désigner par « classe ». En effet, s'il existe des individus qui se considèrent ou que l'on considère comme des passeurs de classes, c'est qu'il doit exister des classes. Ou tout du moins, des groupes sociaux clos, reconnus et reconnaissables, inégaux entre eux et auxquels les membres sont conscients d'appartenir ou de ne pas appartenir.

⁹ JAQUET C., *Les transclasses ou la non-reproduction*, Paris, Presses universitaires de France, 2014, pp.1-2.

¹⁰ Nous utilisons le terme d'avatar pour désigner un individu portant en lui les caractéristiques de la non-reproduction. Il en est le produit et le représentant.

1.2. Éléments de la reproduction

Si ces stratifications existent, c'est qu'il doit bien exister des éléments constitutifs qui les rendent inégaux entre eux. Qui leur permettent d'être reconnaissables et reconnus. Et qui permettent aux individus d'un groupe de s'identifier comme membre à part entière de ce groupe, d'être conscients d'y appartenir et de savoir qu'il existe d'autres groupes dont ils ne font pas partie. Ces éléments doivent se trouver dans chacun des membres de la collectivité, ce qui leur permet de correspondre aux particularités constitutives d'un groupe et pas d'un autre. Chaque membre est un écho des principes de sa classe, c'est à cela qu'on le reconnaît et qu'il est reconnu par les autres membres de son groupe et par ceux des autres.

Ces éléments constitutifs sont aussi ceux qui seront transmis de génération en génération. Ce sont eux qui permettent le processus de reproduction compris comme la transmission d'un patrimoine social garantissant l'intégrité et l'homogénéité de la classe. Pour pouvoir maintenir les générations futures dans les frontières d'une classe sociale, il faut des éléments à transmettre, à perpétuer. Il faut que les parents puissent éduquer leurs enfants à l'aune de principes partagés par le groupe social, pour pouvoir les initier aux particularités nécessaires pour faire partie intégrante de leur groupe. Mais quels sont donc ces éléments constitutifs de classe ?

1.2.1. Les capitaux

Plusieurs éléments sont évoqués, dans *Les transclasses ou la non-reproduction*, pour comprendre les ressorts du processus de reproduction sociale. Premièrement, il faut prendre en compte les éléments directement transmis. Il s'agit de ce que Bourdieu désigne par le terme « capital ». Il en distingue quatre types concernant la reproduction : les capitaux économiques, culturels, sociaux et symboliques. Au regard de leur fonction au niveau de la position sociale et de sa transmission, Chantal Jaquet les définit comme ce

« qui transforme des rapports de force en rapports de sens et produits des effets symboliques en donnant lieu à une reconnaissance par autrui de la légitimité de la position dominante et à une intériorisation de la posture de dominé »¹¹.

¹¹ *Ibid.* p. 2.

Les capitaux sont donc, dans le cadre de la définition d'une position sociale à transmettre, des éléments marquant la différence entre dominé et dominant. Les différents types de capitaux évoqués ici sont en quelques sortes monopolisés par la classe dominante. Les membres de celle-ci étant considérés comme plus riches économiquement, possédant plus de richesses patrimoniales ; culturellement, ayant accès aux lieux et aux objets de culture plus facilement que les membres de la classe des dominés ; socialement, leur réseau de connaissance étant plus complexe et existant depuis plusieurs générations. Tout cela implique une reconnaissance sociale gonflant, par conséquent, leur capital symbolique.

Ces notions de sens entérinent la différence de forces séparant le monde des dominants du monde des dominés par la reconnaissance de la supériorité des capitaux des premiers par les seconds. Et cette reconnaissance de supériorité s'accompagne de la reconnaissance de l'infériorité des dominés par les dominés, qui internalisent leur déficit « capitaliste »¹². Ces capitaux sont transmis de génération en génération, perpétuant le rapport de force et maintenant par-là le processus reproductif.

Les membres des différentes classes sont donc complètement conscients de leur place sociale, qu'elle soit du côté inférieur ou supérieur. Ils se définissent eux-mêmes comme appartenant à un groupe social particulier selon qu'ils évoluent dans leurs rapports parallèlement à d'autres types de groupes sociaux. Ils sont donc d'abord conscients de l'existence de types de positions sociales différents des leurs. Ils sont ensuite capables de reconnaître et de comparer leurs capitaux aux leurs à force d'entretenir des rapports avec eux. Et comprennent la possession de capitaux à différents niveaux comme ce qui les distingue des autres types sociaux les faisant se positionner comme inférieurs ou supérieurs aux autres. Le dominant sait qu'il est dominant et le dominé sait qu'il est dominé. Ils apprennent cela par expérience et par héritage.

Les capitaux sont d'autant plus des éléments constitutifs d'un type de groupe social, qu'ils sont ce qui différencie un transclasse du reste du groupe. C'est par l'acquisition ou la perte de capitaux que le transclasse change de classe. Autrement dit, c'est parce qu'il acquiert des capitaux ne correspondant pas à ceux de sa position sociale

¹² Nous utilisons cet adjectif, non pas dans ses acceptions politiques ou économiques, mais bien pour faire référence aux capitaux que possède le transclasse ;

initiale qu'il change d'espace social. Par exemple, c'est parce qu'Annie Ernaux acquiert un capital culturel plus élevé en ayant accès à une éducation plus poussée que celle de ses parents, et plus tard en devenant professeure et écrivaine, qu'elle et son entourage considèrent qu'elle s'est élevé socialement.

C'est très fréquemment le capital culturel qui est en jeu dans l'évolution d'un individu vers une autre classe. Cela dit, les autres capitaux se trouvent eux aussi augmentés au cours de l'élévation de celui-ci, voire à ce que l'on pourrait considérer comme l'issue de cette élévation, c'est-à-dire le moment où le transclasse considère s'être définitivement inscrit dans une nouvelle classe. Ce moment se trouvant souvent être l'acquisition d'un métier dans cette classe, quand il prend une position pérenne dans son nouvel univers, y fournissant un service et recevant un socioculturel salaire en contrepartie.

Ainsi, l'issue de l'élévation sociale d'Annie Ernaux, à partir de la fructification de son capital culturel, peut être considérée comme son accession au métier de professeur et sa consécration en tant qu'auteure. Issue qui signifie l'augmentation de son capital économique, passant de la classe des petits commerçants de Province à celle des employés et intellectuels de la capitale. Ses deux métiers augmentent aussi considérablement ses capitaux sociaux et symboliques, car ils lui permettent de prendre une place importante dans la communauté en tant qu'éducatrice des jeunes et obtenant une notoriété non négligeable en tant qu'auteure. Finalement, on pourrait en déduire que l'issue de l'élévation d'un transclasse se cristallise dans le métier qu'il occupera, celui-ci définissant son occupation, son apport dans la société et sa place au sein de celle-ci. De manière générale, toute manière d'acquérir une place concrète au sein de la communauté sociale d'une classe peut être considérée comme l'issue du passage. Ainsi, outre l'acquisition d'une profession, on peut, par exemple, assoir sa qualité de transclasse à travers le mariage.

1.2.2. L'habitus

Le deuxième élément entrant dans l'équation de la reproduction se traduit dans la notion d'habitus. Celui-ci se construit aussi dans une logique d'internalisation, d'incorporation de stéréotypes de classe par ses membres, qui en font l'écho à leur échelle individuelle. Dans la cadre de sa réflexion sur la reproduction, Chantal Jaquet le présente

« comme un système incorporé de dispositions acquises et durables, génératrices de représentations et de pratiques »¹³.

L'habitus peut se comprendre comme un cercle vertueux, un ourobouros dont on ne peut plus distinguer l'issue de l'origine. Il désigne un ensemble de présupposés de classes qui sont internalisées par les membres de la classe. Ceux-ci adoptent les comportements et principes indus par l'intégration des présupposés. Perpétuant dès lors ces présupposés qui seront transmis aux générations futures. En cela, l'habitus est un autre outil du processus de reproduction.

Cette notion d'habitus est centrale dans l'œuvre de Bourdieu, sa définition a évolué et s'est adaptée au cours de l'avancée de ses théories et des sujets abordés. De façon un peu plus généralisée – et donc relativement réductrice – nous pouvons comprendre ce concept comme représentatif d'un système de dispositions particulier à une classe. Il représente tous les éléments qui entrent en compte dans la constitution et la reconnaissance d'une classe ou d'un type social particulier. Ainsi, les habitus qui régissent la classe des dominés et des dominants sont-ils différents.

Ces habitus sont construits à partir de dispositions particulières, caractéristiques des types sociaux tout en agissant sur ces individus et en étant perpétués par eux au sein de leur milieu. Les individus ne sont donc pas conscients d'être formés par les habitus et n'ont pas non plus conscience de leur rôle dans la perpétuation des dispositions. Ils les intègrent inconsciemment et agissent en fonction d'eux sans même s'en rendre compte. Ils continuent à vivre selon les préceptes de leurs habitus de classes, à les faire vivre en eux et à travers eux pour ensuite les transmettre, de manière tout aussi inconsciente aux enfants qu'ils éduqueront comme ils ont été éduqués. Et ainsi, le serpent continue-t-il à se mordre la queue et la classe à renforcer ses critères d'appartenance et l'emprise qu'ils ont sur ses membres.

1.2.3. Les institutions

Il nous faut encore préciser l'importance du rôle des institutions dans la reproduction. Les institutions publiques sont un garant de la reproduction des différences sociales. Elles participent à la fois passivement et activement au maintien de ces positions.

¹³ *Ibid.*

Passivement, en laissant les choses se faire naturellement, les dominés gardent leurs rôles de dominés et vice versa pour les dominants, tant que cela profite au fonctionnement des institutions. Activement, dans la mise en place de stratagèmes dont celui de l'illusion de la possibilité de s'affranchir de sa position pour atteindre mieux. Selon les besoins, les gérants institutionnels peuvent parfois faire accéder un travailleur dominé à une position plus dominante. Ce mouvement donne l'illusion aux autres dominés qu'il est possible de s'élever, alors que cela ne dépend pas vraiment d'eux-mêmes. Ils continuent alors à accomplir les devoirs de leur position avec la perspective d'atteindre un jour, à force de travail, un niveau supérieur.

Le passage d'une position dominée à une position plus élevée au niveau institutionnel est une forme de non-reproduction. Ce passage a tendance à être justifié par une logique du talent ou du mérite. Si quelqu'un parvient à s'élever, à changer de condition, on pense directement que c'est parce qu'il est plus « doué » que les autres, qu'il possède quelque chose de plus, d'inné ; ou que c'est à force de travail et d'acharnement qu'il mérite d'en arriver là, d'être récompensé pour ses efforts. Il s'agit là aussi d'une stratégie de reproduction. Cela donne l'illusion qu'il est possible pour tout un chacun de changer de classe, il suffit d'être doué ou d'avoir assez travaillé. Ce qui, à l'inverse, a tendance à conforter les gens dans leur position. Si on ne parvient pas à passer du côté des dominants, c'est alors simplement parce qu'on n'est pas doué ou qu'on ne travaille pas assez. Perspective qui maintient les individus dans la reconnaissance de leurs lacunes et de la supériorité des dominants.

Par conséquent, le premier réflexe pour justifier la trajectoire d'un transclasse sera de se tourner vers des logiques de dons et de mérite. Logiques qui ont tendance à faire miroiter l'espoir que tout un chacun peut y arriver ; qu'il suffit de le vouloir pour y parvenir, comme nous l'avons dit, mais qui permet aussi de se considérer comme exceptionnel. C'est dans ces mythes volontaristes, caractéristiques stéréotypées du « rêve américain » de la mobilité sociale que l'on inscrit d'habitude les récits de transclasses. Qui voudrait devenir transclasse le pourrait s'il le voulait vraiment, s'il travaillait assez pour ça ou s'il était assez doué pour y arriver. Chantal Jaquet – comme Bourdieu – s'inscrit contre ce type de justification. La non-reproduction n'est pas du ressort du volontarisme. On ne brise pas les maillons de la chaîne de la reproduction parce qu'on le souhaite, ce n'est pas aussi simple et accessible.

L'école est l'institution de la mobilité promise, mais elle s'avère être aussi celle de la reproduction presque par excellence. On pourrait pourtant penser le contraire étant donné que l'école obligatoire est l'un des points d'appui les plus importants de l'égalité des chances. On offre à tout un chacun l'opportunité d'apprendre la même chose, de se constituer une base intellectuelle commune sans distinction de classe. La constitution de ce socle commun éducatif devrait signifier que chacun puisse y trouver un tremplin intellectuel, que chacun peut y acquérir les mêmes bases et y trouver un moyen d'élévation. Or, dans les faits, après leur passage à l'école primaire, les écoliers français des classes dominantes accèdent généralement tous au lycée et à la suite du parcours éducatif supérieur tandis que les élèves des classes dominées ne poursuivent pas leurs études très longtemps et maintiennent leur position sociale initiale.

La raison principale du maintien des inégalités de classes au sein d'une institution étant supposée offrir l'égalité des chances est que les élèves ne sont pas égaux dans leurs capitaux initiaux. Les enfants des dominants, de la bourgeoisie intellectuelle ou économique, ont un capital culturel initial beaucoup plus important que les enfants des dominés. Ces derniers n'ont pas accès aux lieux et aux objets de culture auxquels ont accès les premiers. Un fils de bourgeois aura déjà fréquenté des théâtres, lu les classiques, écouté les plus grands compositeurs. Là où l'enfant issu d'une classe inférieure aura un capital culturel inférieur qui le désavantage à l'école : il n'aura jamais été au théâtre, aura eu peu d'accès à la littérature et se sera contenté d'écouter ce qui passe à la radio en aidant ses parents aux tâches quotidiennes et au travail.

L'élève ayant un capital culturel élevé, démarre donc avec une avance à l'école, grâce à son éducation. Il est déjà familier avec une grande partie des exercices et connaissances qu'on lui inculquera à l'école. Tandis que l'élève moins avantagé culturellement aura plus de difficultés à s'adapter et à comprendre les enseignements scolaires. Il sera plus vite perdu et aura tendance à abandonner ou à se maintenir au minimum requis, sans avoir plus d'ambitions culturelle et intellectuelle.

Paradoxalement, l'école est pourtant aussi l'un des lieux les plus fréquents de la non-reproduction. Annie Ernaux en est un exemple parmi d'autres. Mais ces exceptions, comme déjà mentionnées plus tôt, ne font que renforcer la fonction reproductive de l'école. Et ce parce que l'élève d'origine modeste qui réussit sera considéré comme

« doué » ou particulièrement travailleur. On place les passeurs scolaires du côté des exceptions, ce qui a tendance à confirmer la règle. C'est parce qu'on les définit comme des cas rares et exceptionnels que les autres élèves acceptent leur destin, ne bénéficiant ni d'un don pour l'école ni d'une capacité hors norme à travailler. La qualité exceptionnelle de la non-reproduction est donc une garantie du maintien du processus reproductif dans le milieu scolaire. Pour changer cette tendance, le tout serait de saisir le véritable caractère de la non-reproduction et de ne pas la ranger du côté du miracle, du donné ou du volontarisme radical.

1.3. La non-reproduction

Si la non-reproduction n'est pas de l'ordre du miracle, du don, d'une grande ténacité dans le travail ou du volontarisme, de quoi s'agit-il ? Pourquoi et comment une personne arrive-t-elle à défier toutes les probabilités en échappant au processus de reproduction pour passer à une autre classe sociale ? C'est à ces questions que tente de répondre Chantal Jaquet en élaborant *Les transclasses ou la non-reproduction*. Il nous faut cependant faire quelques remarques quant au champ dans lequel elle restreint son étude.

Dans la théorie des transclasses, le terme de transclasse est spécifiquement créé dans le but de pouvoir être renvoyé à tous les cas de passage, que ce soit vers le haut ou vers le bas, d'une classe à l'autre. Or, la plus grande difficulté que l'on rencontre lorsque l'on veut étudier le phénomène social du passage, ce sont les sources. Où peut-on trouver les passeurs ? Sont-ils tous conscients d'être transclasse ? Comment trouver de la documentation à leur sujet ? Il est très difficile de savoir exactement combien il peut exister de transclasses ou à quel degré ils sont des transclasses. Est-ce qu'un tout petit changement de capitaux suffit pour que l'on considère quelqu'un comme un passeur ou faut-il qu'il y ait des altérations significatives dans son mode de vie, ses activités, son comportement et dans ses rapports humains ?

1.3.1. Le problème des sources

Bourdieu et Passeron dépassent la difficulté du manque de documentation en s'intéressant à un moyen de passage précis, celui de l'école¹⁴. Ils bénéficient, grâce à cette limite, d'un grand nombre de documents exploitables : des listes d'élèves par école, des graphiques, des chiffres et des précisions sur les origines sociales de chaque élève permettant de faire des comparaisons. Ils peuvent donc analyser en surface grâce à leurs observations et outils sociologiques, les différences et les inégalités d'accès à l'école des élèves issus de classes sociales différentes et de sexes différents. Données qu'ils peuvent ensuite traiter et croiser pour en arriver à des conclusions vraisemblablement fiables.

Il s'agit donc d'une recherche plutôt scientifique où les élèves sont des chiffres anonymes, sans visages, sans histoires. Les transclasses – ou plutôt transfuges de classe pour l'époque – ne sont alors que des données abstraites, utilisées dans des calculs de probabilités. Bourdieu n'étudie pas de cas singulier, il ne cherche pas de causes individuelles dans la particularité, mais déduit des schémas généralisés. Il trouve les causes des exceptions dans les processus sociétaux visant à la reproduction. Si un enfant issu de la classe des dominés parvient à monter dans les grades de la scolarisation, c'est parce que la société le veut bien ou parce que les bourgeois en ont besoin pour gonfler les rangs des travailleurs à leur disposition. Il généralise des cas pourtant si particuliers à l'aide des notions de capitaux et d'habitus adaptés à une pensée généralisatrice.

Il ne creuse, d'ailleurs, même pas les particularités de son propre cas. En effet, Bourdieu lui-même est un transclasse. Ses parents sont tous deux issus d'un milieu rural modeste. Son père a légèrement évolué au niveau social en passant du secteur de la paysannerie au métier de facteur pour ensuite devenir facteur-receveur, mais toujours dans son milieu rural. Bourdieu, lui, était un enfant « doué » à l'école et gravit les échelons scolaires jusqu'à devenir le grand sociologue à la renommée internationale que l'on connaît aujourd'hui.

Bourdieu termine d'ailleurs, un peu avant sa mort, en 2002, son *Esquisse pour une auto-analyse* qui ne se veut pas être une autobiographie, mais dans laquelle il se prend

¹⁴ BOURDIEU P. et PASSERON J-C., *La reproduction : éléments pour une théorie du système d'enseignement*, Paris, éd. de Minuit, « Le sens commun », 1970.

lui-même en sujet de son analyse sociologique. On pourrait penser qu'il y aborderait sa position de transclasse et chercherait les causes de son ascension. Mais il maintient en fait une certaine distance avec lui-même et son histoire, comme s'il ne voulait ou n'arrivait pas à creuser dans son propre passé, dans les raisons qui l'ont mené à être ce qu'il est devenu. Sa position de transclasse est cependant indéniable. Et peut-être que c'est justement à cause de cela qu'il s'est engagé dans un travail de mise à nu du système reproductif et des exceptions de la reproduction. Car, comme nous le verrons chez Annie Ernaux notamment, et Mme Jaquet en est déjà un exemple significatif, le transclasse semble poussé à l'écriture par sa condition. C'est du moins le cas de tous les exemples choisis par notre auteure.

En effet, Chantal Jaquet réduit, elle aussi, son champ d'études à un type de sous-catégorie de transclasse. Là où Bourdieu ne prend en compte que les passeurs du milieu scolaire, Mme Jaquet base son étude sur les transclasses qui écrivent ou qui font l'objet d'une œuvre littéraire. Tous les cas de passages abordés dans *Les transclasses et la non-reproduction* ont un rapport à la littérature, ils sont racontés et souvent raconteurs, ils se racontent. Le degré d'implication personnelle de l'auteur varie, allant du livre de fiction à l'auto-sociobiographie en passant par la biographie.

L'œuvre de fiction la plus mobilisée est celle de Stendhal, *Le rouge et le noir*, dans le lequel le héros, Julien Sorel, franchit les barrières sociales de son époque et de sa hiérarchie. Cette histoire servira notamment à l'illustration des ressorts que peut avoir l'ambition dans les directions choisies par le transclasse¹⁵. Le choix de la fiction est surprenant, mais s'avère être un outil efficace dans l'analyse d'une trajectoire personnelle d'exception. L'œuvre de l'auteur de fiction met en évidence les éléments causaux parce qu'il a l'obligation de les construire dans le but d'être compris par le lecteur. Le travail à effectuer dans la fiction et dans l'autobiographie est différent bien qu'il serve à atteindre le même objectif : celui de raconter la vie d'un passeur.

Dans le deuxième cas, il s'agira d'exposer des faits réels contenus dans des souvenirs, souvent colorés par les émotions du conteur. Dans le premier cas, il s'agit de créer une histoire plausible ayant mené un personnage à accomplir certaines actions, à faire certains choix. Il faut donc penser un environnement et des conditions propices à la

¹⁵JAUQUET C., *Les transclasses ou la non-reproduction*, Paris, Presses universitaires de France, 2014, p.26.

trajectoire du passeur et donc nécessaires à l'accomplissement celle-ci. Ce travail de construction d'un personnage avec ses émotions, ses envies, ses pensées et d'un environnement dont les éléments doivent pouvoir rendre compte des actions et volontés du transclasse, met en évidence les causes du passage, les raisons de la non-reproduction d'une personne inscrite dans un système basé sur une hiérarchie dont les mécanismes sont bien souvent réalistes.

Le deuxième genre littéraire privilégié par Chantal Jaquet est celui de l'autobiographie. Elle abordera notamment les œuvres de Richard Wright¹⁶ et John Edgard Wideman¹⁷ dans cette catégorie. L'autobiographie est différente de la fiction du fait de son ancrage dans le réel évident, mais aussi dans ce qu'elle implique de recherche. Il s'agit pour l'auteur de tenter de revenir en arrière pour nous expliquer son passé. Il y a un désir de compréhension de soi dans l'autobiographie. Une analyse personnelle de soi-même, motivée par la volonté de s'expliquer et d'expliquer aux autres ce par quoi l'on est passé pour être devenu ce qu'on est au moment d'écrire l'œuvre. Cela permet aussi de mettre en évidence les causes de la trajectoire non reproductive telles qu'elles sont comprises par les transclasses eux-mêmes.

Cependant, l'autobiographie présente deux défauts majeurs dans le cas d'une analyse des éléments à l'origine du passage. Le premier repose sur les nécessités esthétiques impliquées par le caractère littéraire du genre. Il y a un effort littéraire de mise en récit dans l'autobiographie. L'auteur se fait protagoniste de sa propre histoire. Le recours à des moyens de fictionnalisation est susceptible d'altérer la réalité des faits et la pureté du souvenir par la mise en place d'éléments étrangers à ceux-ci. Le deuxième est justement le risque du manque d'objectivité ou de précision qu'implique de baser une réflexion sur soi à partir de ses propres souvenirs. Les souvenirs sont susceptibles d'être altérés par l'interprétation, le temps ou les sentiments de l'auteur. Un souvenir n'est pas aussi clair ou figé que peut l'être une photographie ou un film. Il grandit avec son porteur et peut être modifié selon l'état dans lequel on est au moment de s'en rappeler ou l'émotion ressentie quand on le crée.

¹⁶ WRIGHT R., *Black Boy*, Paris, Gallimard, coll. « Folio », 1947.

¹⁷ WIDEMAN J-E., *Suis-je le gardien de mon frère ?*, Paris, Gallimard, coll. « Folio », 1984.

Le genre le plus intéressant, dans le cadre de l'étude des transclasses, c'est l'auto-sociobiographie. Chantal Jaquet nous en dit ceci : « À la différence de l'autobiographie qui a tendance à imposer l'image réductrice d'un auteur qui parle de lui, le travail auto-sociobiographique prend la forme d'un récit où il ne s'agit pas tant de retrouver le moi que de le perdre au sein d'une réalité plus large, d'une condition commune ou d'une souffrance sociale partagée. À cet égard, le hiatus apparent entre la singularité de l'exception et l'universalité du concept s'estompe puisqu'à travers l'individu s'exprime toute l'humaine condition et se dessine une anthropologie en situation »¹⁸.

Il est surtout abordé dans le cas de Annie Ernaux, qui crée elle-même le terme d'auto-sociobiographie pour désigner certaines de ses œuvres¹⁹ dans *L'écriture comme un couteau*. Mais Didier Eribon est aussi considéré comme un auteur du genre par Mme Jaquet. À l'instar de l'autobiographie, l'auto-sociobiographie est aussi l'histoire d'un auteur écrit par son auteur, mais avec un objectif et des moyens moins subjectifs. Il s'agit toujours d'expliquer un soi, mais dans ce cas-ci, il s'agit plus précisément de le perdre. La mise en fiction en est absente. Dans l'auto-sociobiographie, on raconte les choses le plus véritablement possible. Ce qui est aussi le cas de la biographie, mais avec une différence dans les ressorts stylistiques. Pas d'effort esthétique induits par un style qui se voudrait littéraire. L'écriture est crue, la plus proche de la réalité.

On ne raconte pas seulement un « je » dans son objectivité parfois biaisée, on l'accompagne de tout ce qui l'entoure, de tout ce qui le construit. Il y a un effort dans l'éclaircissement du souvenir qui passe par l'apport d'objets, de photographies, de chansons, de journaux, d'informations de l'actualité de l'époque. Ainsi, selon Annie Ernaux, certains récits peuvent être qualifiés d'auto-sociobiographiques «

parce que toute fictionnalisation des événements est écartée et que, sauf erreur de mémoire, ceux-ci sont véridiques dans tous leurs détails. Enfin le « je » du texte et le nom inscrit sur la couverture du livre renvoient à la même personne ». Et aussi parce que ce sont « avant tout des

¹⁸ JACQUET C., *Les transclasses ou la non-reproduction*, Paris, Presses universitaires de France, 2014, pp. 19-20.

¹⁹ Ces œuvres sont *La place, Une femme, La honte* et au moins une partie de *L'événement* ; ERNAUX A. *L'écriture comme un couteau*, Paris, Gallimard, « Folio », 2011, p.23.

« explorations », où il s'agit moins de dire le « moi » ou de le « retrouver » que de le perdre dans une réalité plus vaste, une culture, une condition, une douleur, etc. »²⁰.

C'est à partir de tous ces récits personnels, uniques, de genres différents, que Chantal Jaquet construit sa théorie des *Transclasses et de la non-reproduction*. Toutes les particularités des cas abordés lui permettent de constituer un cadre général pour les causes de la non-reproduction. Elle y décèle des processus ou des éléments communs, adaptés à chaque récit. Chaque transclasse nous dessine les frontières dans lesquelles il a évolué et qu'il a fini par passer. Il nous décrit leurs habitudes, leurs croyances et la mise à mal de celles-ci. Le doute ou le désir qui les a poussés à partir, les modèles qui les ont inspirés, l'avenir auquel ils aspiraient, les difficultés et tous les sentiments que leur passage a suscités. Les recherches personnelles, souvent égocentrés, des auteurs transclasses ont servi à l'élaboration d'une compréhension systématique des causes de la non-reproduction.

1.4. Les causes de la non-reproduction.

On ne devient pas transclasse parce qu'on le souhaite. Personne n'est prédisposé à une trajectoire de transclasse ou ne mérite plus que quelqu'un d'autre d'y parvenir. La thèse de la non-reproduction ne fait pas intervenir les ressorts d'un volontarisme pur ou d'un essentialisme quelconque dans sa compréhension du processus non reproductif, telle est la thèse de Jaquet à la suite de Bourdieu. Elle se base sur une observation de cas se reconnaissant comme transclasse pour analyser les éléments causaux ayant abouti à la création d'une trajectoire non reproductrice. Quels sont ces paramètres susceptibles de rendre compte des raisons du passage ? Nous tâcherons de les aborder dans la suite du chapitre.

1.4.1. Le milieu familial

La première chose à prendre en compte lorsque l'on tente de comprendre les raisons qui ont pu mener quelqu'un à la non-reproduction, c'est son entourage le plus proche, c'est-à-dire sa famille. Il s'agit de l'influence la plus immédiate sous laquelle se trouve tout un chacun étant donné qu'il naît et grandit au sein de ce milieu. Une famille

²⁰ ERNAUX A. *L'écriture comme un couteau*, Paris, Gallimard, « Folio », 2011, p.23.

éduque ses enfants en suivant les codes de leur classe, qui sont probablement les mêmes que ceux qui leur ont été enseignés par la génération précédente. Elle s'inscrit dans les habitus de sa classe, maintient ses capitaux et les donne en héritage à la génération suivante. En cela, on peut considérer que le milieu familial est le premier maillon de la chaîne de reproduction, étant la première interface sociale avec laquelle un individu va entrer en contact.

Cela dit, le milieu familial peut aussi être à la source d'une rupture de la reproduction. Il est possible que l'enfant ait, dans son entourage familial proche ou éloigné, un parent qui a réussi à changer d'univers. Dans le cas de Chantal Jaquet, il s'agissait de sa tante. L'enfant peut prendre cette personne comme un exemple de réussite et marcher dans ses pas. Il peut aussi y avoir un parent bénéficiant simplement de capitaux plus élevés, que ce soit au niveau culturel, symbolique ou économique, qui lui offre les moyens ou la possibilité de gonfler ses propres capitaux.

Il est possible aussi que des parents fassent tout pour donner une trajectoire différente à la vie de leur enfant, lui donnant les moyens de faire mieux qu'eux et ainsi lui permettre de s'élever²¹. Peut-être avaient-ils une volonté d'élévation n'ayant pas pu aboutir au cours de leur parcours, ils transmettent alors non pas un capital, mais bien cette volonté transclasse à leur enfant. Par exemple, les parents d'Annie Ernaux, qui ne se sont jamais satisfaits de leur position sociale, ont donné la possibilité à cette dernière de changer de classe. Ils l'ont inscrit dans une école fréquentée par des élèves plus aisées et proposant un enseignement plus pointu. Et Annie Ernaux y a trouvé tous les éléments qui lui ont permis d'acquérir plus de capitaux, notamment culturels, et de changer de position sociale, accomplissant par-là le rêve de ses parents.

Dans le cas d'Annie Ernaux, il s'agit d'une volonté positive. Ses parents voulaient un meilleur avenir pour leur fille et ont tenté de lui insuffler cette volonté et de lui donner les moyens qu'ils avaient à disposition pour y parvenir. Mais un enfant peut aussi devenir transclasse à cause d'une volonté négative de son milieu familial. Il peut ne pas être compris par son milieu, être considéré comme différent et se faire éjecter par sa famille,

²¹ Il nous remarquer qu'il s'agit là d'un schéma plus classique sur deux ou trois générations. Cela peut être le fait d'un changement social plus global avec une nouvelle définition des classes. Il faut le sentiment d'appartenir à deux classes différentes pour être jugé transclasse.

même de façon non consciente. Dans ce cas-là, les sources de la différence de l'individu, les raisons de son passage, se trouvent certainement ailleurs qu'au sein de son milieu familial.

1.4.2. Modèle scolaire

L'entourage d'un enfant s'élargit ensuite vers le milieu scolaire. Il s'agit de la deuxième interface d'apprentissage que rencontre l'individu. Le milieu scolaire offre de nouvelles rencontres et de nouvelles possibilités. Il est possible que l'école ne soit qu'un prolongement de la vie familiale de l'enfant ou de l'adolescent, qu'il y côtoie le même entourage que celui qui gravite autour de sa famille. Un entourage obéissant aux mêmes habitus de classe, dont les comportements et les capitaux soient presque identiques. Dans ce cas-là, peut-être l'école n'est-elle pas le lieu de la révélation pour un futur passeur.

Cela dit, l'élève peut, à l'inverse, y faire de nouvelles rencontres et apprendre de personnalités ayant des capitaux plus élevés que les siens ou des goûts – construits culturellement – et des intérêts différents, bénéficiant d'une éducation apprise dans un milieu différent. Peut-être s'agira-t-il d'un camarade de classe, mais peut-être s'agira-t-il simplement d'un professeur. Dans ce dernier cas, peu importe le niveau de l'école ou la diversité sociale des élèves, il y a toujours des professeurs dans les écoles. Ceux-ci possédant une place plus particulière au sein de la communauté, un capital culturel plus élevé que les autres adultes faisant partie de l'entourage des enfants et étant susceptible d'être pris en exemple.

Les nouveaux rapports sociaux induits par l'arrivée dans le milieu scolaire permettent, finalement, l'introduction à de nouveaux modèles. Des modèles différents de ceux que l'on a à la maison. Un élève peut s'enticher d'un camarade de classe intéressant ou être admiratif devant son professeur et le prendre en modèle. La non-reproduction peut passer par une volonté de ressembler ou de se rapprocher d'un individu offrant des qualités différentes de celles que possèdent ses proches. En bref, il peut trouver un exemple, un modèle à suivre auquel il peut s'attacher pour diverses raisons et modifier ses capitaux et comportements en tâchant de l'imiter ou de le suivre.

1.4.3. Affects

Au cours du processus de la non-reproduction et dans tous les cas abordés par Chantal Jaquet, les affects sont omniprésents. Ils peuvent être positifs ou négatifs, mais entrent toujours dans l'équation de la non-reproduction. On peut remarquer, de façon assez générale, que les transclasses ressentent des affects négatifs envers leur milieu d'origine. Souvent de la honte, parfois de la haine ou de la gêne, mais dans tous les cas, une espèce de malaise. L'impression de ne pas être à sa place. Le transclasse n'est pas bien où il est et sa différence avec son milieu le poussera à partir ou à en être rejeté.

Des affects plus positifs peuvent aussi entrer en jeu. Comme de l'affection ou de l'admiration pour quelqu'un d'un autre univers que le sien ou pour l'univers en lui-même. Il peut avoir de l'ambition. Il peut aussi très simplement se sentir plus accepté, se sentir mieux dans un autre milieu que le sien et finir par s'y installer. Les affects ont aussi cette particularité de ne pas juste entrer dans les raisons de la trajectoire du transclasse, mais dans ce qui le constitue en tant qu'individu, ils entrent dans leur *complexion*.

Les liens affectifs peuvent aussi jouer un rôle décisif dans le passage du transclasse. Et parfois pas du tout. Par exemple, Didier Eribon doit sa trajectoire à l'amitié – qu'il comprendra plus tard comme étant en fait du désir amoureux – qu'il portait pour l'un de ses camarades de classe²². Ce dernier, fils d'un professeur d'université, appartenait à un milieu social très différent du sien et pour lequel ses habitus lui avaient enseigné un antagonisme relativement radical. Cela est souvent le cas lorsque l'on observe les rapports entre les personnes considérant appartenir à des classes différentes. Ce qui entre dans la catégorisation de la classe opposée est souvent méprisé et jugé.

Par exemple, dans le cas du petit Eribon, la musique classique, caractéristique des goûts de la classe supérieure est rejetée et tournée en dérision par sa classe à lui. Il a donc appris à la trouver risible du fait de son éducation familiale, ancrée dans les habitus d'une classe considérée et se considérant comme inférieure. Ainsi, fréquemment, les membres d'une classe reconnaissant une particularité de la classe opposée ont tendance à la tourner au ridicule, à en faire une caricature moqueuse. On peut penser au cas des patois et

²² JAQUET C., *Les transclasses ou la non-reproduction*, Paris, Presses universitaires de France, 2014, p.65-66.

accents, par exemple, souvent utilisés dans les blagues moqueuses en sachant qu'ils seront reconnus comme appartenant à tel ou tel groupe de personnes stéréotypées.

Telle ne fut donc pas sa surprise lorsque le jeune Eribon vit son amour de jeunesse reconnaître un morceau classique à ses premières notes et sembla l'apprécier. Il s'agit là du début d'une remise en question sociale. Il est fasciné par ce garçon capable de reconnaître et d'apprécier un style musical détesté de son milieu familial. Et c'est par affection qu'il commencera donc à s'y intéresser lui aussi, par apprendre à écouter et à comprendre ces mélodies inconnues dans le but de plaire à un autre, de s'en approcher.

Serait-il tombé sous le charme d'un autre camarade de classe, occupant une place sociale similaire à la sienne, peut-être ne serait-il jamais devenu transclasse. Le facteur affectif est donc bel et bien à prendre en compte dans les causes susceptibles de mener une personne au passage. Qu'ils soient négatifs ou positifs, les affects font entièrement partie de la vie du transclasse et de l'humain en général. Ils sont, certes, parfois difficilement saisissables, ne se manifestant que dans l'intime de l'individu, mais leur influence est incontestable, faisant entièrement partie de leur vie, de leurs expériences, mais aussi de ce qu'ils sont, de leur constitution.

1.4.4. Le désir

Parmi toutes les causes de la non-reproduction, il y a celle, plus subtile du désir du transclasse²³. C'est un paramètre lié voir né de l'existence et du concours des autres causes susmentionnées. Il est nécessaire qu'il y ait un désir de passer pour que le transclasse parvienne à accomplir sa trajectoire. Sans ce désir, pas de passage. Attention, il ne s'agit pas d'un discours volontariste, nous n'assimilons pas le désir à une volonté qui soit suffisante à elle seule pour devenir transclasse. Le désir dont nous parlons n'est pas suffisant à lui seul puisqu'il naît des autres causes de la non-reproduction.

L'individu doit d'abord avoir rencontré son modèle, pris connaissance de ses capitaux ou de l'existence d'une façon de vivre qui fait écho en lui, pour qu'il développe le désir de ressembler à son modèle, d'agir selon ses capitaux ou d'aller là où il lui semble que sa vie sera meilleure. Le désir n'est pas la première étape du processus non

²³ JAQUET C. *Les transclasses, retour sur un phénomène de société*, France Culture, prod. Olivia Gesbert, 05/10/21.

reproductif, il s'ajoute à tous les éléments qui éveillent la possibilité d'un changement dans la vie de l'individu. Il est la conséquence de la prise de conscience de la position sociale initiale du transclasse et la perception de l'existence d'autres univers sociaux, d'autres avenir possibles et enviables. Cependant, outre ces causes extérieures à l'individu lui-même, appartenant plutôt à son environnement et aux rapports qu'il entretient avec lui, le désir est aussi issu de l'individu lui-même, de ce qu'il est, de ce qui le constitue.

1.5. La constitution du transclasse

Parmi les causes de l'existence du transclasse, il nous faut aussi mentionner sa propre constitution. Chantal Jaquet nous donne à penser la substance du transclasse comme étant différente de celle de l'individu suivant le processus de reproduction. Le passeur est construit différemment. Il a des propriétés particulières qui lui permettent de passer d'une classe à une autre et de s'adapter à chacune d'elles.

Chantal Jaquet parle de la substance spéciale du transclasse en termes de texture : « Le transclasse est d'une texture mobile qui se caractérise d'abord par un arrachement aux déterminations de sa classe »²⁴. Ces termes, texture mobile, désignent la capacité qu'a le transclasse de s'émanciper des habitus de sa classe d'origine, d'en sortir afin d'adopter les habitus d'une autre classe. On pourrait dire que le transclasse possède une grande plasticité. Il est un caméléon social, changeant les couleurs de sa manière d'être, de parler, de se comporter afin de correspondre à celles de l'endroit social où il pose le pied, se fondant dans le paysage.

Cela dit, le terme de substance n'est pas celui qui convient pour désigner le transclasse. Il impliquerait une connotation essentialiste ne correspondant pas du tout à la pensée de Jaquet. Les qualités mobiles du transclasse et ses capacités singulières d'adaptation ne sont pas à mettre sur le compte du don inné ou de la constitution d'une essence prédéterminée. Comme nous l'avons déjà précisé, la trajectoire du transclasse ne se conçoit pas sur un mode métaphysique du donné, on ne la considère pas comme une destinée immuable, absolue. De la même manière, la matière du transclasse n'est pas de

²⁴ JAQUET C., *Les transclasses ou la non-reproduction*, Paris, Presses universitaires de France, 2014, p.125.

l'ordre d'une essence établie a priori. Le transclasse se construit et est construit par des éléments bien plus tangibles, saisissables, issus de la vie de l'individu et de son expérience ; tels que les rencontres et les choix qu'il a faits, les opportunités qu'il a su prendre.

Et tous ces éléments construisent le transclasse et son destin en formant ce que Chantal Jaquet désigne par le terme « complexion ». La texture plastique, mobile du transclasse, n'est pas celle de sa substance, mais de sa complexion. Cette conception de la nature du transclasse prend ses racines dans la philosophie de Spinoza et de son concept d'*ingenium*. Chantal Jaquet le définit en ces termes :

« L'*ingenium* renvoie à l'ensemble des traits caractéristiques singuliers d'un individu, qui sont le produit de l'histoire commune, de ses habitudes propres, de ses rencontres avec le monde. L'*ingenium* pourrait se définir comme un complexe d'affects sédimentés constitutifs d'un individu, de son mode de vie, de ses jugements et de son comportement »²⁵.

L'*ingenium*, c'est ce qu'est l'individu, c'est ce qui le constitue, qui fait de lui ce qu'il est et qu'il a construit à partir de son expérience, de ses rencontres. Il traduit ce en quoi consiste la singularité d'une personne ou d'un groupe de personnes, d'un peuple, en rapport avec le monde qui l'entoure et qui participe à sa formation. Chantal Jaquet lui préférera cependant le terme de complexion, moins empreint d'une réflexion trop métaphysique et permettant de « mettre l'accent sur la production historique d'un tissage industriel en relation avec le milieu »²⁶.

Le concept de complexion est la pierre angulaire de la théorie des transclasses. C'est grâce à lui que l'on peut penser le phénomène de la non-reproduction au sein d'une théorie plus générale de la reproduction et analyser les raisons de son existence. C'est parce que l'on peut envisager le transclasse comme une conjonction de divers éléments causaux issus de ses rapports avec son environnement et les personnes qui en font et en ont fait partie, que l'on peut étudier les raisons l'ayant mené à rompre la chaîne de reproduction sociale.

Pour filer la métaphore textile (même si la texture ne l'est pas forcément), le transclasse est tel un nœud composé de fils venus de l'extérieur pour se croiser, se nouer

²⁵ *Ibid.*, p.99.

²⁶ *Ibid.*, p.102.

ensemble et donner une forme et une consistance au nœud. On peut donc observer ces fils, trouver leur origine et comprendre comment ils interviennent dans la construction, quel rôle ils jouent dans ce qui le constitue. Nous tâcherons de découvrir, au cours d'un prochain chapitre, quelle est la nature de ces fils, de ses éléments qui entrent en contact pour participer à l'accomplissement de la non-reproduction en s'incarnant dans l'avatar transclasse.

1.6. L'impact de la non-reproduction sur le transclasse

Le passage d'une position sociale à une autre ne se fait pas sans un prix. Le transclasse ne passe pas d'une classe à l'autre, d'un ensemble d'habitudes et de principes à un autre sans en subir des conséquences négatives. Il est profondément affecté par sa position de transclasse, toujours entre deux eaux, il n'appartient jamais vraiment à l'une ou l'autre. C'est d'ailleurs là ce qui fait de lui un transclasse, mais cela à un coût. C'est une position mal définie et inconfortable. Il ressent souvent des sentiments ambivalents envers sa classe initiale et sa nouvelle position, entre la honte et la fierté. Honte que l'on sache d'où il vient et honte d'avoir honte de ses origines. Et fierté des valeurs de sa classe initiale, d'être arrivé où il en est, volonté de la défendre.

L'arrivée dans une nouvelle classe demande énormément d'effort. Le transclasse est souvent perdu, insécurisé au début. Ne comprenant pas tous les codes du milieu, se trompant souvent au risque de paraître ridicule, déplacé. Il doit apprendre de nouveaux codes vestimentaires, alimentaires, de nouvelles expressions, de nouveaux comportements. Il tente d'effacer les traces de son ancienne vie, de s'habiller comme les autres, de parler comme eux, de perdre un accent trop évident. Et malgré tout cela il ne sait pas s'il sera effectivement accepté ou s'il arrivera un jour à correspondre totalement au milieu dans lequel il a choisi de s'installer. L'incertitude et l'inconfort seront toujours omniprésents, il ne sera jamais totalement d'un côté ou de l'autre, mais pour toujours tiraillé entre les deux. Cet entre-deux est ce que Bourdieu appelle *habitus clivé* ou que Spinoza nomme *fluctuatio animi* : une complexion toujours en tension, tentant de contenir en son unité deux positions différentes sans jamais parvenir à une conciliation complète.

Ainsi, le transclasse est parfois victime d'une véritable crise identitaire. Qui est-il s'il ne correspond à aucune des deux communautés dans lesquelles il est engagé ? Son identité est fortement déconstruite. Plus largement, les perturbations dans le substrat

identitaire du transclasse remettent en question l'existence même de l'identité. Existe-t-il réellement une constante singulière dans la constitution humaine, une identité fixe, s'il arrive que les principes identitaires de certains individus changent à tout point de vue pour devenir autre chose que ce qu'ils étaient ? Car en effet, « l'identité, qu'elle soit personnelle ou sociale, présuppose l'existence d'individus qui restent les mêmes et qui sont réductibles à un certain nombre de caractères persistants malgré le changement »²⁷.

La simple existence du transclasse remet en question l'existence effective de l'identité individuelle et sociale. L'analyse de la non-reproduction ne peut donc pas se baser sur la reconnaissance d'une identité, sur le présupposé d'un substrat constant, commun ou individuel. Chantal Jaquet s'éloigne donc de cette conception à l'aide de la théorie pascalienne, afin de réaffirmer la légitimité d'une réflexion combinatoire basée sur le concept de complexion. La complexion ne nécessite pas la reconnaissance d'une base identitaire, mais seulement l'observation, la connaissance des éléments constituant la complexion. Si l'on considère les individus et leur position sociale à partir de là, le phénomène de non-reproduction ne met plus en risque l'existence même de ceux-ci. La question qui reste alors en suspend est : que sont exactement les éléments observables constituant la complexion du transclasse ? C'est ce que nous tâcherons de comprendre dans le chapitre suivant.

²⁷ *Ibid.*, p.107.

Chapitre II : la présence du déterminisme dans la théorie des transclasses et de la non-reproduction

L'objectif de ce chapitre est de déceler et de démontrer que le déterminisme se trouve être présent au cœur de la théorie des transclasses de Chantal Jaquet. Nous pensons que le destin du transclasse, mais aussi de l'homme en général est entièrement déterminé par des éléments qui échappent à l'emprise directe de la volonté individuelle. À la lecture de l'œuvre de Mme Jaquet concernant *les transclasses et la non-reproduction*, nous trouvons que le statut déterministe de la position de transclasse n'est pas explicitement exprimé et développé au cours de son argumentation. Cela dit, nous pensons qu'il y est effectivement présent et qu'il occupe une place décisive dans l'explication du processus de non-reproduction ainsi que dans la constitution de l'argumentation de Mme Jaquet.

Dans un premier temps, nous allons nous baser sur les propres mots de notre philosophe afin de reprendre et de mettre en évidence les mentions importantes des termes relevant du lexique déterministe. À partir de quatre extraits décisifs, nous tâcherons de comprendre les enjeux de l'emploi de ces termes dans la perspective de définir quels sont les éléments définissant la notion de déterminisme au départ de son utilisation dans la théorie des transclasses. Il ne s'agit donc pas d'utiliser une définition théorique préalable de la logique déterministe et de la comparer ou de l'imposer aux propos de Mme Jaquet, mais bien plutôt de définir nous-mêmes la place qu'elle occupe et ce en quoi elle consiste selon son utilisation et ses occurrences.

Et dans un second temps, nous tâcherons de résumer les points les plus importants que nous aurons décelés au cours de notre analyse des quatre extraits. Cela nous permettra de tirer des conclusions logiques et capitales dans notre compréhension du terme. Cette définition résumera ce que signifie le déterminisme et affirmera sa présence inéluctable non seulement au sein du développement de la théorie des *transclasses et de la non-reproduction*, mais aussi dans le cadre beaucoup plus large et varié de la vie de l'individu en général.

2.1. Premier extrait

« La non- reproduction n'est donc pas un phénomène individuel, mais transindividuel ; elle ne peut être comprise si l'on conçoit séparément les déterminations économiques, sociologiques, familiales et affectives à l'œuvre dans l'histoire de chacun. Par conséquent, il ne s'agit de penser un primat ni de la volonté personnelle ni des conditions sociales et matérielles, comme si le désir n'était pas déterminé par l'économie et la sociologie, et l'économie et la sociologie n'étaient pas en retour traversées par les affects. »²⁸

Ce passage se trouve sous le sous-titre *Ingenium ou complexion* dans la première partie du livre, celle-ci s'attellant à découvrir les *Causes de la non-reproduction*. Avant cet extrait, Chantal Jaquet développe la qualité collective de la non-reproduction. Elle y observe le fait que l'individu ne s'arrache pas à son milieu d'origine par sa seule volonté libre, mais que son départ se fait avec l'approbation, voir l'imposition du milieu.

Plus spécifiquement, ces considérations interviennent dans la recherche de mise en lumière « des données du problème ». C'est-à-dire les données entrant dans la composition de ce qui forme l'existence de l'individu tel qu'il habite et évolue dans un espace où il prend place en définissant des relations d'identification et de différenciation par rapport à cet espace et ses habitants, contre ou avec lesquels il se positionne.

Le transclasse est ici défini comme un produit de la collectivité et comme porteur des ambitions de son milieu. « Pas un héros solitaire, mais un héraut chargé d'aspirations personnelles et collectives, que ce soit celles de la famille, du village ou du quartier, de la race ou de la classe, du sexe ou du genre »²⁹. Ici, on précise que les raisons de départ de l'espace initial peuvent avoir des modes différents selon l'origine du malaise de l'individu. Ainsi, Didier Eribon est-il devenu transclasse sur la base du fait qu'il ne pouvait pas trouver sa place dans son milieu d'origine en tant qu'homosexuel, il est donc parti dans un espace qui acceptait mieux sa singularité. Richard Wright est devenu transclasse parce qu'il refusait de devenir ce qu'un noir est supposé être dans son milieu de naissance. Et Annie Ernaux a changé de classe par honte de sa situation sociale familiale en comparaison à la classe plus élevée qu'elle fréquentait dans son milieu scolaire. Et dans chacun de ces cas, le milieu d'origine n'a pas cherché à retenir l'individu, soit parce qu'il approuvait le changement soit parce qu'il voulait se débarrasser de cette

²⁸ P. 96.

²⁹ P.95.

anomalie qui dérangeait l'ordre de la communauté en ne correspondant pas au modèle souhaité.

En bref, le transclasse deviendrait ce qu'il est parce qu'il est né dans un milieu qui ne lui correspond pas et qui le pousse à en sortir par ambition positive ou négative, voulant conserver la reproduction en éliminant l'anomalie ou encourageant un individu à évoluer vers une situation différente. La collectivité, le milieu d'origine de l'individu, combiné aux aspirations de l'individu lui-même est ce qui le fait dévier de la trajectoire de son héritage social. En cela, le transclasse et sa trajectoire sont déterminés par le milieu d'origine qui rejette ou encourage l'individu vers un milieu dont les habitus diffèrent.

Dans cet extrait, il est question d'insister sur le concours du milieu, sur le fait que le transclasse n'est pas le résultat d'une volonté individuelle libre, mais bien le produit d'un croisement entre son individualité et tous les éléments faisant partie de et formant son milieu. On exclut donc d'emblée une perspective volontariste. Le transclasse ne change pas d'environnement simplement parce qu'il le souhaite, cela ne dépend pas entièrement de lui. Une multiplicité de facteurs entre dans la constitution de sa trajectoire et influe sur ses choix et ses opportunités.

Ces facteurs causaux de la non-reproduction, tels qu'introduits dans cet extrait, sont évoqués sous les catégories suivantes : économique, sociologique, familiale et affective. La formulation de la suite de l'extrait suppose que l'on mette les conditions économiques de l'individu sous le registre de l'économie ; les conditions sociales sous le registre de la sociologie et la volonté personnelle ainsi que le désir sous le registre affectif. La volonté de Chantal Jacquet ici – ainsi que plus loin, nous le verrons – est de mettre en évidence le fait que les facteurs conditionnant la transition du transclasse se situent dans tous les domaines de la vie d'un individu. Que ce soit au niveau personnel en mentionnant les notions de désir et de volonté ou au niveau de la vie en société en incluant l'influence du milieu familial, économique et social de l'individu.

L'un des détails les plus importants à souligner est que tous ces facteurs entrent en jeu sans que l'on puisse les considérer séparément. Si l'on veut comprendre la formation du transclasse, ils sont tous nécessaires ensemble, sans domination de l'un sur les autres et doivent dès lors tous être pris en compte en même temps. Cela s'explique notamment par un processus de co-construction des facteurs. Ils s'interconstruisent, ce

qui implique qu'on ne peut comprendre l'un d'entre eux sans considérer l'implication des autres facteurs dans sa constitution. Ils sont liés et sont à envisager ensemble dans un réseau complexe, sans les défaire pour les analyser individuellement.

On peut, par ailleurs, remarquer aussi que la volonté personnelle, le désir et les affects faisant notamment référence à l'individu, il est lui aussi mis sur le même plan que les autres déterminations. Il est noyé dans la liste des facteurs. Donc, même si dans le fond c'est l'individu qui sera l'avatar de toutes ces déterminations, il n'est qu'une pièce du puzzle parmi tant d'autres pour ce qui est de la formation de sa trajectoire personnelle. L'individu a son poids dans la balance, mais celui-ci n'est pas plus important que celui des autres facteurs constitutifs du transclasse. Il n'est, cela dit, pas effacé pour autant. Il n'a simplement pas de priorité dans le concours de tous les facteurs.

On ajoute ainsi à tout cela le fait qu'il n'y a pas de hiérarchie ordonnant les éléments internes et externes à l'individu selon le rôle qu'ils jouent dans la formation du transclasse. Ce n'est pas un élément particulier qui a mené à la non-reproduction, il n'y a pas de distinction quant à l'importance plus élevée de l'une ou l'autre donnée. Tous les facteurs sont mis sur la même marche, aucun n'est placé sur un piédestal. Ils sont tous égaux en importance et en influence.

Les différents facteurs causaux décrits dans cet extrait et dont nous venons d'envisager les enjeux sont désignés par le terme « déterminations ». Il s'agit d'un terme largement employé par Chantal Jaquet pour désigner les éléments, données ou facteurs constituant le transclasse et sa condition. On comprend, par l'utilisation de ce terme, tout ce qui fait partie des ingrédients qui déterminent ce qu'est le transclasse et par extension, l'individu. Elles sont ce qui fait que l'individu devient transclasse. Le choix d'avoir regroupé les éléments constitutifs du passeur et de sa transition sous la dénomination de détermination recèle selon nous le témoin le plus flagrant de la présence d'une logique déterministe dans la compréhension du phénomène de non-reproduction de Mme Jaquet.

Il s'agit là d'un terme faisant très clairement référence à un lexique appartenant au déterminisme et à ses manifestations. La notion de détermination désigne les facteurs qui déterminent le transclasse à être ce qu'il est. Il est bel et bien formé, construit, déterminé à partir de données dont nous pouvons attester de l'existence et du rôle qu'elles ont dans la composition de l'individu et de son cheminement existentiel. Ce terme à

d'autant plus de poids qu'il a été choisi. Chantal Jaquet a pris la décision d'utiliser ce mot précis plutôt qu'un autre pour regrouper les éléments constitutifs du transclasse. L'emploi du terme a donc été pensé et réfléchi comme étant le plus à même de traduire et d'exprimer les propos relatifs à la constitution du passeur.

L'utilisation du terme dans le cas spécifique de cet extrait suppose aussi l'absence de choix et d'une volonté non déterminée dans la formation de l'individu puisque son désir et sa volonté personnelle font partie intégrante de ce que Mme Jaquet nomme déterminations. Ces éléments internes à l'individu et usuellement utilisés pour marquer l'intentionnalité et la capacité de délibération personnelle des individus ne sont qu'une détermination parmi d'autres. Soumise à des relations d'interdétermination qui régissent la coexistence des différents facteurs dont elles font partie à titre égal.

De manière générale, le déterminisme prendrait alors une double modalité. D'une part, au niveau des facteurs en eux-mêmes. En effet, tous ces facteurs sont interdéterminés, ils se déterminent tous mutuellement. Ils sont ce qu'ils sont en vertu des effets causaux qu'ils ont les uns sur les autres. Il s'agit ici d'une espèce de mandala inextricable où chaque élément forme l'autre et se trouve formé par les autres.

Et d'autre part, le transclasse est lui-même déterminé par tous ces éléments constitutifs de son milieu. Il ne peut pas s'en échapper ou s'en détacher. Il porte le mandala des déterminations. Il est donc lui-même le résultat déterminé du concours d'une multitude de déterminations qui existent selon un processus d'interdétermination.

2.2. Deuxième extrait

« Dès lors se pose la question de savoir comment ressaisir sous l'unité d'un concept l'ensemble des déterminations affectives, économiques, politiques et historiques, qui concourent à l'apparition de transclasses. Il est clair que la non-reproduction ne peut pas reposer sur des habitus de classe qui produisent plutôt l'effet contraire. Elle n'implique pas pour autant leur suppression ni une rupture totale avec le milieu d'origine, mais elle suppose un agencement nouveau des déterminismes. À cet égard, elle met en jeu non pas tant un *génie* qu'une *ingénierie*, car elle ne fait pas appel à une disposition naturelle à créer de l'original, mais à un dispositif complexe opérant la synthèse des déterminations constitutives d'un

individu en relation avec son milieu environnant. Il conviendrait donc de penser l'*ingenium* du transclasse plutôt que le *genius*, entendu comme une aptitude exceptionnelle à l'invention. »³⁰

Cet extrait se trouve sur la page suivant le premier. On reste dans l'idée générale de définir ce qui entre dans la formation du transclasse et les relations entre les différentes déterminations concourant à cette formation.

On insiste plus particulièrement ici sur le caractère imbriqué des causes qui forment un agencement particulier dans le cas de l'analyse du transclasse. Nous pensons pouvoir élargir cette vision de la constitution du transclasse à tout individu humain puisqu'il s'agit d'envisager ici une sorte de pattern de déterminations dont l'agencement formerait l'individu. Ainsi, les mêmes déterminations sont en jeu dans la construction de tout un chacun et la singularité tiendrait dans un agencement particulier de ces déterminations. Tout individu est donc construit à partir des mêmes espèces de déterminations et c'est simplement l'agencement unique de celles-ci qui résultent dans une trajectoire de non-reproduction pour le transclasse. Cela signifie-t-il pour autant que tous les individus non-transclasses ont exactement le même agencement de déterminations ou que chaque personne bénéficie d'un agencement qui lui est singulier et dont le particularisme témoigne du caractère spécifique de l'individu ? Mme Jaquet ne pousse pas ses questionnements aussi loin et il serait présomptueux de tenter d'y répondre par nous-mêmes.

Chantal Jacquet énonce aussi, dans le préluce à cet extrait, l'absence de privilège dans la liste des déterminations constitutives du transclasse et, par extension, de l'individu. Comme nous l'avons déjà déduit plus tôt, il n'y a pas de cause principale ou primordiale concernant la construction du transclasse. Toutes les causes ont leur rôle à jouer ensemble et sans distinction hiérarchique. Un facteur causal pris seul n'aura pas d'influence sur l'individu, c'est sa mise en relation avec les autres facteurs qui lui donne une puissance déterminante sur l'évolution de l'individu. Une détermination peut être nécessaire pour la formation du transclasse, qui pourrait ne pas avoir le même destin sans elle, mais elle n'est pas pour autant suffisante. Il lui faut le concours des autres

³⁰ Pp. 97-98.

déterminations pour produire le transclasse. Le passage suivant, figurant en page nonante-sept, exprime parfaitement la nécessité du concours des déterminations :

« [...] toute détermination isolée peut être à la rigueur une condition nécessaire, mais non suffisante pour l'apparition des transclasses. C'est pourquoi la non-reproduction mobilise une pensée combinatoire, une pensée du concours ou de la connexion et requiert l'analyse d'un réseau ou d'un faisceau causal. »

Cette idée de déterminations imbriquées et nécessaires entre elles pour la création du transclasse implique donc la mobilisation d'un mode de réflexion adéquat pour penser l'apparition de la non-reproduction. Il s'agit d'aborder le phénomène à la lumière d'une pensée combinatoire à même de pouvoir comprendre et rendre compte du réseau causal complexe en action dans la non-reproduction. Et c'est à partir de l'établissement de la nécessité d'appliquer cette pensée combinatoire que s'élabore ce deuxième extrait dont l'objectif est d'introduire à la notion d'*ingenium*³¹, ou de complexion, comme terme étant capable de réunir le faisceau des déterminations sous lui. Il désigne le nœud de toutes les déterminations qui fait de l'individu ce qu'il est et permet donc un raccourci théorique lorsqu'il sera question de réintroduire les relations complexes entre des déterminations de modes différents entrant en jeu dans la construction du transclasse.

Ainsi, le choix de l'utilisation du terme d'*ingenium* ou de complexion, notion capitale et centrale dans le développement de la théorie de la non-reproduction, semble se faire en regard de son intérêt pour le déterminisme. C'est parce que ce mot traduit le mieux les interactions des déterminations qu'on le choisit lui plutôt qu'un autre. Le ressort du déterminisme prend donc place aussi en arrière-plan, dans les raisons qui influencent les choix terminologiques de Mme Jaquet. Comme l'exprime plus explicitement le passage suivant :

« Si le terme *ingenium* est parfois rendu en français par le mot « esprit » ou par celui de « tempérament » ou de « caractère », c'est sans doute le mot de « complexion » qui le traduit le

³¹ P.99 : « *l'ingenium* pourrait se définir comme un complexe d'affects sédimentés constitutifs d'un individu, de son mode de vie, de ses jugements et de son comportement. Il s'enracine dans les dispositions du corps et comprend des manières d'être aussi bien physiques que mentales. [...] Ce concept exprime l'individualité reconnaissable d'un être humain aussi bien que d'un peuple. » ? Toujours en référence à l'utilisation du terme chez Spinoza.

mieux dans le contexte spinoziste, car il restitue bien l'idée d'assemblage complexe et singulier de déterminations physiques et mentales liées entre elles. »³²

Ce concept est préféré à celui d'*habitus* de classe qui paraît moins souple que celui d'*ingenium*, puisqu'il ne semble pas pouvoir rendre compte des déterminations formant un individu, mais servirait seulement à expliquer ce en quoi consiste une classe et les comportements typiques qu'elle crée. Nous poussant donc à ranger la notion d'*habitus* du côté de la reproduction et pas de la non-reproduction. Certes, parmi les facteurs déterminant la non-reproduction, ceux qui déterminent la classe ont leur rôle à jouer dans la trajectoire individuelle du transclasse. Cela dit, ils ne sont pas suffisants. Si on ne prend qu'eux en considération, comme c'est le cas dans la notion d'*habitus* de classe, on ne peut pas rendre compte de la singularité de la voie de la non-reproduction, mais seulement de celle de la reproduction. Celle-ci étant déterminée par les *habitus* de classe tentant d'expliquer la formation et la conservation des modèles de personnalités typiques au sein d'une classe, soit les groupes d'individus n'ayant pas accompli la non-reproduction.

Nonobstant, ces *habitus* peuvent être pris en compte dans l'*ingenium* du transclasse puisque celui-ci reprend toutes les déterminations faisant partie du nœud que représente le transclasse, incluant donc ceux de son milieu initial dans un agencement qui lui est particulier.

Il est aussi question, ici, d'exclure la possibilité de l'intervention d'une prédisposition naturelle dans la non-reproduction. Raison pour laquelle la notion d'*ingenium* est préférée à celle de *genius*, la première pouvant rendre compte du caractère actif, opérationnel de la construction du passeur, tandis que la deuxième suppose une capacité donnée et non acquise ou conditionnée. Le transclasse ne dispose pas d'une qualité innée, qu'il posséderait à la naissance et qui le disposerait à la non-reproduction. La trajectoire du transclasse n'est pas décidée avant sa naissance, il ne possède pas d'essence non reproductive ou de destin mystique quelconque. Il se construit comme transclasse. C'est le monde et les personnes qui l'entourent qui déterminent son évolution et tracent sa trajectoire non reproductive.

Dans cet extrait apparaît une nouvelle énonciation des types de déterminations qui entre en jeu dans la non-reproduction : affectives, économiques, politiques et historiques.

³² P.101.

Les deux premières ont déjà été prises en compte dans la liste des facteurs causaux du premier extrait développé plus haut tandis que les deux autres, les déterminations de types politiques et historiques, sont nouvelles dans la définition de notre faisceau de déterminations constituant l'individu humain. Elles appartiennent à la catégorie des déterminations extérieures à l'individu même et l'influençant du fait de son inscription dans la vie en société, avec autrui.

Dans la première phrase, on peut relever une affirmation du rôle des déterminations qui « concourent à l'apparition de transclasses ». Autrement dit, qui sont nécessaire à l'avènement du destin non reproducteur d'un individu.

Ce destin auquel nous faisons référence n'est pas à comprendre comme étant une destinée mystique donnée à l'individu avant sa naissance et dont il ne pourrait pas dévier. Comme le précise cet extrait, il n'est pas question, ici, de justifier la trajectoire du transclasse par un quelconque donné naturel ou essentiel. Ce qui détermine le destin du transclasse ne précède pas son existence. Ce qui le détermine ce sont tous les facteurs qui le constituent lui et son milieu et qui influent sur sa personnalité, ses choix et son avenir. Nous n'utilisons pas le terme de déterminisme en termes de puissance naturelle, mystique ou essentielle, qui annihilerait totalement la capacité décisionnelle de l'individu sur son avenir.

Dans notre compréhension du déterminisme, la volonté de l'individu reste présente dans la construction de sa trajectoire de vie, mais fait simplement partie du faisceau de déterminations qui forment l'individu et son destin. Déterminations qui s'influencent, se définissent et se déterminent mutuellement dans un système de relations inextricable. Notre conception du terme de déterminisme n'implique donc pas une détermination de ce qui n'est pas encore advenu, mais bien l'addition de facteurs réels, *déjà là*, qui entrent en relation pour faire advenir un individu et sa trajectoire de vie, que l'on a tendance à désigner par le terme *destin*.

Plus généralement, il est évident que nous ne comprenons pas le terme de déterminisme dans un sens métaphysique ou essentialiste, perspective néanmoins présente dans la théorie spinoziste. Lorsque l'on parle de destin de transclasse, on ne parle pas d'une destinée a priori, précédant l'existence du transclasse. On utilise ce terme pour désigner la trajectoire qu'a pris la vie du transclasse, après que celle-ci se fut réalisée. On

ne peut pas parler d'un transclasse avant qu'il le devienne, on ne peut que tâcher de démêler les raisons de son destin après que celui-ci se soit dessiné. Et c'est ce que tente de faire Chantale Jacquet dans son œuvre en prenant les exemples de transclasse accomplis. Ainsi les termes que nous utilisons ne sont jamais empreints d'un sens métaphysique, mais bien de récits et de faits relatés a posteriori.

La non-reproduction « suppose un nouvel agencement des déterminismes ». Cette phrase suggère plusieurs éléments susceptibles de nous être utiles dans notre tentative d'une définition adéquate du concept de déterminisme tel qu'il se manifeste dans la théorie de la non-reproduction. Premièrement, le fait qu'il s'agisse d'un « nouvel agencement » implique un agencement régulier, habituel, à partir duquel on peut observer une nouveauté. La reproduction se réclamerait alors d'un certain type d'agencement des déterminismes, qui produit la répétition d'un modèle précis au cours du temps.

Deuxièmement, en parlant de non-reproduction en termes de nouvel agencement, on suppose que les déterminismes qui sont ici agencés d'une certaine manière sont les mêmes dans les deux cas. Ainsi, ce n'est pas la nature ou le type de détermination qui change dans l'avènement du phénomène de non-reproduction. Ils restent les mêmes dans un cas comme dans l'autre.

Ce qui change, ce qui fait qu'un individu ne suit pas le cadre reproductif de son milieu et qu'il devient transclasse, ce n'est donc pas l'ajout ou le retrait d'une détermination quelconque, mais une différence dans leur agencement. Cette vision agencée du réseau de déterminations pose question. Qu'est-ce que cela peut bien vouloir dire, que de changer la disposition, l'agencement des déterminismes ? Comment peut-on considérer un changement de placement dans le faisceau des déterminations ? Est-ce que cela se fait sur un mode chronologique, un facteur étant advenu plus tôt ou plus tard que d'habitude dans la construction de l'individu ? Est-ce qu'il est possible que cela se fasse à un niveau topologique abstrait, une détermination se trouvant plus proche ou plus éloignée d'une autre en comparaison à la place qu'elles tiennent habituellement dans le schéma de la reproduction ? Il n'y a pas de réponse claire donnée à ses interrogations et pas d'éléments susceptibles de nous orienter vers une élucidation logique du problème.

Un autre détail pose question : pourquoi utiliser le terme « déterminismes » ? La notion qui prévalait jusqu'à maintenant était celle de déterminations que nous avons pu

comprendre comme tous les facteurs entrants en cause dans la construction d'un individu pour qu'il devienne transclasse. Or, le nouvel agencement conduisant à la non-reproduction est un agencement des déterminismes. Notre terme usuel de déterminations étant réutilisé dans la suite de l'extrait, on peut supposer qu'il s'agirait simplement d'un synonyme. Cela dit, déterminisme est un terme très peu employé au cours de la théorie des transclasses et encore moins souvent au pluriel. Ce qui suggérerait la prise en compte par Mme Jaquet de plusieurs types de déterminismes différents, entrant tous dans les interactions formant la complexion de l'individu et susceptibles de ne pas avoir la même position dans le cas de la non-reproduction.

L'une des mentions de la notion de déterminisme au cours de l'œuvre de la théorie des transclasses est peut-être susceptible de nous aider dans cet emploi énigmatique du terme au pluriel : « L'affect relate l'histoire de notre rencontre avec le monde extérieur et s'insère dans un déterminisme du lien interactif »³³. On parle dans ce passage d'un déterminisme et plus précisément du déterminisme du lien interactif. La formulation de la phrase indique qu'il s'agit vraisemblablement d'un type de déterminisme, supposant qu'il y en ait plusieurs.

Dans ce cas-ci, on mentionne l'existence d'un déterminisme du lien interactif, désignant par-là les déterminations qui se créent à partir des échanges que le transclasse entreprend avec le monde qui l'entoure. Des déterminations qui sont le résultat des interactions avec le milieu. Nous pouvons de ce fait déduire qu'un déterminisme particulier désigne la mise en rapport de l'individu avec une entité différente de lui et dont le contact implique la production de déterminations influençant la vie de l'individu. Ce qui signifierait que la notion employée au pluriel recouperait alors tous les différents types de déterminisme recoupant les rapports de l'individu avec des domaines de la vie qui lui sont extérieurs et avec lesquels il entretient ou il survient des contacts. On pourrait par exemple envisager qu'il existe un déterminisme familial, social, économique, culturel, etc.

³³ p.223.

2.3. Troisième extrait

« Pour échapper à l'œil de Caïn, il faut pouvoir se justifier à ses propres yeux en prenant conscience de la nécessité de sa propre position, nécessité au double sens de déterminisme et d'utilité. Méditer sur le déterminisme et l'utilité pour lutter contre la culpabilité. D'une part, le transclasse n'est pas fautif d'être là où il est. Sa situation est le résultat de déterminations extérieures et intérieures combinées et il serait illusoire de croire qu'il aurait pu en être autrement, compte tenu de son histoire. Pour cela, il aurait fallu que lui et son environnement soient autres que ce qu'ils étaient.

Par conséquent, se penser comme un miraculé du destin, un rescapé chanceux ou un traître affreux, c'est toujours se tromper par ignorance du déterminisme à l'œuvre dans la non-reproduction. »³⁴

Cet extrait se place dans une partie du livre dédiée à explorer la culpabilité du transclasse par rapport à sa classe d'origine. Le transclasse peut en effet se sentir coupable de laisser derrière lui les gens de sa classe initiale, ses amis, sa famille. Il s'en veut d'avoir acquis des circonstances de vie plus faciles ou plus confortables que celles dans lesquelles vivent les gens se maintenant dans la position sociale qu'il a quitté. Et il ressent aussi la terrible injustice qui se dégage des différences entre les deux classes : sa classe initiale et celle dans laquelle il s'est inscrit par après.

Dans cet extrait, on affirme très clairement le fait qu'il est inutile et injustifié pour le transclasse de se sentir coupable. Ce n'est pas de sa faute s'il se trouve dans cette position d'entre-deux. Il n'est pour rien dans le fait d'être passé d'une classe à une autre. La culpabilité du transclasse est vaine.

S'il en est arrivé là, s'il a accompli la transition, c'est uniquement à cause des déterminations, qu'elles soient internes ou externes, qui constituent sa complexion et qui régissent ses classes de départ et d'arrivée. Ce passage est donc compris comme nécessaire puisque c'est la simple existence des déterminations, qui le forment et qui forment les circonstances de sa position, qui a provoqué son passage. C'est arrivé parce que les choses étaient ainsi faites. Sa volonté n'est pas le déclencheur de sa position, ce n'était pas une simple décision personnelle. Et comme il n'a pas choisi par lui-même de se trouver là où il est, il ne sert à rien de s'en vouloir. Ce n'est pas de sa faute s'il est un transclasse. En un sens, c'est le déterminisme qui est coupable de sa trajectoire. Il n'aurait

³⁴ Pp. 204-205

pu échapper à ce destin que si les déterminations avaient été organisées en un schéma différent, ce sur quoi le transclasse et l'individu en général, n'ont aucune prise.

La position du transclasse et de tout individu est nécessaire. La volonté personnelle n'a pas d'emprise ou d'influence sur le destin. La volonté est d'ailleurs elle-même conditionnée. Ce qui ne veut pas dire qu'elle n'existe pas, elle n'est certes pas absolument libre, mais on ne nie pas son existence pour autant. Ce point est par ailleurs mentionné à la page cent-nonante de notre œuvre de référence :

« La volonté de partir ou de rester n'est que la traduction de déterminations intérieures et extérieures combinées et non pas l'expression d'une décision contingente entre les possibles indifférenciés. Il est donc vain de chercher à prescrire des normes de choix, car le transclasse obéit à sa propre nécessité ».

On appuie fortement ici le caractère nécessaire du passing, mais aussi du maintien d'une personne dans sa classe d'origine. Nécessité puisque le destin des individus semble entièrement conditionné par une logique déterministe. Il n'est pas question que la position d'un individu soit de l'ordre de sa propre volonté libre, il est où il se trouve parce qu'il doit en être ainsi, parce que les déterminations qui constituent ce qu'il est et le milieu où il se place sont telles qu'elles sont et pas autres. Ce troisième extrait est en quelque sorte un aveu de l'existence d'une logique déterministe au cœur de la théorie des transclasses et de la non-reproduction.

En revanche, si l'on étend ce raisonnement à d'autres phénomènes ou à d'autres profils que celui du passage et du transclasse, cela peut poser question. Si tout individu est formé par une complexion constituée de déterminations sur lesquelles on ne peut avoir de prise, les individus ne sont-ils alors, en aucune façon, responsables de leurs actes et de leurs décisions ?

2.4. Quatrième extrait

« [le transclasse] ruine aussi bien une vision essentialiste de l'homme, consistant à croire qu'il est prédéterminé de manière fixe et immuable, qu'une vision existentialiste lui octroyant naturellement le statut de sujet libre. La non-reproduction ne suppose ni la négation des déterminismes ni la réintroduction subreptice d'un libre arbitre. Elle n'est pas une autocréation du

moi, mais une co-production sociale du milieu d'origine et du milieu d'évolution, en tant qu'elle n'advient qu'avec ou contre eux. »³⁵

Cet extrait ressort du premier paragraphe de la conclusion de l'œuvre. Elle suit l'affirmation de l'existence d'une plasticité et d'une mobilité de l'être humain, comme le prouve magistralement l'existence des transclasses. Les hommes ne sont pas immuables ou prédéterminés à être ce qu'ils sont. Ils sont soumis à de multiples éléments déterminants tout au long de leur parcours et ont la capacité de changer en entrant en contact avec ces différentes déterminations.

Le présent passage nous fait part de la position d'entre deux, ou de juste milieu qu'occuperait la théorie de la non-reproduction dans un champ allant d'un déterminisme pur a priori à un volontarisme libre au niveau de l'action de l'individu en société. Ainsi, il n'est du ressort ni d'un essentialisme charriant le préconditionnement de la vie d'un individu, rendant son destin immuable ; ni d'un existentialisme rendant l'individu complètement libre de ses actes et par-là responsable de sa position et de ses moindres décisions. Il se trouve plutôt au centre de ces deux pôles.

L'emploi au pluriel de la notion de déterminisme est de retour dans cet extrait. Il est utilisé pour déplacer l'expression du pôle extrême de la prédestination à l'endroit du juste milieu, où elle prend des accents de déterminismes et de déterminations. On s'écarte donc de la position extrémiste tout en admettant le concours du déterminisme dans la construction du transclasse. Chantal Jaquet utilise en fait ici le vieil antagonisme entre libre arbitre et déterminisme au sens métaphysique pour les diluer dans une position amoindrie, relativisée. Dans laquelle les deux pôles sont présents sans être contraires ?

Ainsi, outre le maintien d'une certaine coloration déterministe de la théorie des transclasses, elle permettrait aussi, d'un autre côté, la « réintroduction subreptice d'un libre arbitre ». Cela se comprendrait dans le caractère co-productif des milieux sociaux et de la situation interne de l'individu. Ainsi, tous les éléments présents dans la complexion du transclasse, toutes les déterminations s'enchevêtrant pour produire des objets tels que les classes ou l'individu, sont autant produites que productrices. Elles subissent et produisent en même temps les conditions et les propriétés de leur existence.

³⁵ *Idem.*, p.219.

Le déterminisme qui est évoqué dans l'argumentaire de Chantal Jaquet pour expliquer la position et la consistance du transclasse ne doit donc pas être compris au sens strict. Il ne s'agit pas d'un déterminisme extrême ne laissant aucune place aux volontés de l'individu. Chaque détermination qui crée la toile de l'existence étant comprise comme définie et définissante, l'individu, faisant partie de cette toile et des éléments qui la forme a, dès lors, lui aussi cette capacité déterminante, outre le fait qu'il soit défini par les autres déterminations. L'individu n'est donc ni complètement déterminé, ni complètement libre, mais est coproducteur de lui-même et de son milieu.

Néanmoins nous avons quelques réserves à propos de cette affirmation de la possibilité du retour d'un libre arbitre même limité dans la constitution du transclasse et de l'individu en général, par extension. En effet, comme dit plus tôt dans l'analyse de l'extrait précédent, la volonté de l'individu est elle-même une détermination certes, mais conditionnée par d'autres déterminations. Et le processus de coproduction de toutes les déterminations, nous obligeant à les considérer ensemble dans une logique combinatoire plutôt qu'individuellement, implique que la volonté et toute autre détermination interne à l'individu sont non seulement influencées, mais déterminées par des éléments extérieurs à elle. Est-il dès lors réellement possible de réintégrer une pensée du libre arbitre dans l'équation de la production du transclasse ?

2.5. En résumé

Nous pensons avoir réussi à exposer au cours de ce chapitre que le déterminisme est bel et bien présent tout au long de la théorie des *transclasses et de la non-reproduction*. C'est le cas, premièrement, d'un point de vue terminologique. En effet, la présence de termes tels que ceux de détermination, de déterminisme et de leurs emplois au pluriel est un indice évident de l'intégration d'une logique proprement déterministe dans l'argumentaire de Chantal Jaquet. Nous avons même pu observer que cette logique a une influence sur le choix de l'utilisation de certains mots n'appartenant pas directement au champ lexical déterministe, tel que celui de complexion qui est jugé comme le plus à même de rendre compte de l'existence du faisceau complexe de déterminations construisant le transclasse.

L'utilisation de ces différentes notions occupe une place capitale dans le développement de la théorie des transclasses. Elles interviennent dans la justification du

destin du transclasse et expliquent en quoi ces personnes sont devenues ce qu'elles sont. Le déterminisme est la raison pour laquelle la reproduction et la non-reproduction ont lieu. Il est ce qui fait que les choses sont ce qu'elles sont. On peut le comprendre comme ce qui rend les choses nécessaires. C'est parce que les passeurs – et par extension les individus en général – sont entièrement conditionnés par des déterminations et des déterminismes que leur position prend les couleurs de la nécessité. Leur place est nécessairement telle qu'elle est parce que l'agencement des déterminismes qui les forment est tel qu'il est et pas autrement.

Le déterminisme présent au cœur de la théorie des transclasses se définit alors assez naturellement et logiquement par une opposition à la libre volonté individuelle. L'un des principaux thèmes de la théorie de la non-reproduction est de démystifier la position du transclasse en admettant qu'il s'agit d'une position acquise par le concours d'éléments appartenant au milieu de la personne plutôt que par une mentalité volontariste popularisé par les illusions du rêve américain ou de la possession de dons innés. En cela, Chantal Jaquet exclut le libre arbitre comme cause de la non-reproduction et ne donne pas chapitre à l'effort de la seule volonté individuelle pour justifier l'exception. S'opposent alors naturellement à cela des causes extérieures à l'individu, conditionnant sa vie et son milieu, d'où le recours à une logique de déterminations pour expliquer comment se construisent l'individu et son milieu.

Notre philosophe ne se résout pas pour autant à exclure la volonté individuelle de son équation et considère qu'il est possible de réintégrer un semblant de libre arbitre à partir de la position de juste milieu apportée par le remaniement du déterminisme et l'inclusion de l'individu, de sa volonté et de son désir dans les déterminations de la complexion. Or, les interactions des déterminations et leur fonctionnement dans le cadre de la complexion rendent cette assertion difficilement envisageable.

En effet, les déterminations se co-produisent et se co-définissent mutuellement, de sorte qu'il soit inutile d'en considérer une en dehors des autres et qu'aucune ne dépasse une autre en importance ou en influence. Il est nécessaire de toutes les considérer ensemble dans une logique combinatoire. La volonté – et ce qui fait usuellement l'individualité de l'individu – faisant partie du faisceau de déterminations, au même titre que les autres, elle ne peut pas être considérée seule ou dépasser les autres déterminations

en influence. De plus, elle est coconstruite par les autres déterminations et donc déterminée par elles, ce qui l'empêche d'être libre et d'avoir un impact plus déterminant sur la position de l'individu, avatar de la complexion dans laquelle elle s'intègre.

Nous pouvons donc conclure qu'il existe bel et bien une logique proprement déterministe dans la façon dont Chantal Jaquet envisage sa théorie des *transclasses et de la non-reproduction*. Premièrement dans l'emploi d'un lexique y correspondant à travers l'utilisation des termes déterminations et déterminisme. Et deuxièmement dans l'utilisation de ces termes à des moments capitaux de son explication de la position du transclasse et des causes de la non-reproduction. Car, en effet, nous pouvons définir la notion de déterminations comme terme regroupant tous les facteurs entrants en cause dans la construction d'un individu et de son milieu pour qu'il devienne transclasse ; et de façon plus générale, pour qu'un individu devienne ce qu'il est et pas autre chose. Et celle de déterminismes comme une espèce de processus de production des déterminations à partir de la mise en rapport de l'individu avec des domaines qui lui sont externes.

Il est aussi important de préciser que nous pensons qu'il serait tout à fait possible et légitime d'étendre le fonctionnement du déterminisme dans le cas particulier du transclasse à la condition individuelle dans son ensemble. Tout individu est formé d'une complexion et se construit à partir du concours d'une myriade de déterminations appartenant à tous les domaines externes de la vie en société ou internes de la vie personnelle, celles-ci se déterminant aussi mutuellement. On pourrait dès lors considérer que le déterminisme présent dans la construction du transclasse s'inscrit dans une logique déterministe générale de la vie de l'individu humain.

Chapitre III : l'exemple d'Annie Ernaux

Afin de développer le plus complètement possible la réflexion de Chantal Jaquet quant aux ressorts de l'accomplissement d'une trajectoire non reproductive, nous allons maintenant procéder à l'exposé d'un exemple, celui d'Annie Ernaux. Cette dernière est l'une des personnalités revenant la plus souvent dans l'argumentation de Jaquet, que ce soit en figure d'illustration ou en théoricienne, de l'auto-sociobiographie notamment. Il s'agit de l'une des transclasses les plus explicites dans l'expression sa conscience non reproductive. Son œuvre en a inspiré beaucoup d'autres à naitre de racines non reproductives. Elle est mentionnée en exemple dans de nombreuses productions transclasses, comme une figure de proue d'une espèce de mouvement littéraire de la non-reproduction. Rose-Marie La Grave³⁶ et Bernard Fusulier³⁷, par exemple, dont des modèles du genre.

Dans ce chapitre, nous allons retracer la trajectoire d'Annie Ernaux en soulignant les éléments qui ont concourus à faire d'elle la transclasse par excellence. Nous mettrons en évidence la manière dont Jaquet comprend la complexion d'Annie Ernaux, la liant parfois étroitement à son argumentation théorique dans *Les transclasses et la non-reproduction*. Et y ajouterons des éléments issus de nos propres lectures et réflexions, parfois en désaccord avec celles de Jaquet.

En effet, nous avons notamment lu les livres intitulés *La Place*, *Les Années*, *La Honte* et *L'écriture comme un couteau* afin d'acquérir une connaissance plus personnelle de l'œuvre de notre transclasse. Nous avons choisi ces livres parce qu'ils nous offraient la possibilité d'observer trois types de productions différentes pour la même auteure : l'auto-sociobiographie, le roman autobiographique et une interview au contenu personnel éclairant.

Cela nous a permis d'approfondir certains points déjà abordés par Jaquet ou s'éloignant de ses considérations. Nous reviendrons notamment sur les propos de Chantal Jaquet quant au genre de l'auto-sociobiographie et nous aborderons aussi ses

³⁶ LAGRAVE R-M., *Se ressaisir. Enquête autobiographique d'une transfuge de classe féministe*, Paris, La Découverte, coll. « L'univers des faits », 2021.

³⁷ FUSULIER B., *Journal d'un transclasse, récit d'une improbable traversée des classes sociales*, Paris, éd. La boîte de Pandore, 2020.

considérations sur le rôle des affects dans la trajectoire de transclasse d'Annie Ernaux ainsi que les autres raisons de son passage. D'un point de vue plus personnel, nous développerons la question du contrat que l'auteure passe avec le lecteur ; nous aborderons le capital le plus influent dans le destin d'Annie à partir de son choix de modèle à suivre ; et nous proposerons une vision quelque peu différente de l'influence du milieu familial sur le destin de notre transclasse.

Il nous faut remarquer cependant que les extraits sélectionnés pour illustrer notre chapitre sont majoritairement issus des pages de *La Honte*, de *La Place* ainsi que de *L'écriture comme un couteau*. Il n'y aura pas de référence à l'ouvrage intitulé *Les Années* pour la simple raison qu'il ne s'agit pas d'une auto-sociobiographie. Cette œuvre raconte l'histoire de la vie d'une femme à la troisième personne du singulier. Bien que l'on puisse deviner qu'il s'agit en fait d'Annie Ernaux, ce n'est pas assez clair pour que l'on puisse affirmer avec certitude que tous les événements et sentiments relatés dans l'ouvrage appartiennent bien à notre auteure. Il s'agit peut-être là d'une volonté de prendre un recul par rapport à son histoire, de se positionner à un angle plus sociologique, mais cela n'est pas certain et ne traduit pas une position auto-sociobiographique pour autant. La mise en contexte historique de la vie de la protagoniste est malgré tout très enrichissante pour la compréhension de l'inscription d'un destin tel que celui d'Annie Ernaux dans la France de son époque.

Cette œuvre a aussi ceci de différent qu'elle n'est pas centrée, comme le sont les auto-sociobiographies d'Annie Ernaux habituellement, autour d'un personnage ou d'un événement ayant marqué sa vie. Il s'agit plutôt ici de retracer toute la vie d'une femme de la deuxième moitié du XXe siècle dans son évolution d'une classe à l'autre. Alors que les œuvres auxquelles nous nous intéressons ont tendance à n'avoir pour objet d'étude qu'un seul élément de la vie d'Annie Ernaux. Par exemple : *La Honte* nous raconte l'impact qu'a eu un dimanche après-midi de juin 1952 au cours duquel le père d'Annie aurait tenté d'assassiner sa mère ; et *La Place* a pour sujet le père d'Annie et son histoire. Les auto-sociobiographies d'Annie Ernaux ne sont finalement qu'une longue recherche des raisons qui l'ont mené à la non-reproduction du schéma social de ses parents à travers le développement des événements et des personnes les plus marquants de son existence.

3.1. Auto-sociobiographie, un terme emprunté à Annie Ernaux

L'importance de la place que donne Chantal Jaquet à Annie Ernaux est telle qu'elle ne l'utilise pas seulement comme un simple exemple, mais aussi comme une théoricienne du genre de l'auto-sociobiographie. Comme nous l'avons déjà abordé plus tôt, ce genre n'offre en effet pas simplement l'histoire du transclasse qui nous la raconte, mais le placement d'une vie dans le contexte qui lui a permis d'évoluer vers une non-reproduction sociale. L'objet de l'œuvre ne se concentrant pas seulement sur la singularité de l'individu, mais sur l'entourage contextuel contenant les causes de son évolution. Ce genre de production représente un outil capital dans la réalisation d'une théorie globale de la non-reproduction. Chantal Jaquet nous l'explique elle-même en ces termes :

« Mais plutôt que des romans reposant sur la fiction ou des autobiographies relatant l'aventure personnelle, il conviendra de privilégier des récits auto-sociobiographiques, comme ceux d'Annie Ernaux, de Didier Eribon, ou Richard Hoggart, qui visent à penser la vie et le destin d'un individu en relation avec leur milieu comme une production sociale et non comme l'avènement d'un moi coupé de toute relation extérieure. C'est ainsi qu'Annie Ernaux considère que ses trois livres, *La Place, Une Femme, La Honte*, « sont moins biographique qu'auto-sociobiographiques. [...] Annie Ernaux se hasarde à une explication en émettant l'hypothèse qu'un texte peut devenir d'autant plus universel qu'il est personnel, sans doute parce qu'il exprime une expérience intime dans laquelle il est possible de se reconnaître, au-delà de la variété et de la particularité des histoires individuelles. »³⁸.

Dans cet extrait, il nous faut souligner deux choses. La première, c'est le rôle capital que Chantal Jaquet donne aux récits transclasses et plus particulièrement aux récits de type auto-sociobiographique. Elle les présente, non pas comme des exemples qui viendraient illustrer son propos, mais comme une base de réflexion sur laquelle elle s'appuie dans le développement de son argumentation. Ce genre particulier offre la possibilité de comprendre le transclasse de manière beaucoup plus approfondie que ne nous le permettrait l'autobiographie ou la fiction. La recherche de mise en contexte de l'auteur permet de relier l'individu à l'universel du concept. Garantissant, par-là, le départ de la trajectoire théorique que Chantal Jaquet entend donner au phénomène de la non-reproduction dans son œuvre.

³⁸ JACQUET C., *Les transclasses ou la non-reproduction*, Paris, Presses universitaires de France, 2014, pp. 19-20.

La deuxième chose que nous voulons souligner dans cet extrait est l'importance que Chantal Jacquet donne à Annie Ernaux dans cette introduction. Elle ne se contente pas de la mentionner comme étant l'une des transclasses sur lesquelles elle s'appuie, mais va jusqu'à utiliser ses propres termes et idées pour présenter le contenu de son argumentation. En faisant cela, elle marque la place privilégiée qu'elle lui accorde et qui sera renforcée tout au long de son œuvre par sa mobilisation ponctuelle dans le développement de l'ouvrage. Le personnage d'Annie Ernaux accompagne les grands points de la théorie de la non-reproduction de Jacquet, la présentant comme la transclasse la plus paradigmatique dont les récits ouvrent une porte à l'universalisation du concept.

S'engager dans la rédaction d'une auto-sociobiographie c'est aussi s'engager dans un contrat d'authenticité avec les lecteurs. Il appartient à l'auteur de passer un pacte qui n'a pas lieu d'être dans une production fictionnelle, mais qui se doit d'être présent dans l'autobiographie et dans l'auto -sociobiographie. Il s'agit d'un pacte tacite passé avec le lecteur par lequel l'auteur s'engage à être le plus fidèle possible à la réalité des événements dont il parle. Cela nous permet de faire confiance à l'auteur ainsi que de pouvoir utiliser les informations qu'il nous donne dans nos réflexions. C'est ce pacte qui témoigne de la légitimité de l'utilisation des œuvres auto-sociobiographiques dans le travail théorique de Chantal Jacquet.

Annie Ernaux a elle-même passé cet accord tacite avec ses lecteurs. Sans parler d'un pacte quelconque, elle s'engage à être sincère et juste lorsqu'elle se confie parfois sur son travail, sa difficulté à retraduire le plus correctement possible ses souvenirs et les stratégies qu'elle a choisi d'adopter pour témoigner de l'authenticité de ses propos.

Le fait que le travail auto -sociobiographique de notre auteure soit presque entièrement consacré à une recherche constante de ses souvenirs les plus aptes à expliquer son parcours et les bouleversements qui le caractérisent est l'une des plus grandes sources de doute que nous pourrions avoir quant à l'authenticité de ses propos. En effet, les souvenirs forment une base relativement instable sur laquelle se poser pour élaborer un travail d'interprétation. Ils ne sont pas aptes à rendre parfaitement les moindres images, sons et actions que l'on tente de conserver. Les souvenirs sont imparfaits. Ils ne sont pas toujours très nets et complets. Ils font l'objet d'une reconstruction qui peut en altérer les détails moindres autant que les objets les plus importants. De plus, la mémoire qui les

forme est un système rempli de défauts. Elle est influencée par la couleur des sentiments de celui qui mobilise ses souvenirs, susceptibles d'apporter, par-là, quelque modification influençant le contenu de la mémoire ou sa manière de se le représenter.

Annie Ernaux base pourtant entièrement ses auto-sociobiographies sur ses souvenirs. Elle tente de revivre certains moments de sa vie d'enfant et d'adolescente dans le but de les retranscrire le plus fidèlement possible. Tous ces souvenirs lui servent à expliquer sa vie d'alors et les impacts qu'ils ont imprimés dans le fil du destin qui l'amènera à devenir transclasse. Outre la retranscription de souvenirs dans leur intégralité, elle les utilise aussi afin de retrouver l'essence d'une personne, d'un lieu ou d'un sentiment. En retrouvant cette essence, elle s'écarte de la particularité d'un souvenir précis, elle dessine l'idée de l'objet ou de la personne à l'aide des images qui lui viennent à l'esprit quand elle tente de les ranimer pour nous les décrire.

Elle s'adresse directement à nous pour que nous puissions comprendre ce qui se passe dans son esprit quand elle tente de se souvenir. Elle nous parle de cette recherche dans le passé de sa mémoire qui a tendance à réduire les figures qu'elle recherche à l'essentiel de quelques détails et de quelques images auxquels elle se raccroche pour nous dépeindre son histoire. Elle tente de décrire ce phénomène dans *La Place*, lorsqu'elle essaie de rejoindre la figure de son père :

« J'écris lentement. En m'efforçant de révéler la trame significative d'une vie dans un ensemble de faits et de choix, j'ai l'impression de perdre au fur et à mesure la figure particulière de mon père. L'épuration tend à prendre toute la place, l'idée à courir seule. Si au contraire je laisse courir les images du souvenir, je le revois tel qu'il était, son rire, sa démarche, il me conduit par la main à la foire et les manèges me terrifient, tous les signes d'une condition partagée avec d'autres me deviennent indifférents. »³⁹.

Elle nous décrit l'image qu'elle a de son père quand elle pense à lui, ne se rappelant que de quelques détails auxquels ses pensées s'accrochent. Elle retranscrit aussi l'image qui lui revient en mémoire quand elle tente de faire remonter un souvenir de son père qui se trouve transformé par le filtre de l'émotion ressentie à ce moment-là. Ce début de description témoigne de la suite de son récit qui se compose en grande partie d'une recherche de l'image de son père. Elle nous emmène dans le cours de ses pensées,

³⁹ ERNAUX A., *La Place*, New York, Routledge, "Twentieth Century Texts", 1987, p.69.

retracant les souvenirs qui définissent sa figure paternelle et la relation qu'elle entretenait avec lui.

La description de ces souvenirs semble parfois très facile et parfois plus compliquée. Lorsqu'elle retrace certaines habitudes de son père dans *La Place*, elle semble ne pas avoir de doute quant à leur correspondance à la réalité qu'elle souhaite nous exposer : « Ce portrait, j'aurais pu le faire autrefois, en rédaction, à l'école, si la description de ce que je connaissais n'avait pas été interdite »⁴⁰.

En décrivant les habitudes de son père et son entêtement à les garder malgré les nouvelles solutions qui s'offraient à lui, elle affirme qu'il s'agit des mêmes mots qu'elle aurait pu écrire à l'époque où les faits se sont produits. Cela témoigne de son assurance quant à sa certitude de nous avoir dépeint les choses exactement comme elles se passaient à cette époque, sans avoir été altérées par la distance du temps ou le filtre de la mémoire. Elle veut rendre son interprétation la plus neutre, effacer l'effort de recherche et de déchiffrement autant que faire se peut.

Cela dit, la mémoire ne lui revient pas aussi facilement dans d'autres cas. Ses souvenirs, parfois trop sélectifs, ne lui permettent pas de rendre compte de ce qu'elle souhaite reconstruire. Les difficultés qu'elle éprouve sont dues à la distance du temps entre les événements qui se sont passés dans son enfance et son existence dans le présent. Elle crée alors un pont entre ces différentes positions temporelles en cherchant des indices de son passé dans les éléments de son présent :

« Plusieurs mois se sont passés depuis le moment où j'ai commencé ce récit en novembre. J'ai mis beaucoup de temps parce qu'il ne m'était pas aussi facile de ramener au jour des faits oubliés que d'inventer. La mémoire résiste. Je ne pouvais pas compter sur la réminiscence, dans le grincement de la sonnette d'un vieux magasin, l'odeur de melon trop mûr, je ne retrouve que moi-même, et mes étés de vacances, à Y . . . La couleur du ciel, les reflets des peupliers dans l'Oise toute proche, n'avaient rien à m'apprendre. C'est dans la manière dont les gens s'assoient et s'ennuient dans les salles d'attente, interpellent leurs enfants, font au revoir sur les quais de gare que j'ai cherché la figure de mon père. J'ai retrouvé dans des êtres anonymes rencontrés n'importe où, porteurs à leur insu des signes de force ou d'humiliation, la réalité de sa condition. »⁴¹.

⁴⁰ *Ibid.* p. 81.

⁴¹ *Ibid.*, p.97.

La recherche de ses souvenirs refoulés constitue un travail long et laborieux visant à saisir les images oubliées. Elle cherche à reconstruire l'image de son père, ses gestes, ses attentions, sa personnalité. Travail impliquant une tentative de retrouver les échos du passé dans les images, les odeurs et les sons du présent pour pouvoir faire remonter la réalité de son enfance dans sa mémoire et garantir son pacte de sincérité envers le lecteur.

Les indices de sa difficulté à retrouver ses souvenirs se trouvent aussi dans *La Honte* :

« Avant de commencer, je croyais être capable de me rappeler chaque détail. Je n'ai retenu, en fait, que l'atmosphère, la position de chacun dans la cuisine, quelques paroles. Je ne sais plus quel était le motif initial de la dispute, si ma mère avait encore sa blouse blanche de commerçante ou si elle l'avait enlevée en prévision de la promenade, ce que nous avons mangé. Je n'ai aucun souvenir précis de la matinée du dimanche, en dehors du cadre des habitudes, messe, pâtissier, etc. – bien que j'aie dû, comme je le ferai plus tard pour d'autres événements, revenir souvent en arrière, dans le temps où la scène n'avait pas encore eu lieu. Je suis sûre cependant, que je portais ma robe bleue à pois blancs, parce que les deux étés où j'ai continué à la mettre, je pensais au moment de l'enfiler « c'est la robe de ce jour-là ». Sûre aussi du temps qu'il faisait, un mélange de soleil, de nuages et de vent. »⁴².

On y retrouve aussi cet aveu d'incapacité à se rappeler complètement les choses et le caractère parfois aléatoire des souvenirs qui lui reviennent. Ainsi, lorsqu'elle tente de se rappeler une scène de violence entre ses parents qui marquera particulièrement le reste de sa vie, elle se rappelle sans difficulté des détails insignifiants tels que la météo du jour et les gestes habituels qu'elle exécutait chaque dimanche. Mais elle n'arrive pas à se rappeler les raisons de la dispute violente entre ses parents, alors qu'il s'agit d'un véritable traumatisme de son enfance et du centre de son propos. La remarque qu'elle fait à propos de la robe qu'elle portait ce jour-là est cependant un indice de l'importance de cet événement, qui surviendra à l'avenir comme un rappel de la violence dont est capable son père.

Ces souvenirs, une fois remontés à la surface lui permettent un autre travail, celui du déchiffrement des éléments dont elle n'avait pas conscience de l'importance au moment où elle crée ces souvenirs. :

⁴² ERNAUX A., *La Honte*, Paris, éd. numérique Gallimard, « Folio », 2011, p.19 (empl. 41).

« Naturellement pas de récit, qui produirait une réalité eu lieu de la chercher. Ne pas me contenter non plus de lever et transcrire les images du souvenir, mais traiter celles-ci comme des documents qui s'éclaireront en les soumettant à des approches différentes. Être en somme ethnologue de moi-même. (Sans doute n'est-il pas nécessaire de noter tout cela, mais je ne peux commencer à écrire réellement sans tâcher de voir clair dans les conditions de mon écriture.) »

Et c'est en cela que se trouve l'essence de l'auto -sociobiographie chez Annie Ernaux. Dans le fait qu'elle traite sa propre personne comme sujet d'un travail et d'une recherche qui utilise ses souvenirs comme une base de données qu'elle peut approcher sous différents angles pour les déployer et les contextualiser. Elle ne se contente pas de ses souvenirs bruts, mais fournit un travail susceptible d'amoindrir l'emprise de sa subjectivité sur eux.

Cet extrait nous dévoile aussi un nouvel aspect des termes du contrat qu'elle passe avec ses lecteurs. Non seulement elle s'engage à faire preuve d'une grande sincérité, mais cela implique d'exposer les conditions de son écriture. Elle nous explique ce en quoi consiste le travail qu'elle a dû fournir pour entamer et terminer son œuvre. En cela, elle renforce non seulement sa promesse de sincérité, mais aussi son lien avec le lecteur qui peut entrevoir les coulisses de sa réflexion et se rendre compte que l'ouvrage qu'il tient entre ses mains est le résultat d'un processus plus complexe qu'une simple retranscription de ses souvenirs.

Dans *L'écriture comme un couteau*, notre auteure expose sans filtres sa manière de penser son écriture et les moyens qu'elle met en place pour parvenir à remplir toutes les clauses du pacte d'authenticité au mieux. Elle y explique notamment que plus que de revenir en surface sur les images de ses souvenirs, elle tente de les « halluciner »⁴³. D'y plonger si profondément qu'elles lui paraissent être sa réalité présente. Elle observe des images jusqu'à l'immersion totale. Comme si elle y était.

L'effort d'authenticité ne s'arrête pas au contenu de ses textes, mais se prolonge dans la forme de l'écriture en elle-même. L'enjeu de cette mise en forme particulière est de rendre justice à son milieu d'origine en employant un style aussi direct et dépouillé que possible. Sans fioritures littéraires. Allant directement au mot qui convient, ne passant

⁴³ ERNAUX A. *L'écriture comme un couteau*, Paris, Gallimard, « Folio », 2011, p.145.

pas par quatre chemins. Il s'agit de viser droit dans le mille, le plus simplement possible, avec un maximum de justesse.

« La seule écriture que je sentais « juste » était celle d'une distance objectivante, sans affects exprimés, sans aucune complicité avec le lecteur cultivé (complicité qui n'est pas tout à fait absente de mes premiers textes). C'est ce que j'ai appelé dans *La place* « l'écriture plate, celle-là même que j'utilisais en écrivant autrefois à mes parents pour leur dire les nouvelles essentielles ». Ces lettres auxquelles je fais allusion étaient toujours concises à la limite du dépouillement, sans effets de style, sans humour, toutes choses qui auraient été perçues par eux comme des « manières », des « embarras »⁴⁴.

Outre l'honnêteté qu'elle se doit d'avoir auprès du lecteur, son style d'écriture est donc conditionné par l'authenticité qu'elle pense devoir à ses parents, à son milieu d'origine qu'elle ne souhaite pas encore plus trahir. Il s'agit de retourner passer, autant dans le contenu que dans la forme. D'utiliser des termes compréhensibles et familiers pour les lecteurs de son milieu d'origine. De rendre hommage à son père en parlant dans sa langue tout en racontant son histoire. Elle réemprunte les codes langagiers de sa culture de naissance pour être comprise par tous. Et tentent de montrer la réalité le plus directement possible, comme passant presque à travers les mots : « Tout l'enjeu consiste à trouver les mots et les phrases les plus justes, qui feront exister les choses, « voir », en oubliant les mots, à être dans ce que je sens être une écriture du réel »⁴⁵.

3.2. La honte d'Annie Ernaux

Avec le recul que lui fournit son travail de relecture de sa propre mémoire surviennent la découverte et la compréhension d'éléments dont elle n'avait pas conscience au moment de revivre ses souvenirs. Elle se rend notamment compte de la honte qui colorait son quotidien à son insu et son rôle sur la sélection des éléments de son passé qui lui sont restés en mémoire :

« Le déchiffrement de ces détails s'impose à moi maintenant, avec d'autant plus de nécessité que je les ai refoulés, sûre de leur insignifiance. Seule une mémoire humiliée avait pu me les faire conserver. Je me suis pliée au désir du monde où je vis, qui s'efforce de vous faire oublier les souvenirs du monde d'en bas comme si c'était quelque chose de mauvais goût. »⁴⁶.

⁴⁴ *Ibid.* p.34.

⁴⁵ *Ibid.* p.35.

⁴⁶ ERNAUX A., *La Place*, New York, Routledge, "Twentieth Century Texts", 1987, p.83.

Elle découvre alors et fait ressortir les éléments de son enfance qu'elle avait refoulée ne sachant pas l'importance qu'ils auraient dans son évolution vers une classe supérieure. Ces choses oubliées sont placées sous le sceau de l'humiliation et de la honte sans qu'elle ne s'en rende compte au moment de les vivre et seulement comprises comme telles qu'après qu'elle ait franchi les frontières sociales.

Ce sentiment de honte est donc loin d'être un simple résultat de son ascension sociale puisqu'il est déjà présent en sourdine dans son passé. Il est, en fait, surtout la cause de son ascension en même temps que l'effet, puisqu'elle la ressent après son passage, envers sa classe initiale. De manière générale, l'un des facteurs qui conduisent un transclasse à évoluer vers une classe sociale différente est le malaise ou la souffrance qu'il ressent en grandissant au sein de sa classe de naissance. Chez Annie Ernaux, cette souffrance se traduit par ce sentiment de honte qu'elle n'identifie pas tout de suite comme tel lorsqu'elle la ressent pour la première fois au temps de son adolescence. Il est tellement présent dans la vie de notre auteure qu'elle en fait le titre de l'un de ces ouvrages.

La Honte raconte l'enfance et l'adolescence d'Annie Ernaux. C'est au cours de cette période que cet affect naît, émergeant à partir des points de frottement entre les deux mondes qui régissaient son quotidien. D'un côté il y a l'univers exigeant du café-épicerie dans lequel elle et sa famille habitaient, ancré au cœur d'une communauté rurale tout aussi exigeante. L'ambiance de la vie dans cette communauté est dépeinte par Annie en ces termes :

« Tout le monde surveillait tout le monde. Il fallait absolument connaître la vie des autres – pour la raconter – et murer la sienne – pour qu'elle ne le soit pas. [...] On observait les comportements, on démontait les conduites jusqu'aux plus petits ressorts cachés, on rassemblait des signes dont l'accumulation et l'interprétation construisaient l'histoire des autres. Roman collectif, chacun apportant sa contribution, par un fragment de récit, un détail, au sens général, qui, selon les personnes réunies dans le magasin ou à table, pouvait se résumer à « c'est une bonne personne » ou « elle ne vaut pas cher ».

Les conversations classaient les faits et les gestes des gens, leur conduite, dans les catégories du bien et du mal, du permis, même conseillé, ou de l'inadmissible.⁴⁷ [...] S'émouvoir facilement, être impressionnable, provoquait des réactions de surprise et de curiosité. Il valait mieux

⁴⁷ ERNAUX A., *La Honte*, Paris, éd.numérique Gallimard, « Folio », 2011, pp. 77-78 (empl. 392-402).

annoncer, ça ne m'a rien fait. On évaluait les personnes en fonction de leur sociabilité. Il fallait être simple, franc et poli.⁴⁸[...] La politesse était la valeur dominante, le principe premier du jugement social.⁴⁹ [...] Être comme tout le monde était la visée générale, l'idéale à atteindre. L'originalité passait pour de l'excentricité, voire le signe qu'on en a un grain. »⁵⁰.

Le regard des autres est donc le seul juge de la moralité d'un individu dans la petite population d'Yvetot. Ces exigences étaient d'autant plus ressenties par Annie qu'elles se trouvaient exacerbées dans le café-épicerie de ses parents, fréquenté par cette population. Les exigences sociales s'y muaient en règles à suivre à la lettre si l'on voulait garder la précieuse clientèle et éviter la faillite. Comme nous l'explique l'auteure :

« Dans le café-épicerie, nous vivons au milieu du monde, comme nous nommons la clientèle. Celle-ci nous voit manger, aller à la messe, à l'école, nous entend nous laver dans un coin de la cuisine, pisser dans le seau. Exposition continue qui oblige à offrir une conduite respectable (ne pas s'injurier, dire des gros mots, du mal d'autrui), à ne manifester aucune émotion, colère ou chagrin, à dissimuler tout ce qui pourrait être objet d'envie, de curiosité, ou rapporté »⁵¹.

C'est un monde où il faut faire bonne figure devant les clients. Où l'on est largement surveillé, jugé et sanctionné par le voisinage. Le quotidien d'Annie était rythmé par les dures exigences sociales qu'imposait la vie commerçante et qui plongeait sa famille dans une léthargie émotionnelle atténuant la personnalité de ses membres. Léthargie émotionnelle qui aura un impact sur son capital affectif, le rendant presque inexistant sans influence sur son passage.

Néanmoins, son quotidien était aussi rythmé par l'école catholique dans laquelle elle faisait ses études. En général, les filles de son milieu allaient à l'école publique, mais sa mère décida de l'inscrire dans une école catholique privée correspondant à ses propres croyances et lui donnant plus de chance de réussite sociale. Ce lieu est placé sous la double autorité du savoir et de la religion. Les règles y étaient strictes et le niveau élevé. La petite Annie ressentait un grand désir de ressembler aux filles à la situation plus aisée de son école. Elle les admirait et les jalousait, s'attristant des caractéristiques de son

⁴⁸ *Ibid.*, p.80 (empl. 413).

⁴⁹ *Ibid.*, p.82 (empl. 424).

⁵⁰ *Ibid.*, p.83 (empl. 434).

⁵¹ *Ibid.*, p.84 (empl. 434).

physique qui la séparait de ses modèles. Il s'agit d'une première ouverture au monde, au-delà de son entourage familial. Cette coexistence est le premier pas d'Annie Ernaux dans son destin de passeuse. Le premier coup d'œil jeté à travers la fenêtre d'un avenir enviable.

La coexistence des deux univers si différents formant son quotidien ne lui posait pas de problème majeur. Pourvue de la grande plasticité caractéristique des transclasses, elle parvenait à naviguer entre les deux en s'adaptant aux règles du milieu dans lequel était. Elle donnait aux clients l'image qu'ils attendaient venant de la fille des commerçants du petit café-épicerie. Et à l'école elle savait quand faire le cancre pour bien se faire voir de ses camarades de classe et quand être une élève modèle dans le but de plaire à ses professeurs. La honte ne fit surface que lorsque ces deux mondes et leurs prérogatives entrèrent en contradiction. Elle mentionne à ce propos plusieurs moments de son enfance dont le premier est le plus important puisqu'il marque la naissance de ce sentiment de honte qui ne la quittera plus jamais.

C'est un événement qui la suivra tout au long de son existence. Il s'agit d'une dispute entre ses parents lors de laquelle son père aurait tenté de tuer sa mère. Cette manifestation de violence représente une véritable rupture entre les deux mondes dans lesquels elle évolue. C'est le moment à partir duquel elle se rendra compte du gouffre qui sépare la classe sociale de ses parents de celles des filles de son école. Elle rend elle-même compte de cette rupture en ces termes :

« Nulle part il n'y avait de place pour la scène du dimanche de juin⁵². Cela ne pouvait se dire à personne, dans aucun des deux mondes qui étaient les miens.

Nous avons cessé d'appartenir à la catégorie des gens corrects, qui ne boivent pas, ne se battent pas, s'habillent proprement pour aller en ville. Je pouvais bien avoir une blouse neuve à chaque rentrée, un beau missel, être la première partout et réciter mes prières, je ne ressemblais plus aux autres filles de la classe »⁵³.

Ce premier événement marquant dans la vie de la petite Annie est le premier point de rupture important dans l'harmonie relative de sa vie. Il met en lumière, pour la

⁵² La dispute s'est produite un après-midi de juin lors de l'année des 12 ans d'Annie Ernaux, en 1952.

⁵³ *Ibid.*, p.139 (empl. 773).

première fois, le gouffre qui sépare sa famille des élèves de son école. Elle savait déjà qu'il s'agissait de deux univers bien distincts, s'étant aperçu des différences vestimentaires, comportementales et linguistiques qui existaient entre les membres de l'univers de ses parents et celui des élèves de son école. Mais à partir de ce jour-là, elle se rend compte que l'un se trouve supérieur à l'autre. Et que le monde inférieur est celui auquel elle appartient, qui la retient d'être véritablement intégrée dans le monde des élèves de sa classe. Cet événement inouï qui la place face au fait de l'infériorité de sa classe en comparaison à celle des camarades qu'elle côtoie au quotidien incarne le premier pas qu'elle pose dans la honte. À propos de cet événement, elle nous dit en effet :

« Je suis devenue indigne de l'école privée, de son excellence et de sa perfection. Je suis entrée dans la honte.

Le pire dans la honte, c'est qu'on croit être seul à la ressentir »⁵⁴.

Après cela, Annie commença à remarquer les indices de son infériorité partout. Tous les autres événements qui survinrent après celui-là ne firent que confirmer et amplifier la honte qui avait pris place dans son existence. Chaque collision entre ses deux mondes et chaque épisode violent dans son milieu familial, qui se multiplièrent durant l'été qui suivit, ne faisaient que renforcer ce sentiment. La honte qu'elle ressentît envers sa famille lui faisait avoir honte d'elle - même et elle entra ainsi dans une succession sans fin. Elle s'est inscrite profondément en elle - même au point de devenir la normalité :

« Tout de notre existence est devenu signe de honte [...] »

Il était normal d'avoir honte, comme d'une conséquence inscrite dans le métier de mes parents, leurs difficultés d'argent, leur passé d'ouvriers, notre façon d'être. Dans la scène du dimanche de juin. La honte est devenue un mode de vie pour moi. À la limite je ne la percevais même plus, elle était dans le corps même »⁵⁵.

Ce phénomène est abordé et développé par Chantal Jacquet puisqu'il intervient dans son argumentation concernant les motifs qui poussent les transclasses vers la non-reproduction et va plus loin en affirmant que la honte ne s'arrête pas pour autant après

⁵⁴ *Ibid.*, p.140 (empl. 781)

⁵⁵ *Ibid.*, p. ix, (empl. 946)

avoir changé de milieu. La honte accompagne le transclasse tout au long de son existence. C'est aussi le cas d'Annie Ernaux que la honte poursuit jusque dans l'écriture de son œuvre, bien après l'événement qui marqua l'année de ses douze ans.

Chantal Jaquet théorise la présence de la honte dans la vie du transclasse en ces termes :

« Rien de tel pour faire naître la honte d'avoir eu honte et de retourner l'affect contre soi dans un mouvement sans fin. Car la honte appelle la honte et donne le sentiment qu'elle ne s'arrêtera jamais, comme le pressent Annie Ernaux.

Elle est sans cesse alimentée par de nouveaux motifs et contamine tous les actes, aussi bien ceux qui sont passés que ceux qui sont à venir, car elle est éprouvée rétrospectivement ou par avance ; elle ne se cantonne pas au regard porté sur le milieu premier, elle atteint également par ricochets le milieu d'arrivée. D'une part, le transclasse se sent honteux de cautionner l'entre-soi du monde bourgeois, de se taire de façon complice au lieu de prendre la défense des classes populaires, de faire partie d'une classe aveugle et suffisante dont toute l'expérience vécue et l'ouverture au monde se résume parfois à la traversée de la rue d'Ulm pour atteindre celle de la Sorbonne..., en un mot de trahir. D'autre part, il est mal à l'aise et gêné si d'aventure il introduit ses relations amoureuses ou amicales issues de hautes sphères dans son milieu d'origine, car il redoute que l'on condamne son propre embourgeoisement à travers elles, en un mot d'être trahi.

Il est donc soumis aux feux croisés du jugement social et il a parfois doublement honte et de sa famille, ce qui est banal, et de ses nouveaux amis, ce qui l'est moins. La honte à l'endroit des fréquentations huppées est pour ainsi dire une honte à l'envers, une honte en miroir qui s'enracine dans leur ignorance des codes sociaux en vigueur dans les milieux populaires et dans leurs comportements déplacés »⁵⁶.

Chantal Jaquet s'inspire ici aussi du cas d'Annie Ernaux pour appliquer son sentiment honteux à la condition de transclasse en général. Par définition, tous les transclasses se trouvent tirillés entre leur milieu de départ et celui dans lequel ils vont arriver. Ils ont vécu selon les codes de l'un et de l'autre et connaissent dès lors leurs différences et contradictions. Ils ont tous dû faire face à la confrontation des univers différents auxquels ils se rattachent pourtant. Comme Annie Ernaux, chaque transclasse a très certainement dû connaître le maelström de honte décrit par Chantal Jaquet, étant

⁵⁶ JACQUET C., *Les transclasses ou la non-reproduction*, Paris, Presses universitaires de France, 2014, pp. 175- 177.

tous inscrits dans une dynamique de passage entre différents milieux de niveaux différents.

La honte ressentie par Annie Ernaux est à relier avec la théorie spinoziste des affects souvent mobilisée par Jacquet. Ce sentiment fait partie de la catégorie des affects négatifs qui, habituellement, ont un effet contre-productif sur la puissance d'agir de l'individu, mais qui a l'effet inverse dans le cadre de la non-reproduction.

« [...] la non-reproduction peut résulter de sublimation et de rachat de la souffrance. De sa transformation en énergie motrice et créatrice.

Dans ces conditions, les affects que Spinoza qualifie de tristes, comme la haine, la colère ou la honte, qui diminuent habituellement la puissance d'agir vont avoir des effets positifs en se combinant aux affects joyeux. Ils exercent même probablement une influence plus décisive sur la non-reproduction que les affects religieux. En effet le désir confus d'une autre vie, que présuppose l'orientation vers un modèle différent des modèles ambiants ne peut naître que s'il existe une insatisfaction, voir une souffrance »⁵⁷.

La honte est donc l'un de ces affects négatifs qui, en définitive, sont l'un des moteurs de la non-reproduction. Ils traduisent la souffrance ou le malaise ressenti par le transclasse qui ne se sent pas à sa place dans un milieu d'origine qui le rend malheureux. Ce sentiment pousse doucement celui qui le subit à vouloir trouver une porte de sortie vers un milieu qui lui correspondra mieux. Le poussant finalement à changer d'univers et à s'arracher à celui dans lequel il a grandi pour devenir un transclasse, existant dans les deux classes de façon inégale.

Ce changement de milieu n'implique pas un bonheur immédiat. Il ne supprime pas toute cause de souffrance en accédant simplement à une classe différente. Il lui reste de grandes difficultés à franchir avant de pouvoir y être complètement intégré. Il doit apprendre tous les codes qui régissent ce nouveau monde pour pouvoir y être accepté. Le transclasse doit transformer sa façon d'être, de parler et de se tenir s'il veut se fondre dans la masse de ses nouvelles connaissances. Tous les efforts qu'il fait pour ressembler le plus possible à l'archétype de sa nouvelle classe, l'éloignent de plus en plus de son milieu d'origine. Cependant, cet éloignement n'annule en rien les sentiments négatifs qu'il

⁵⁷ *Ibid.*, p.73.

ressent et qui refont surface avec intensité lorsque son premier milieu s'impose à l'autre de manière inattendue.

Ces affects négatifs, et la honte plus particulièrement, sont l'un des moteurs principaux d'Annie Ernaux. Ils ne lui donnent pas seulement la motivation de changer de classe, mais lui fournissent aussi du carburant au niveau créatif. C'est parce qu'Annie a honte qu'elle écrit. L'écriture est une espèce de thérapeutique. Elle ressent le besoin de s'exprimer sur papier pour exorciser ce qu'elle ressent :

« Si, comme j'en ai le sentiment, à divers signes – le besoin de revenir sur les lignes écrites, l'impossibilité d'entreprendre autre chose –, je suis en train de commencer un livre, j'ai pris le risque d'avoir tout révélé d'emblée. Mais rien ne l'est que le fait brut. Cette scène figée depuis des années, je veux la faire bouger pour lui enlever son caractère sacré d'icône à l'intérieur de moi (dont témoigne, par exemple, cette croyance qu'elle me faisait écrire, que c'est elle qui et au fond de mes livres »⁵⁸.

Elle remplit l'espace qui sépare son milieu initial et son milieu d'arrivée par des mots qui expriment ce en quoi consiste sa position dans cet entre-deux, ses causes, ses conséquences, la honte qui la traverse de part en part et prend pied des deux côtés. Chantal Jacquet le souligne elle-même en utilisant l'exemple d'Annie Ernaux pour illustrer le potentiel créatif des affects négatifs :

« Pour pouvoir être lui-même à travers les autres, le transclasse n'a pas d'autre alternative que de transformer ce qui l'écrase en levier, de prendre appui sur les tensions, en rongant le frein de la culpabilité pour qu'il devienne moteur. Ainsi le travail d'Annie Ernaux résulte de la conversion de la honte et de la culpabilité en œuvre littéraire et il est exemplaire de la manière dont un transclasse parvient à concilier les contraires et assumer la déchirure de l'entre-deux »⁵⁹.

Si la honte est la raison principale qui poussa Annie à l'écriture, on peut dès lors considérer que la honte d'Annie est à l'origine du genre de l'auto -sociobiographie. Parce qu'en effet ce sentiment enraciné dans l'enfance de notre auteure évolua vers une véritable honte de classe dont elle aura douloureusement conscience en tant qu'adulte. C'est en voulant rendre compte de sa position inconfortable et de toutes les raisons qui l'ont menée

⁵⁸ ERNAUX A., *La Honte*, Paris, éd. numérique Gallimard, « Folio », 2011, pp. 35-36 (empl. 136-145)

⁵⁹ JACQUET C., *Les transclasses ou la non-reproduction*, Paris, Presses universitaires de France, 2014, p.206.

à être qui elle est au moment d'écrire qu'elle a dû approfondir sa connaissance d'elle-même, de sa famille et du contexte qui l'a mené à passer les frontières sociales. En prenant sa propre personne et son parcours comme objet d'étude et en ayant l'intention d'être la plus sincère possible en se rattachant un maximum à la réalité des faits, elle crée un genre nouveau à partir de l'énergie que lui donne son sentiment de honte.

Les affects négatifs sont souvent à l'origine de la volonté d'écrire, comme une démangeaison gênante, douloureuse, qui exige que l'on se mette à gratter le papier de sa plume. Ainsi, plus que la honte,

« Je crois que tout dans *La place*, sa forme, sa voix, son contenu, est né de la douleur. Celle qui m'est venue à l'adolescence lorsque j'ai commencé à m'éloigner de mon père, ancien ouvrier, patron d'un petit café-épicerie. Douleur sans nom, mélange de culpabilité, d'incompréhension et de révolte (pourquoi mon père ne lit-il pas, pourquoi a-t-il des « manières frustrées », comme il est écrit dans les romans ?). Douleur dont on a honte, qu'on ne peut ni avouer ni expliquer à personne. Et puis l'autre douleur, celle que j'ai eue de le perdre brutalement, au moment où je venais passer une semaine chez mes parents après avoir réalisé, au fond, son rêve pour moi d'ascension sociale : j'étais devenue prof, passée dans l'autre monde, celui pour lequel nous étions des « gens modestes », ce langage de la condescendance... il fallait que j'écrive sur mon père, sur sa trajectoire de paysan devenu petit commerçant, sa façon de vivre, mais faire un livre juste, correspondant au souvenir vivant de cette douleur »⁶⁰.

Il ne s'agit pas seulement de la honte, mais aussi d'une culpabilité sans fond, qu'Annie Ernaux tente d'épuiser par l'écriture. Rendre hommage, rendre compte, donner forme à la réalité d'une vie déjà écoulée, perdue. La rédaction de ses œuvres est née de la tentative d'une purge des affects négatifs qui hantent – et qui hanteront probablement à jamais – Annie Ernaux.

Outre les affects négatifs, il y a aussi les affects positifs. Présentés par Spinoza comme ceux qui ont le potentiel d'augmenter notre puissance d'agir. Dans le cas d'Annie Ernaux, on peut notamment mentionner le sentiment de fierté. C'est celui qu'elle ressent à l'école quand elle reçoit des félicitations et des bons résultats pour son travail. Elle recherche l'appréciation de ses professeurs et surtout celle de Madame L. qu'elle admire particulièrement. Elle est bonne à l'école, presque la meilleure de sa classe. La fierté qu'elle éprouve en maintenant sa place sur le podium scolaire est l'une des seules

⁶⁰ ERNAUX A. *l'écriture comme un couteau*, Paris, Gallimard, « Folio », 2011, p.32.

éclaircies positives qui ressortent lorsqu'elle nous parle de son passé. Au milieu de ce morne quotidien qu'elle menait entre les codes du paraître régnant au commerce de ses parents et les règles religieuses strictes, sa seule source de positivité venait de sa réussite dans le monde scolaire :

« Dans ce monde de l'excellence, on me reconnaît comme excellente et je profite de la liberté et des privilèges que confère la première place dans l'ordre scolaire. Répondre avant les autres, être choisie pour expliquer la solution du problème, pour lire parce que je mets le ton, m'assure un bien être général dans la classe. »⁶¹

Cette excellence rendait fiers ses parents et la rendait fière d'elle-même. Il n'est donc pas étonnant qu'elle soit allée dans cette direction pour trouver un monde qui lui correspondait plus que celui de ses parents. Les affects positifs sont aussi un moteur, mais plus que cela, ils donnent une trajectoire plus précise à la direction du destin de la transclasse. Là où les affects négatifs nous poussent seulement à trouver une porte de sortie au mal être dans lequel on se trouve, les affects positifs nous montrent vers quelle porte aller. Ils montrent la direction à prendre, non seulement pour échapper au milieu initial, mais pour s'échapper vers le milieu qui nous correspond le plus et dans lequel nous serons susceptibles de nous épanouir et d'être le mieux acceptés. Ainsi, Annie Ernaux développe les facultés qui lui apportent le plus de fierté et évolue vers un milieu peuplé de gens partageant ses intérêts.

Les affects négatifs et positifs ont donc tous deux un rôle à jouer même si ce sont les premiers qui marquent le plus la vie de la transclasse. Les uns lui servent à réaliser qu'il n'appartient pas à la classe dans laquelle il est né et l'aide à entamer un mouvement de libération vers une porte de sortie qui l'ouvrira à un monde différent. Et les autres indiquent la porte la plus appropriée à franchir selon les sentiments positifs qu'il ressent envers l'un des aspects de son existence initiale.

Les éléments qui viennent d'être énoncés quant aux raisons qui expliquent le fait qu'une personne puisse échapper à la reproduction sociale sont nécessaires, mais pas suffisants pour faire de quelqu'un un ou une transclasse. Il s'agissait de motivations internes, formées dans le for intérieur du futur transclasse qui est soumis à ses sentiments,

⁶¹ ERNAUX A., *La Honte*, Paris, éd. numérique Gallimard, « Folio », 2011, p. 110 (empl. 596).

le poussant à chercher des solutions à sa situation. Mais il existe aussi des éléments externes qui, parfois malgré eux, deviennent des causes du passage de l'individu à une classe différente. Chantal Jacquet en développe deux en relation avec l'histoire d'Annie Ernaux : le mimétisme et l'entourage familial. Pour ce deuxième point, notre compréhension des textes de Ernaux nous a conduits à d'autres conclusions que celles auxquelles est parvenue Chantal Jaquet.

3.3. Le modèle scolaire d'Annie Ernaux

Le mimétisme suppose l'imitation d'un modèle qui représente ce que l'on voudrait devenir. Ces modèles peuvent se trouver dans l'entourage immédiat ou dans les différentes institutions chargées de réguler la société, telle que l'école, la politique ou encore la religion. Parmi les institutions fournissant des modèles à suivre pour les futurs transclasses, la plus importante est celle de l'école. Il s'agit d'une institution ambivalente au regard de la théorie des transclasses puisque c'est l'un des garants les plus importants de la reproduction sociale tout en fournissant des modèles susceptibles d'inspirer l'élève à aspirer à un destin différent. Chantal Jaquet reconnaît cette ambiguïté dans le passage suivant :

« Les figures familiales mises à part, la première imago exemplaire à laquelle un individu peut s'identifier est celle du maître ou de la maîtresse d'école. Ainsi, dans les pays où il existe un système d'instruction publique, le modèle scolaire joue un rôle essentiel, car il se présente comme une alternative au modèle familial et social dominant. Bien que l'école contribue indéniablement à la reproduction sociale par la sélection et l'élimination des classes sociales défavorisées, elle n'en possède pas moins dans bien des cas une fonction libératrice et émancipatrice. C'est là le paradoxe d'une institution, qui est travaillée de l'intérieur par ses contradictions et qui engendre aussi bien la perpétuation du système que sa contestation en raison de la multitude et de la diversité de ses agents singuliers irréductibles à de simples courroies de transmission. »⁶²

Selon Chantal Jacquet, c'est au sein de cette institution scolaire qu'Annie trouve son modèle dans la figure de Madame L., son institutrice préférée :

« Quoiqu'Annie Ernaux n'ait pas été une élève de l'école publique laïque, elle doit néanmoins son salut en partie à une institutrice, Mademoiselle L., une religieuse en civil, qui va contribuer à l'arracher à son monde, en incarnant pour elle un modèle désirable d'excellence et de

⁶² JACQUET C., Les transclasses ou la non-reproduction, Paris, Presses universitaires de France, 2014, p.46.

perfection. [...] Elle est la garante objective d'un possible « instruit », la caution d'une perfection acquise par le travail scolaire, puisque son jugement distingue infailliblement le bon élève du mauvais en départageant le vrai du faux. Elle est ainsi la figure vivante de la loi, qui récompense ou qui sanctionne, définissant des hiérarchies qui ne reproduisent pas forcément l'ordre social établi. À travers la reconnaissance de son excellence scolaire, Annie Ernaux fait une expérience de distinction ; elle éprouve son altérité, en cessant d'être une élève comme les autres et en se hissant au rang de la maîtresse, dans une logique de la connivence et de l'identité »⁶³.

On comprend, par ce passage, que mademoiselle L. n'est pas seulement un modèle lointain à suivre, mais qu'elle est l'une des seules personnes de l'entourage d'Annie qui reconnaît son capital intellectuel en puissance. Elle est la seule figure de son entourage lui faisant ressentir un sentiment positif par rapport à elle-même et à ses capacités.

On se rend compte aussi que le capital le plus important chez Annie, celui qui lui permettra d'accomplir la non-reproduction de son modèle social, c'est le capital intellectuel. Elle ne cultive pas ses autres capitaux, qui lui apportent moins que l'excellence scolaire. Ainsi il n'est pas question d'aller vers ce qu'elle aime en privilégiant son capital affectif, elle n'évoque pas non plus d'attention particulière pour son capital économique, mais préfère bien plutôt de se tourner vers ce qui lui apportera la réussite. En cela, c'est mademoiselle L. qui lui apporte le plus de fierté par la reconnaissance publique de son potentiel et par l'incarnation d'un capital intellectuel qui a atteint ses objectifs. Ainsi, elle n'a pas besoin d'aimer Mlle L :

« La question ne se pose pas de savoir si j'aimais ou non Mlle L. Je ne connaissais personne de plus instruit qu'elle dans mon entourage. Ce n'était pas une femme comme les clientes de ma mère ou mes tantes, mais la figure vivante de la loi susceptible de me garantir à chaque leçon sue, chaque zéro faute, l'excellence de mon être scolaire »⁶⁴.

Le capital affectif d'Annie Ernaux apparaît comme étant très bas. Au cours de nos lectures, nous avons été étonnés du manque d'affection qu'elle témoigne envers ses parents, ses enfants ou encore son mari. Si cela résulte des objectifs qu'elle s'est donnée pour l'écriture de ses œuvres, c'est une preuve supplémentaire de l'absence de causes affectives dans son cheminement de transclasse. En effet, ses auto-socio-biographies ayant pour but de relater le plus justement possible les événements et les états d'esprit qui

⁶³ Ibid., p. 47-48-49.

⁶⁴ ERNAUX A., *La Honte*, Paris, éd. numérique Gallimard, « Folio », 2011, pp. 112-114 (empl. 609-919).

l'ont mené à la non-reproduction, si elle ne s'est pas senti l'obligation de nous parler de l'amour qu'elle éprouvait pour sa famille et les personnes de son entourage c'est que ça n'a, pour ainsi dire, pas joué de rôle quelconque dans sa trajectoire sociale.

3.4. Apport du milieu familial d'Annie

Le cadre familial a, selon nous, un rôle capital dans la trame de l'existence d'Annie Ernaux. Nous pensons que c'est, pour une grande partie, grâce à ses parents qu'elle a pu entamer un chemin de transclasse. Voir même que c'est eux qui lui ont donné la possibilité de le faire. Nous irons jusqu'à remettre en question quelques affirmations de Chantal Jacquet quant à l'une de ses conclusions concernant la famille de notre auteure.

Les parents d'Annie sont une cause de la direction non reproductrice qu'a prise leur fille en deux sens différents. Dans un premier temps, ils lui ont intentionnellement donné les clefs qui lui permettront d'évoluer dans ce sens ; et dans un deuxième temps, ils l'ont non- intentionnellement poussée vers un destin différent du leur.

En effet, les parents d'Annie étaient très conscients de l'infériorité de leur place sociale, surtout son père. Ils souhaitaient voir leur fille évoluer vers un milieu plus favorable pour plusieurs raisons selon nous. La première et la plus évidente relève du fait que, comme la majorité des parents bienveillants de ce monde, ils voulaient le meilleur pour leur fille. Et le meilleur ne se trouvait pas au sein de leur milieu, ce dont ils avaient douloureusement conscience.

La deuxième raison qui nous semble avoir pu motiver leurs intentions était les codes et les exigences de leur commerce. En effets, ces dernières ont été mises en place dans le but de pouvoir afficher une image respectable et sans bavures pour attirer et garder les clients. L'image que donnait la famille d'elle-même faisait entièrement partie de la devanture du magasin. Leur comportement et leur vie familiale étaient tout entiers soumis aux regards de la clientèle. Ils se devaient donc de cultiver une image soignée et vendeuse. L'importance du paraître a, dès lors, très fortement coloré, non seulement l'éducation familiale de la jeune fille, mais aussi les choix de l'institution scolaire dans laquelle elle serait inscrite.

Les modalités de croyances de la mère d'Annie incarnent la troisième raison qui dirigea ses parents vers le choix d'une école catholique pour leur fille. En effet, selon Annie :

« Pour ma mère, la religion fait partie de tout ce qui est élevé, le savoir, la culture, la bonne éducation. L'élévation, faute d'instruction, commence par la fréquentation de la messe, l'écoute du sermon, c'est une façon de s'ouvrir l'esprit »⁶⁵.

Ainsi, sa mère considérant la religion comme la meilleure éducation possible pour sa vie et comme un moyen d'élévation. L'inscrire dans une institution éducative catholique était ce qu'il y aurait de mieux pour lui garantir un bon avenir. Elle inscrit sa volonté de voir sa fille s'élever socialement dans les choix qu'elle prend pour lui garantir une éducation propice à réaliser ses souhaits.

La quatrième raison qui a, selon nous, influencé les choix des parents quant aux perspectives d'avenir de leur fille, c'est leur propre ambition non reproductive. Nous pensons que les parents, ou du moins, le père d'Annie Ernaux s'était lui-même engagé sur les traces de la non-reproduction. À cet égard, Chantal Jacquet nous dit pourtant que

« [...] l'itinéraire de l'écrivaine Annie Ernaux, issu d'une famille modeste qui tenait un petit café-épicerie à Yvetot est particulièrement instructif car il permet de découvrir une figure exemplaire de non-reproduction en l'absence d'antécédents »⁶⁶.

Or, nous ne sommes pas tout à fait d'accord quant à l'absence totale d'antécédents dans la famille Ernaux.

Dans *La Place*, Annie Ernaux nous fait le portrait de son père et de son histoire. Elle raconte son cheminement jusqu'au jour de sa mort, événement qui a fait naître en elle le besoin de parler de ce personnage important de sa propre histoire en écrivant ce livre. Le père d'Annie n'est pas né au sein de la classe commerçante. Il a été élevé comme garçon de ferme dans une famille très pauvre où le travail passait avant l'éducation scolaire. Après son service militaire, il prit la décision de changer de vie. Il devint ouvrier et occupa de nombreux postes dans différents domaines, nourrissant l'espoir de gagner suffisamment d'argent que pour changer de vie. Sa femme partageait son ambition et ils

⁶⁵ Ibid., p. 129 (empl. 716).

⁶⁶ JACQUET C., *Les transclasses ou la non-reproduction*, Paris, Presses universitaires de France, 2014, p.39.

se mirent à chercher un lieu où commencer leur carrière commerçante en y ouvrant un commerce ensemble. Annie commente le jour de la fin de leur installation dans leur nouvelle demeure par cette sentence :

« La vie d'ouvrier de mon père s'arrête ici »⁶⁷.

Son père changea donc très clairement de classe en passant de sa condition d'ouvrier à celle de commerçant. Cela leur permit de mener une vie beaucoup plus confortable que celle qu'ils auraient eue s'ils n'avaient pas travaillé pour arriver au bout de leurs ambitions. Leur situation économique et immobilière s'améliora radicalement et ils s'enracinèrent dans un niveau de vie supérieur à celui dans lequel ils naquirent. Nous pensons déjà que le fait de l'évolution de leur condition sociale est un indice de non-reproduction, puisqu'ils trouvèrent une porte de sortie à l'activité de la famille du père pour se diriger vers un milieu supérieur. Trois de leurs quatre capitaux bourdieusiens ont changé, ont augmenté. Le capital économique : ils vivent plus confortablement. Leur capital social : leur établissement est au centre des interactions sociales du quartier, ils tissent des liens avec les clients. Leur capital symbolique : ils sont reconnus en tant que propriétaires d'un commerce populaire.

Deux autres pistes permettent cette interprétation quant aux caractéristiques transclasses qu'Annie Ernaux nous décrit à l'endroit de ses parents. Considérons premièrement ce passage à propos de sa mère : « C'était une femme qui pouvait aller partout, autrement dit, franchir les barrières sociales »⁶⁸.

La capacité de la mère d'Annie à pouvoir se mêler à différents milieux sociaux rappelle la disposition transidentitaire du transclasse qui n'a pas de difficultés à louvoyer entre les différents niveaux sociaux. Sa mère semblait donc posséder une complexion analogue à celle des passeurs, au moins du point de vue de sa capacité d'adaptation, caractère nécessaire au passage.

La deuxième piste qui nous donne à croire qu'il y a des antécédents de non-reproduction dans la famille d'Annie Ernaux est la honte ressentie par le père. Ce dernier a douloureusement conscience de la distance qui le sépare de la classe supérieure à la

⁶⁷ ERNAUX A., *La Place*, New York, Routledge, "Twentieth Century Texts", 1987, p. 72.

⁶⁸ *Ibid.*, p. 68.

sienne. Il fournit beaucoup d'efforts pour paraître appartenir à cette classe et se faire bien voir des membres qui la constituent. Il fait attention à son vocabulaire et à sa manière de parler, il évite d'employer les expressions de son patois et se réjouit d'en entendre parfois sortant de la bouche de personnes appartenant à ce milieu qu'il admire, pensant que cela l'en rapproche. Il adopte donc un comportement totalement différent selon qu'il se trouve en famille ou en public. Cela dit, il sait qu'il ne possède pas les moyens et les clefs nécessaires pour pouvoir accéder à ce milieu supérieur. Annie Ernaux nous parle de la conscience de son père et du comportement qu'il adoptait en public à l'aide de ces mots :

« Devant les personnes qu'ils jugeait importantes, il avait une raideur timide, ne posant jamais aucune question. Bref, se comportant avec intelligence. Celle-ci consistait à percevoir notre infériorité et la refuser en la cachant du mieux que possible. Toute une soirée à nous demander ce que la directrice avait bien pu vouloir dire par : « pour ce rôle, votre petite fille sera en costume de ville. » Honte d'ignorer ce qu'on aurait forcément su si nous n'avions pas été ce que nous étions, c'est-à-dire inférieurs »⁶⁹.

Le père d'Annie ressent, lui aussi, cette honte ayant inspiré tout un ouvrage à sa fille⁷⁰. La seule différence étant qu'il la ressent à propos du milieu dans lequel il s'est ancré après avoir quitté la classe d'ouvrier. Il a honte de son milieu actuel et de ne pas avoir de quoi franchir la frontière du niveau supérieur. En cela, c'est un transclasse raté bien qu'il ait déjà cassé une fois le système de reproduction. Les outils qui lui manquaient étaient du ressort de l'éducation, ce qui expliquerait qu'il ait accepté de mettre sa fille dans une école de bon niveau, lui donnant ainsi les clefs pour accomplir le destin qu'il n'a pas su atteindre.

Outre tous ces éléments ayant conduit les parents d'Annie à lui donner des outils de manière intentionnelle, ils ont aussi joué un rôle dans son destin de manière non intentionnelle. Ils ont, paradoxalement au fait de l'avoir aidé dans son évolution, joué un rôle de repoussoir. L'infériorité de leur mode de vie, dont Annie se rend compte en fréquentant les milieux plus élevés à travers son école, pousse leur fille à vouloir s'éloigner. Elle ne veut pas ressembler à ses parents et avoir la même vie qu'eux. Elle a

⁶⁹ *Ibid.*, pp. 76-77.

⁷⁰ Il s'agit de *La Place* : ERNAUX A., *La Place*, New York, Routledge, "Twentieth Century Texts", 1987.

les mêmes intentions que son père, mais possède, contrairement à lui, les clefs que ses parents lui ont fournies pour arriver à passer au niveau supérieur.

Nous pensons que l'on peut donc considérer qu'il y'avait effectivement des antécédents dans l'histoire familiale d'Annie Ernaux. Et que la trajectoire de son destin s'enracine en partie, pour nous, dans les ambitions de son père et de la fluidité sociale de sa mère. Nous verrons, dans la suite, quelle est la place exacte que prend la condition des parents d'Annie Ernaux dans la constitution de sa qualité de passeuse.

3.5. Du point de vue déterministe

L'histoire non reproductive d'Annie Ernaux n'échappe pas à la logique déterministe que nous avons exposée dans le chapitre précédent. Elle n'est pas parvenue à changer de position sociale par sa seule volonté, mais grâce à sa complexion particulière, au nœud de déterminations qu'elle incarne. Reprenons, ensemble, les éléments déterminants l'ayant mené au passage.

Les déterminations ayant rendu le passage d'Annie Ernaux sont d'ordre familial, institutionnel, affectif et mimétique. À l'exception des déterminations familiales, que nous avons ajoutées à la liste suite à nos propres analyses, ce sont les mêmes catégories d'analyse que celles développées par Mme Jaquet qui surviennent lorsqu'on aborde le destin d'un transclasse du point de vue de la logique déterministe. Cela n'est pas surprenant puisque ce sont les mêmes éléments qui doivent être pris en compte pour comprendre les raisons de passage. La perspective déterministe ne change en rien les éléments de l'existence du transclasse l'ayant amené à devenir ce qu'il est, elle ne fait que jeter un regard neuf sur la dynamique du passage. Un regard éclairant la non-reproduction d'une lumière de nécessité.

3.5.1. La conscience d'être déterminé

Elle nous fait comprendre qu'il n'en aurait pas pu être autrement pour Annie Ernaux. La disposition des déterminations formant sa complexion est telle que notre auteure n'aurait pas pu devenir autre chose que ce qu'elle est devenue. Elle n'aurait pas pu être autre chose qu'une transclasse. Tous les éléments entrant dans la constitution de sa vie et de sa personnalité l'ont mené à prendre les choix et décisions les plus en accord

avec sa complexion de transclasse. Annie Ernaud a elle-même conscience de l'aspect composite de sa personne et l'exprime en ces termes :

« Je me considère très peu comme un être unique, au sens d'absolument singulier, mais comme une somme d'expériences, de déterminations aussi, sociales, historiques, sexuelles, de langages, et continuellement en dialogue avec le monde (passé et présent), le tout formant, oui, forcément, une subjectivité unique »⁷¹.

Elle se comprend donc bien comme une accumulation de déterminations, événements et rencontres hors de sa portée d'action, mais ressent toujours pourtant une grande culpabilité. La conscience de ne pas être responsable de la position dans laquelle elle se trouve n'est pas suffisante pour éliminer les affects négatifs qui accompagnent l'arrivée dans une nouvelle classe, l'adoption de nouveaux capitaux. Et ce notamment parce qu'elle considère être responsable d'au moins une partie de sa situation de transclasse. Elle nous dit, en effet, à ce sujet : « De trahir deux fois ma classe d'origine : la première, qui n'était pas vraiment de ma responsabilité, par l'acculturation scolaire, et la seconde, consciemment, en me situant dans et par l'écriture du côté dominant »⁷².

Elle ressent moins de culpabilité à propos du début de sa transition « capitaliste » du moment de scolarité. C'est à ce moment-là qu'elle entame sa montée sociale, sans s'en apercevoir, en côtoyant des élèves provenant de classes plus élevées, en comprenant qu'elle aime être dans les premières de classe et qu'elle aspire à devenir comme son institutrice. Mais c'est surtout une situation qu'elle n'a pas choisie. Ce sont ses parents qui font ce choix pour elle, pour qu'elle ait plus d'opportunités qu'eux, plus de moyens pour sortir de la classe dans laquelle elle est née. Ce n'est donc pas sa responsabilité, elle n'est pas responsable du choix de son école, ses parents le sont. C'est la raison pour laquelle elle ne ressent pas culpabilité pour cette période. Ressentir de la culpabilité implique une responsabilité au départ. C'est pour cela qu'elle situe l'apogée de culpabilité à un autre moment de son parcours :

« Le moment où j'ai éprouvé le plus de culpabilité, c'est dans les premières années de mon mariage, quand j'ai quitté complètement mon milieu, en allant vivre en Haute-

⁷¹ ERNAUX A. *l'écriture comme un couteau*, Paris, Gallimard, « Folio », 2011, p.42.

⁷² *Ibid.* p.72.

Savoie, en devenant prof et en me voyant vivre comme la bourgeoisie culturelle. C'était un peu avant 1968. Je ne m'aimais pas, je n'aimais pas ma vie »⁷³.

L'acte qui lui fait ressentir le plus de culpabilité est la rupture la plus manifeste qu'elle entreprend avec son milieu d'origine, en s'éloignant non seulement socialement, mais aussi géographiquement de sa classe d'origine. Il s'agit là d'un acte impliquant une part beaucoup plus grande de responsabilité personnelle. Elle n'avait pas choisi de s'élever à partir de son milieu scolaire ou de se donner les moyens de parvenir à changer de milieu, mais elle a choisi de s'en aller. L'opportunité lui a été donnée de partir, elle pouvait ne pas la prendre. C'était une détermination amoindrie en comparaison de celles que lui ont imposées son milieu et ses parents, puisqu'elle en est la seule détentricice. En cela peut-être, on peut apercevoir la place que l'on peut encore attribuer à la volonté de l'individu dans les raisons qui l'ont mené au passage. Il existe des choix à faire selon les opportunités qui lui sont offertes.

Ainsi Annie se rend-elle compte en partie de la logique déterministe dans laquelle elle s'inscrit au niveau de la construction de sa personnalité. Et dans les conditions de son enfance, choisies par ses parents et non par elle-même. On peut donc voir transparaître un triptyque relationnel entre déterminisme, responsabilité et culpabilité selon la conscience qu'en a le transclasse. Si Annie Ernaux avait considéré la totalité de son parcours comme étant soumise à une logique déterministe, peut-être n'aurait-elle pas ressenti autant de culpabilité quant aux choix pour lesquels elle se sent responsable. La question qui peut se poser ici est la suivante : le rôle déterministe de l'évolution du transclasse s'amoindrit-il effectivement à mesure que le transclasse prend son indépendance ?

Nous pensons pouvoir répondre à cette question par l'affirmative. Il est évident, en effet, que l'individu est plus activement déterminé au cours de son enfance puisque ce sont les membres de son milieu familial qui prennent les décisions pour lui. Si les parents d'Annie l'avaient inscrite à la même école que les enfants de son quartier, peut-être n'aurait-elle jamais eu l'idée et l'opportunité de poursuivre ses études et d'acquérir un capital culturel plus important. Ce sont donc les décisions prises par le milieu familial du

⁷³ *Ibid.* p.57.

transclasse ainsi que l'éducation qu'il reçoit d'eux qui déterminent le plus activement la personnalité du transclasse et le cadre de ses expériences.

Plus le transclasse grandit, plus il prend son indépendance, moins il est activement déterminé par les personnes de son milieu familial. L'accès à l'école est un premier pas vers l'élargissement du spectre de types de personnes pouvant entrer dans la trame des déterminations de sa complexion. La prise d'indépendance du transclasse s'accompagne donc d'une multiplication des rencontres et des opportunités s'offrant à lui. Il a alors plus de liberté, et dès lors de responsabilité, dans les choix qu'il doit opérer puisqu'il n'est plus soumis à la force déterminante directe de son milieu familial. La logique déterministe n'est pas pour autant absente des choix que fera le transclasse, elle juste moins active, moins évidente, moins directe. Elle reste présente dans toutes les décisions qu'il prendra, ayant forgé l'identité du transclasse. Celui-ci ne pourra jamais prendre une décision totalement libre de toutes déterminations.

Cela dit, il est beaucoup plus mal aisé de reconnaître le déterminisme passif régulant de manière sous-jacente les prises de décisions que l'on fait à l'âge adulte que le déterminisme actif, direct de l'autorité parentale. Il n'est donc pas étonnant qu'Annie Ernaux ne soit pas consciente de son absence de responsabilité dans les choix non reproductifs qu'elle pose, absence de reconnaissance qui induit la croyance en sa seule responsabilité, résultant dans un sentiment de culpabilité envers le milieu qu'elle laisse derrière elle.

3.5.2. Les éléments déterminants de la vie d'Annie Ernaux.

Comme nous l'avons déjà précisé en introduction, les éléments entrant dans la constitution de la trajectoire d'Annie Ernaux ne changent pas à l'aune de la perspective déterministe. Ils sont simplement éclairés par la lumière de la nécessité. Ainsi, le premier élément ayant déterminé l'avenir transclasse d'Annie est son milieu familial. Nous réduisons essentiellement ce milieu aux parents d'Annie, le reste de sa famille n'étant pas souvent évoqué et ne semblant pas avoir eu de rôle très important dans la vie de notre auteure.

Les parents d'Annie Ernaux ont intentionnellement fait en sorte qu'elle puisse développer les moyens de s'élever socialement en l'inscrivant dans une meilleure école.

Ils voulaient qu'elle accomplisse le but qu'ils n'ont jamais pu atteindre : celui de monter d'un cran dans la hiérarchie sociale. Leur ambition, leur échec et leurs intentions ont donc grandement déterminé la vie de leur fille.

L'éducation qu'elle a reçue de ses parents l'a aussi grandement déterminé dans son attirance pour un modèle particulier. En effet, la vie dans le café épicerie de ses parents était particulièrement sobre en émotions et en démonstration d'affection. Ses parents ne manifestaient que très rarement et de manière assez bourrue leur affection entre eux ou envers Annie. Ils reconnaissaient, en revanche, ses qualités intellectuelles dont ils semblaient retirer une certaine fierté même s'ils ne comprenaient pas toujours tout. Il n'est donc pas étonnant que la reconnaissance de ses professeurs ait plu à Annie. Elle était douée à l'école, elle le savait et appréciait la reconnaissance des autres élèves et de ses professeurs. L'absence de manifestation affective dans son quotidien a très certainement déterminé le fait qu'elle fasse de Mlle L. son modèle plutôt que quelqu'un d'autre. Il n'était pas question pour elle d'être inspirée par une personne parce qu'elle l'aimait ou l'appréciait. Mlle L. n'avait rien d'appréciable, elle représentait juste une autorité intellectuelle et culturelle. Une autorité qui a su reconnaître en elle un bon potentiel culturel et qui manifestait devant la classe l'intérêt qu'elle lui portait.

Le passage d'Annie Ernaux ne se forme donc pas du tout sur la base d'un capital affectif. Celui-ci ne joue pas dans son envie de ressembler à un modèle. Ce qui la met sur la voie de la non-reproduction, c'est bien plutôt la prise de conscience de son capital culturel en puissance et de la reconnaissance qu'elle reçoit des autres, grâce à ce capital : ses parents, ses camarades de classe et ses professeurs.

Nous pensons donc qu'il est possible de ranger les capitaux de départ d'un transclasse dans la liste des déterminations de la complexion transclasse. Ces capitaux de départ sont ceux qui nous sont transmis par nos parents. Ainsi, Annie Ernaux naît avec des capitaux économiques et culturels faibles et avec des capitaux sociaux et symboliques relativement élevés grâce à l'importance qu'avait le café épicerie de ses parents dans le quartier. Ensuite, l'accès à une école de niveau supérieur lui permet de faire fructifier ses capitaux culturels, dépassant ceux de ses parents. Et ce sont les affects positifs qu'elle ressent grâce à la reconnaissance extérieure de l'ampleur de ses capitaux culturels qui font qu'elle se dirige dans une direction susceptible de les faire fructifier encore plus et

d'atteindre le même niveau d'autorité en la matière que celle de son modèle : être professeure.

Par l'accession à ce métier, elle fait fructifier tous ces capitaux : économiques, culturels, sociaux et symboliques. On peut alors affirmer sans se tromper qu'elle a brisé le processus de reproduction en devenant transclasse. Ne peut-on pas alors modifier les conditions de la reconnaissance d'un transclasse pour ce qu'il est ? On suppose qu'être transclasse signifie que l'on change de classe, que ce soit vers le haut ou vers le bas. Or, si on peut affirmer que quelqu'un à changer de classe, c'est parce que l'on peut observer un changement dans les capitaux de du transclasse, gravitant majoritairement autour du capital culturel. Ne suffit-il donc pas de juger de l'accomplissement de la non-reproduction à partir des variations de capitaux plutôt que de mobiliser le terme de « classe », notion devenue par ailleurs très floue de nos jours ? Il s'agit là de questions que nous tâcherons de soulever à partir de l'exemple de Bernard Fusulier dans le chapitre suivant.

Chapitre IV : le Cas de Bernard Fusulier : ouverture d'une réflexion « capitaliste »

Dans ce dernier chapitre, nous allons résumer le parcours de Bernard Fusulier et les raisons de son passage qu'il met lui-même en évidence dans son œuvre intitulée *Journal de bord d'un transclasse, Récit d'une improbable traversée des classes sociales*⁷⁴. Aborder la trajectoire transclasse de Bernard Fusulier nous permettra deux choses : premièrement, il nous permettra d'ouvrir notre réflexion sur la non-reproduction à un milieu différent de celui dans lequel Chantal Jaquet se positionne, notre protagoniste étant issu d'un milieu modeste belge et non plus français. Et deuxièmement, il nous permettra d'approfondir la possibilité de repenser les classes et leur passage à partir de la notion de capital.

4.1. L'histoire de Burt Fashebergues

Le *Journal d'un transclasse* n'est ni une auto-sociobiographie ni une biographie, mais bien plutôt une œuvre de fiction inspirée de faits réels. L'œuvre raconte l'histoire d'un dénommé Burt Fashebergues, un personnage fictif construit à partir d'une série de données réelles. Pour construire son récit, Bernard Fusulier s'est notamment inspiré de son autobiographie, de ses connaissances sociologiques théoriques ainsi que du témoignage d'une cinquantaine de ses collègues universitaires issus de milieux modestes. Tous ces éléments ont permis la création d'une œuvre exposant de façon éclairante et éclairé la vie d'un passeur et les éléments qui lui ont permis d'évoluer vers une position sociale bien différente de celle de son milieu d'origine.

Le récit est raconté à la première personne, par Burt et non pas Bernard Fusulier lui-même. Le protagoniste est son propre raconteur. Il développe son parcours, depuis son enfance jusqu'à l'heure où il finit son roman. Le but étant de donner un cadre général de la vie de Burt en maintenant la focale sur les éléments décisifs ayant joué un rôle dans l'aboutissement non reproductif de son destin social.

Le milieu d'origine de Burt est modeste à l'atmosphère violente. Son père était un ouvrier alcoolique et violent, sa mère était blanchisseuse et soumise à l'autorité du père.

⁷⁴ FUSULIER B., *Journal d'un transclasse, récit d'une improbable traversée des classes sociales*, Paris, éd. La boîte de Pandore, 2020.

Burt Fashebergues est un enfant et un adolescent reconnu pour être plutôt beau et d'une stature imposante. Stature qui lui permet de créer des relations amicales avec les petites frappes de son quartier. Ils forment ensemble une bande de petits lascars, se déplaçant en moto ou mobylette, commettant de petits cambriolages et vols en magasin, sautant sur l'opportunité d'une bagarre dont Burt sortait généralement vainqueur. Son attachement à sa bande de copains prend d'autant plus d'ampleur que son père mourut tôt, à 40 ans, alors que Burt n'en avait que 10. Il fut vite remplacé par un beau-père fainéant pour lequel Burt n'aura pas beaucoup de respect : Kiki.

Sa mère et son beau-père n'ont pas beaucoup d'emprise sur lui. L'une des seules figures d'autorité de son adolescence est son professeur de judo, qu'il admirait beaucoup. Le judo est très important pour lui. Il y trouve une seconde famille, un modèle et la reconnaissance de son talent pour ce sport bien adapté à sa carrure imposante.

Au début, il n'est pas très doué à l'école, principalement parce qu'il ne s'y intéresse pas, mais prend goût à l'étude grâce à l'influence d'un professeur qui lui donne envie de se surpasser et à un nouveau groupe d'amis, impliqués dans leurs études, avec lequel il travaille. Il devient vite premier de classe dans son école professionnelle catholique et décide de s'inscrire dans une autre école, au niveau plus élevé. Il ne s'y plaît pas du tout, l'environnement est trop « petit-bourgeois »⁷⁵ pour lui et trop laxiste, il y rencontrera cependant Marie, avec laquelle il se mariera et fondera une famille beaucoup plus tard. Il retourne donc à l'Institut technique où la discipline plus sévère lui convient mieux et où les élèves proviennent d'horizons sociaux plus diversifiés.

Après ses études secondaires, il entre en Haute-école et s'y plaît toujours autant. Ses résultats sont impeccables et sa volonté d'aller plus loin dans les études et la recherche commence à se faire remarquer. Il obtient ensuite la possibilité d'entrer à l'université, sous les conseils de sa professeure de mécanique. Venant d'un milieu modeste, il ne doit pas payer de droits d'inscriptions. Il commence un parcours universitaire classique, en parallèle duquel il travaille pour rattraper son retard intellectuel et aide la famille de Marie dans les travaux de leur ferme. La possibilité de devenir chercheur devient de plus en plus accessible pour lui, et grâce à ses relations, il entre dans le long parcours du doctorat, au cours duquel il a l'occasion de beaucoup voyager. Il obtient ensuite son doctorat et passe

⁷⁵ *Ibid.* p. 32.

les tests pour devenir professeur, grimpant petit à petit les échelons de la hiérarchie universitaire tout en s'occupant de sa famille.

Son enfance ne fut cependant pas totalement dépourvue de stimulation intellectuelle et culturelle. Il nous précise que sa sœur lui lisait souvent des histoires avant d'aller dormir et qu'ils avaient « une bibliothèque dans le couloir »⁷⁶. Il s'agissait d'une première échappatoire à la violence de leur père. Quand sa sœur arrêta de lui faire la lecture, il reprit le flambeau tout seul et ne s'arrêtera plus jamais de lire. Il était aussi très attaché à ses grands-parents et surtout à son grand-père militaire ainsi qu'à son ami, le colonel. Ils étaient particulièrement cultivés, et aimaient partager leur connaissance des grands classiques de la littérature française avec Burt. Ce dernier commence d'ailleurs chacun de ses chapitres avec un poème du colonel. Marie fut l'un de ses plus grands piliers dans son parcours intellectuel. Elle provenait d'une famille aux membres professionnellement très accomplis, comptant des professeurs d'université, des médecins, des instituteurs, etc. Son père était à la tête d'une grande exploitation agricole. Marie et sa famille comprirent les ambitions de Burt et l'encouragèrent à poursuivre une carrière de chercheur. Ils lui ont fait comprendre que ses rêves lui étaient accessibles. Marie, surtout, l'a soutenu tout au long de sa carrière, prenant en charge la maison et les enfants pour lui donner le temps de travailler.

4.2. Burt Fashebergues ou Bernard Fusulier

L'histoire du protagoniste est en grande partie issue du parcours personnel de l'auteure. Comme Burt, Bernard Fusulier est un homme issu d'un milieu modeste belge ayant grimpé les échelons à force de travail pour parvenir à obtenir le rang de professeur dans une université que l'on devine comme étant l'Université Catholique de Louvain-la-Neuve⁷⁷ à travers les indices donnés dans l'histoire. Et qui se confirme comme telle lorsque l'on s'intéresse à la carrière de l'auteur actuellement directeur de recherche au Fonds National de la Recherche Scientifique et Professeur extraordinaire en sociologie à l'UCLouvain.

⁷⁶ *Ibid.* p. 19.

⁷⁷ *Ibid.* p. 42 : « [...] université-ville, entièrement piétonne, conçue dans les années 70 sur le modèle de la cité médiévale : des placettes reliées par des ruelles entrelacées, où alternaient des locaux universitaires, des logements pour les étudiants, des appartements et des maisons, des commerces et des restaurants, des magasins et des espaces culturels ».

Le personnage de Burt est aussi très inspiré du lauréat du Prix Francqui⁷⁸ de 2017 : le neurologue Steven Laureys. Il s'agit d'un prix attribué chaque année à un jeune chercheur ou une jeune chercheuse belge dans le but de l'encourager dans son travail. Il apporte au bénéficiaire du prix un encouragement moral, un certain prestige ainsi qu'une somme d'argent pour le soutenir dans ses recherches. Steven Laureys est actuellement directeur de recherche au FNRS ainsi que neurologue et professeur de Clinique au Centre du cerveau du CHU de Liège. Mais ce ne sont pourtant pas les recherches menées par le Dr Steven qui ont le plus interloqué les journalistes à l'époque, mais plutôt son origine sociale. Il venait d'un milieu modeste, fils d'un père garagiste et d'une mère vendeuse de vêtements.

Plus que l'importance de la théorie développée par Steven, c'est la surprise de constater qu'il venait d'une famille modeste, qui interloqua le public. Comment un enfant avec si peu de moyens a-t-il pu obtenir le prix scientifique le plus prestigieux de Belgique ? Bernard Fusulier nous propose une trajectoire possible pour ce scientifique à partir de sa propre expérience de transclasse et des éléments qui l'ont conduit à parvenir à entrer dans le petit monde de la recherche universitaire mondialisée. Burt est un résultat de l'expérience personnelle de l'auteur et de sa volonté de rendre compte au mieux d'un destin transclasse tel que celui de Steven Laureys.

Cependant, tous les éléments de la vie de Burt ne sont pas directement inspirés de l'expérience de M. Fusulier. Néanmoins, au cours d'une interview donnée dans le cadre d'une émission radiophonique publiée par Vivacité⁷⁹, il nous donne quelques éléments directement issus de son histoire personnelle. Le premier, et le plus évident, relève de sa propre expérience des rouages de la recherche universitaire. Ayant lui-même passé toutes les étapes nécessaires à l'obtention d'un doctorat et à l'accession d'un poste de professeur universitaire, il nous a transmis, à travers Burt, tous les efforts, les risques, les espoirs, les désillusions et les difficultés qui animaient le jeune chercheur passionné qu'il était au début de sa carrière. Ainsi que les doutes, la sagesse et l'expérience du chercheur et professeur aguerris qu'il est devenu.

⁷⁸ <https://www.francquifoundation.be/new-page/prix-francqui/>

⁷⁹ HONORE S., VALLEE E., *Comment parvenir à déjouer son destin social*, interview de Bernard Fusulier, in *La vie du bon côté*, Vivacité, 05/03/2021, consulté le 08/12/21 à 13h00.

Le deuxième élément dont nous sommes sûres de la correspondance à la vie de l'auteur est l'existence du grand-père militaire lui ayant transmis un goût pour la culture. L'homme que Burt désigne la première fois comme étant son « grand-père paternel, le militaire »⁸⁰, est directement inspiré du grand-père de Bernard Fusulier. Il était effectivement militaire, pourvu d'une grande sagesse due à sa carrière et son temps passé en captivité en tant que prisonnier de guerre. C'était un grand-père particulièrement cultivé et attentionné envers son petit fils à qui il a transmis sa passion pour la culture et la lecture des grands chefs-d'œuvre de la littérature.

La troisième correspondance entre l'homme fictif et l'homme réel repose sur l'importance accordée au sport. Burt et Bernard sont tous deux judokas⁸¹. La pratique de ce sport avec la rigueur et les efforts qui l'accompagnent est un élément capital dans la construction du personnage comme dans le parcours de l'auteur. La pratique de cet art martial ainsi que tout l'univers l'encadrant : les professeurs, le dojo, jouent un rôle privilégié dans le parcours de Burt au même titre que dans le destin non reproductif de Bernard Fusulier.

La dernière correspondance dont nous ne pouvons absolument pas douter est la qualité de transclasse de notre héros et de son créateur. Bernard Fusulier se présente très sincèrement comme un passeur. Un passeur qui écrit dans le but de pouvoir faire raisonner l'histoire de Burt dans les lecteurs de son œuvre. Comme dans le cas d'Annie Ernaux, l'écriture d'une histoire retraçant le parcours non reproductif a un but non seulement thérapeutique pour l'auteur, mais aussi une ambition de résonance avec les lecteurs. Ils veulent que le lecteur transclasse puisse se reconnaître dans leur témoignage, qu'ils comprennent leur position reproductive et apprennent qu'ils ne sont pas les seuls à vivre ce genre d'expérience. Il s'agit là de l'essence de la création de Burt : créer un transclasse reconnaissable comme tel, expliquant son parcours, à travers lequel n'importe quel passeur-lecteur pourrait reconnaître les ressorts de sa propre position sociale.

⁸⁰ FUSULIER B., *Journal d'un transclasse, récit d'une improbable traversée des classes sociales*, Paris, éd. La boîte de Pandore, 2020, p. 22.

⁸¹ HONORE S., VALLEE E., *Comment parvenir à déjouer son destin social*, interview de Bernard Fusulier, in *La vie du bon côté*, Vivacité, 05/03/2021, consulté le 08/12/21 à 13h00, 12 : 12.

4.3. Les éléments de son passage

Les éléments entrant en cause dans le destin reproductif de Burt sont de deux types : intérieurs et extérieurs. Les premiers sont les aspects de la personnalité de notre protagoniste. Des attitudes et des goûts qui ont été internalisés ainsi que des capacités singulières. Les éléments extérieurs sont ceux qui ne font pas partie de la constitution même du transclasse, qui n'ont pas été internalisés, mais qui sont intervenus au cours du parcours de Burt pour le mettre sur la voie non reproductive.

L'élément internalisé qui intervient le plus rapidement est le goût qu'il développe pour la lecture et la culture. En premier lieu grâce à sa sœur qui lui lisait souvent des histoires. Il s'agit de sa première approche du champ culturel. Ces moments représentent une échappatoire dans l'environnement violent où il grandit et deviendra une très grande force dans sa carrière d'étudiant. En deuxième lieu, son champ culturel est encore approfondi et élargit par son grand-père et le colonel, qui lui transmettent leur passion pour les grandes œuvres littéraires. Selon ses propres mots : « Mon grand-père et le colonel étaient pour moi des modèles de culture »⁸².

Outre le goût de la culture et de la lecture, son environnement familial lui offre les prémices d'une conception de la valeur du travail qu'il internalisera plus tard en pratiquant le judo. En effet, sa famille était composée « d'honnêtes travailleurs »⁸³, il s'agit d'une valeur reconnue par le père de Marie au moment de juger des origines de Burt. C'est une valeur reconnue et fortement valorisée par Burt.

Cette valeur se transforme en une véritable éthique de travail au contact de son professeur de judo. Celui-ci avait pour habitude de leur dire « il faut souffrir pour être beau, regardez comme j'ai souffert »⁸⁴. Cette phrase véhiculait une éthique du travail. Elle a fait comprendre à Burt – et à Bernard Fusulier, puisqu'il s'agit là d'une authentique anecdote – que pour atteindre ses objectifs, il faut fournir le travail nécessaire. Cette attitude face au travail lui sera fondamentalement utile pour la suite de son parcours. Il

⁸² FUSULIER B., *Journal d'un transclasse, récit d'une improbable traversée des classes sociales*, Paris, éd. La boîte de Pandore, 2020, p. 23.

⁸³ *Ibid.* p. 36.

⁸⁴ HONORE S., VALLEE E., *Comment parvenir à déjouer son destin social*, interview de Bernard Fusulier, in *La vie du bon côté*, Vivacité, 05/03/2021, consulté le 08/12/21 à 13h00, 14 : 45.

+

n'aura jamais peur du travail. Il fournira le temps et les efforts nécessaires à combler ses manques intellectuels et culturels en entamant ses études universitaires et en se battant pour finir sa thèse. Il travaillera au champ pour les parents de Marie sans se plaindre, presque avec joie.

Le milieu violent dans lequel il a évolué petit ainsi que les combats qu'il a menés en tant que judoka, lui procurent une force particulière. Une capacité à l'affrontement, à savoir aller au-devant des difficultés avec détermination et motivation. C'est ce que Bernard Fusulier nomme le « capital guerrier »⁸⁵. C'est un potentiel de battant, une façon de pouvoir aborder la vie comme une bataille, de vouloir en sortir vainqueur et de se donner les moyens et l'énergie nécessaires pour y parvenir. Le tout étant de savoir transformer cette force destructrice en force créatrice.

Le dernier élément interne à la constitution de Burt est son « intelligence situationnelle »⁸⁶. Il s'agit d'une qualité soulevée, à la fin de l'œuvre par une collègue fictive de Burt. Celle-ci est une sociologue à qui Burt a demandé de relire son récit et de donner son avis de sociologue. Cette collègue n'existe pas, il s'agit en fait d'un moyen pour Bernard Fusulier d'intégrer sa propre analyse sociologique à l'histoire de Burt. Il y mentionne donc cette intelligence situationnelle qui permet à Burt de faire le maximum à partir des éléments qui lui sont donnés, des rencontres qu'il fait.

Les éléments extérieurs à la constitution même de Burt Fashebergues que l'on peut considérer comme causes de son statut de transclasses sont de deux ordres : les opportunités et les rencontres. Les opportunités ne sont que des événements ou des ouvertures que Burt aura su reconnaître et exploiter. Il a su accepter les propositions de ses professeurs et amis pour grimper les échelons de la hiérarchie universitaire et agir en conséquence.

Les rencontres sont essentielles dans sa compréhension de son parcours. Il a tout acquis à travers les personnes qu'il a rencontrées, que ce soit le colonel, son sensei, ses professeurs de secondaires, de Haute-école ou de l'université. Ou encore sa rencontre

⁸⁵ *Ibid.* : 19 : 40.

⁸⁶ FUSULIER B., *Journal d'un transclasse, récit d'une improbable traversée des classes sociales*, Paris, éd. La boîte de Pandore, 2020, p. 105.

avec Marie qu'il qualifie de « providentielle »⁸⁷. Chaque changement en lui, chaque nouvelle opportunité a pour origine une rencontre ou une ouverture à un nouvel univers, un nouveau milieu :

« L'institut technique m'avait appris la méthode et la rigueur ; le judo, la volonté et la combativité ; mon grand-père paternel et le colonel, la droiture et la culture. Mamy Tralala et bon-papa Marcel m'avaient apporté une ouverture au monde. Ma sœur m'avait donné le goût de la lecture ; ma belle-famille, une aspiration à progresser dans la respectabilité ; ma mère, de l'amour et son abnégation. Kiki m'avait incité à ne pas lui ressembler. Et mon père avait eu la bonne idée de mourir jeune. J'étais armé pour affronter l'univers inconnu de l'enseignement supérieur »⁸⁸.

Il retire des atouts de toutes les expériences par lesquelles il passe. Il apprend à chaque rencontre, à chaque opportunité. Il prend en modèle toutes les personnes possédant des qualités qu'il admire et qu'il aimerait acquérir. Et toujours avec cette attitude de combattant, prêt à travailler autant qu'il le faudra pour parvenir à atteindre ses objectifs.

4.4. Du point de vue des capitaux

L'histoire de Burt est conditionnée par de nombreux capitaux. Des capitaux prenant des accents de déterminations si l'on aborde son cas à partir de la théorie de la complexion. À l'instar de n'importe quel autre individu, il démarre dans la vie avec des capitaux transmis par son milieu familial et ses habitus de classe. Capitaux qui prennent plus d'ampleur ou qui s'amointrissent au cours de son parcours. Nous verrons, dans la suite de notre développement, que les types de capitaux mentionnés par Bernard Fusulier sont plus nombreux que les types de capitaux habituellement pris en compte dans l'abord du destin non reproductif. Nous ajouterons quatre capitaux déterminants aux quatre capitaux bourdieusiens habituels.

Commençons par aborder les quatre capitaux bourdieusiens originels : culturel, économique, social et symbolique. Burt Fashebergues n'était dépourvu d'aucun de ses capitaux bien qu'il les possédât en moindre mesure au départ et qu'il les a fait fructifier dans d'autres domaines par la suite.

⁸⁷ *Ibid.* p. 34.

⁸⁸ *Ibid.* p. 39.

Son capital culturel était déjà relativement bien développé. La transmission culturelle de son grand-père et du colonel, son goût pour la lecture hérité de sa sœur et son attachement à sa réussite scolaire gonflent son capital culturel dès son enfance. Bernard Fusulier, sous l'apparence de la collègue sociologue de Burt remarque qu'il n'était « pas dépourvu de références culturelles assez « bourgeoises » »⁸⁹. Il posséderait donc des références culturelles supérieures au niveau général de son milieu. Son grand-père et le colonel lui donnent la possibilité de s'élever au-dessus du capital culturel supposé pauvre indu par la position sociale qu'il hérite de ses parents et qui est partagé par sa bande de lascars d'adolescence.

Son capital culturel devient de plus en plus important dans son parcours, à partir de la fin de sa scolarité secondaire. Laisant sa bande de motards derrière lui, s'attachant à son groupe de camarades de classe bosseurs. Il finit par délaisser définitivement son « blouson noir »⁹⁰, poussé à plonger dans un univers où le capital culturel est la seule échelle de valeurs par Marie et sa famille qui croient en son potentiel et le motive à le réaliser.

Le capital économique de la famille de Burt ne semble pas être très élevé, mais ils n'étaient pas non plus plongés dans une grande pauvreté. Ses grands-parents semblaient avoir un niveau économique plus important. Ils l'ont en effet aidé à quelques reprises dans les grands investissements qu'impliquait sa vie d'adulte, comme pour l'achat de sa maison, par exemple. Sa situation économique prend du temps à devenir stable, mais s'améliore à partir de son parcours de doctorant et devient très confortable avec l'obtention du poste de professeur d'université.

Le confort qu'apporte un capital économique se manifeste notamment dans la différence d'effort que demande un même acte quand il était encore dans son milieu d'origine en comparaison à sa nouvelle situation. Il prend l'exemple d'un voyage qu'il a entrepris en tant que doctorant et pour lequel il a dû se débrouiller seul. Il n'avait pas de voiture et n'a même pas ne serait-ce que considéré la possibilité de demander de l'aide à un membre de sa famille pour l'aider à déménager ses affaires en faisant le chemin avec lui. Il se chargea donc comme un mulet et fit le trajet en transport en commun. Il se

⁸⁹ *Ibid.* p. 101.

⁹⁰ *Ibid.* p. 37.

déména comme il pouvait avec ses affaires et les correspondances. Plus tard, en bon père de famille aisée, sa fille ayant eu des soucis en cours d'allemand, il l'inscrit à un séjour linguistique en Allemagne. La question de savoir comment elle irait sur place ne s'est même pas posée, Burt à fait un aller-retour pour l'installer sans se préoccuper une seule seconde du coût du trajet et du temps perdu.⁹¹

Le capital social est défini par Bernard Fusulier – toujours dans la peau d'une collègue sociologue fictive – comme « une capacité à mobiliser des personnes autour de soi »⁹². Il s'agit d'un capital dont bénéficiait très positivement Burt et qui s'est manifesté dans tous les mondes sociaux qu'il a parcourus. Il a su faire de ses ennemis des amis pour créer la bande de lascars de son enfance et de son adolescence. Il s'est construit un groupe de camarades de classe soudés et studieux au cours de ses secondaires. Les membres de sa belle-famille sont devenus ses alliés et ses plus fervents supporters. Et c'est grâce au réseau de collègues, professeurs, amis et connaissances qu'il a su obtenir une place dans le milieu académique et y progresser.

Le capital symbolique peut globalement se définir comme « le volume de reconnaissance, de légitimité et de consécration accumulé par un agent social au sein de son champ d'appartenance »⁹³. Burt a obtenu de la reconnaissance dans trois systèmes différents. En tant que petite brute dans son groupe d'amis, en tant que bon judoka au sein de son dojo et dans le cadre des compétitions et en tant que chercheur par l'obtention d'un prix et par l'accession au rang de professeur.

Burt était donc effectivement pourvu des capitaux fondamentaux et a su les mobiliser et les accroître selon le milieu social dans lequel il se trouvait. Notre protagoniste transclasse n'est cependant pas seulement détenteur de ces quatre capitaux de base. Son parcours est aussi déterminé par quatre autres types de capitaux. Deux d'entre eux sont directement abordés par Bernard Fusulier : les capitaux physiques et guerriers. Auxquels nous en ajoutons deux autres : les capitaux affectifs et d'intelligence.

⁹¹ *Ibid.* p. 45.

⁹² *Ibid.* p. 103.

⁹³ DURAND, P. *Capital symbolique*, in « Lexique », ULiège, 2014.

Bernard Fusulier, dans le retour de la collègue sociologue, s'adresse à Burt en ces termes : « Ton physique et ta bonne santé constituent un autre capital qui a pu te servir »⁹⁴. Le capital physique concerne l'apparence du transclasse et sa santé. Burt, par exemple, est un garçon plutôt beau et bien bâti. Il se décrit lui-même comme suit :

« À défaut d'être studieux, j'étais gentil et joli garçon, avec les traits fins, les cils longs et un sourire charmant. [...] Heureusement, j'ai hérité de la stature de mon père et j'étais déjà un excellent judoka ; donc, je n'étais pas trop ennuyé »⁹⁵.

Son physique avantageux et sa stature impressionnante sont des atouts qui ont certainement joué un rôle déterminant dans son parcours. Surtout dans le cadre de son milieu d'origine caractérisé par la violence. Cela lui a permis de se défendre et de gagner le respect des autres garçons du quartier. Cela dit, sa force et sa taille lui ont aussi, plus tard, joué des tours. Il nous raconte notamment une anecdote embarrassante. Dans le cadre d'une invitation au prix Nobel de Chimie se déroulant à Nagoya, au Japon, il fut invité à participer à un repas traditionnel. Cependant sa stature ne s'est pas acclimatée facilement aux particularités de la culture japonaise. Son corps trop grand eut du mal à rester plié si près du sol pendant tout le repas et au moment de s'en aller, en voulant ouvrir la porte, il la casse, ne sachant pas qu'il s'agissait d'une porte coulissante et appliquant une force trop importante à son geste.

Son capital physique si avantageux pour la culture belge dans laquelle il grandit ne s'est donc pas avéré si positif dans le cadre d'une culture aux règles différentes. Il peut donc devenir négatif ou positif selon le milieu dans lequel l'individu se trouve et les règles qui régissent ce milieu. Il peut aussi être négatif ou positif dès sa naissance. Burt a eu de la chance, il est né avec un physique et une bonne santé, qui s'est d'ailleurs dégradée à cause d'une maladie au moment d'écrire son livre, faisant baisser son capital. Mais d'autres n'ont pas cette chance. Naître avec un capital physique désavantageux a aussi une influence déterminante sur le parcours d'un individu, que ce soit à cause d'une déformation physique, d'une maladie, ou de caractéristiques jugées négatives ou ingrates dans le milieu dans lequel il naît.

⁹⁴ FUSULIER B., *Journal d'un transclasse, récit d'une improbable traversée des classes sociales*, Paris, éd. La boîte de Pandore, 2020, p. 101.

⁹⁵ *Ibid.* p. 21.

Le deuxième capital mentionné par Fusulier, que nous avons déjà introduit plus haut, est le capital guerrier. Il s'agit d'un terme développé par Thomas Sauvadet dans une étude interrogeant les ressources et personnalités des « jeunes de cité »⁹⁶. Ce capital guerrier prend en compte le capital physique, mais aussi une espèce de « discipline morale »⁹⁷, comportant des règles à connaître et à suivre si l'on veut survivre et trouver sa place dans le groupe. Il renvoie aussi aux relations internes au groupe, à la hiérarchie qui l'anime ainsi qu'aux aspects plus vicieux des attitudes et des actes nécessaires à la vie dans un groupe composé de jeunes de cité. C'est donc un capital dont bénéficient les jeunes nés dans des milieux violents, obligés de construire un réseau social et une personnalité au cœur de dynamiques hautement conflictuelles.

Nous ajoutons ensuite à ces deux capitaux supplémentaires, les capitaux affectifs et d'intelligence. Le premier concerne les sentiments et émotions, majoritairement positifs qu'est susceptible de ressentir le transclasse et qui ont une influence sur ses choix et son destin. Burt Fashebergues possède un capital affectif assez important. Il fut déterminant notamment dans sa rencontre avec Marie et dans sa tendance à apprécier les gens, à les considérer assez facilement comme des amis.

Marie est l'un des plus grands piliers de la vie Burt. La seule chose qui les attache l'un à l'autre, au début de leur histoire sont les sentiments qu'ils éprouvent l'un envers l'autre. Burt aime profondément Marie, il fournit des efforts pour elle, pour plaire à sa famille. Son amour pour Marie lui apporte énormément de bienfaits, notamment le soutien de sa belle-famille et lui ouvre les yeux sur son potentiel et ses capacités, le menant sur la voie de l'élévation sociale. Burt est aussi particulièrement amical, il apprécie tous les modèles et les personnes qui l'ont aidé à atteindre ses objectifs en lui donnant des opportunités et des conseils.

Le capital affectif est d'autant plus réel qu'il peut ne pas avoir d'influence du tout sur le destin d'un transclasse. Annie Ernaux, par exemple, semble avoir un capital affectif particulièrement pauvre. Ce n'est pas en appréciant son entourage ou ses modèles qu'elle

⁹⁶ SAUVADET T., *Le capital guerrier. Concurrence et solidarité entre jeunes de cité*, Malakoff, Armand Colin, coll. « Sociétales », 2006.

⁹⁷ SAUVADET T., *Causes et conséquences de la recherche de « capital guerrier » chez les jeunes de la cité*, in « [Déviance et Société](#) », 2005/2 (Vol. 29), pp. 113-126.

est parvenue à déjouer son destin reproductif. Si elle admirait Mlle L et désirait lui ressembler, elle ne l'aimait pas pour autant. Si elle a décidé d'écrire la vie de son père, si elle en a ressenti le besoin, ce n'est en rien parce qu'elle l'aimait. Le capital affectif d'Annie Ernaux n'a pas du tout influencé son parcours. Ce serait bien plutôt son absence de capital affectif qui a déterminé ses choix et son destin.

Le dernier capital que nous ajoutons à notre liste est le capital d'intelligence. Burt n'est pas devenu ce qu'il est simplement en recevant des opportunités et en naissant avec les capitaux qui lui ont été transmis. S'il a accompli son passage, c'est parce qu'il a su faire quelque chose de ces opportunités et de ses capitaux. Il possède une intelligence qui lui a permis de faire du mieux qu'il pouvait avec ce qu'il avait, d'utiliser ses atouts et de compenser ses handicaps afin d'atteindre ses objectifs. C'est cela que nous appelons le capital d'intelligence : une capacité à utiliser, à agencer ses déterminations afin de se donner tous les outils nécessaires pour parvenir à remplir ses objectifs et à rompre la dynamique reproductive de son milieu.

Tous les capitaux que nous venons de citer font partie des déterminations ayant inscrit le passage de Burt Fashebergues sous le registre de la nécessité. C'est parce qu'il possédait ses capitaux et qu'il a rencontré un grand nombre de personnes clefs dont il a su tirer profit dans son parcours, qu'il est devenu transclasse, qu'il a su quitter son milieu d'origine, modeste et violent, pour accéder au domaine prestigieux de la recherche académique et au confort que son métier de professeur universitaire lui apporte. Grâce à l'exemple fourni par Bernard Fusulier, nous avons pu élargir le panel typologique des capitaux.

Nonobstant, cela ne signifie pas que notre liste prétend à l'exhaustivité. Nous avons déduit ces capitaux à partir d'un cas particulier, il est donc très probable que nous puissions trouver d'autres types de capitaux en envisageant d'autres histoires exceptionnelles. Le tout étant de ne pas tomber dans le particularisme. Les capitaux se doivent d'être adaptables à l'analyse de n'importe quel destin transclasse. Nous pensons que c'est le cas pour les capitaux physique, affectif et d'intelligence. Le capital guerrier en revanche, n'est pas transposable à toutes les situations non reproductives. Sa mobilisation nécessitant l'ancrage du passeur dans un contexte bien particulier, celui des milieux non seulement défavorisés, mais aussi violents.

4.5. Peut-on juger du passage sur la seule base des capitaux ?

L'élargissement du nombre des types de capitaux déterminant la vie du transclasse nous ouvre de nouvelles pistes de réflexion. En effet, les capitaux sont l'un des indices les plus importants de la non-reproduction. C'est parce que l'on peut observer un changement dans leur importance, dans leur volume, que l'on peut affirmer du changement de position sociale de l'individu. L'accent à ce propos est surtout mis sur le capital culturel. C'est essentiellement à partir de lui que l'on juge de la non-reproduction. Les trois autres capitaux ont tendance à suivre le premier, le transclasse accédant à un réseau de connaissances, à un salaire plus élevé et à une reconnaissance symbolique importante dans son milieu d'arrivée en même temps qu'à la situation sociale découlant logiquement de son nouveau capital culturel exacerbé.

Ce capital culturel possède trois états⁹⁸ : il peut être incorporé, objectivé ou institutionnalisé. Le premier désigne la culture que l'on a apprise, celle qui nous est transmise par l'éducation. C'est un état qui prend du temps. Il nécessite la présence d'un maître qui transmet son savoir ou des moyens, des supports culturels objectifs à partir desquels on peut étudier. Le deuxième état du capital culturel est fortement lié au premier état. Il s'agit de la culture sous forme d'objets : peinture, livres, films, etc. Il permet la transmission du capital culturel à travers son inscription dans un objet matériel. Le troisième état peut être mis en relation avec le capital économique. Il s'agit de la traduction du capital culturel en données institutionnalisées. Concrètement, il s'agit des diplômes et titres que l'on acquiert dans les institutions scolaires et universitaires, permettant d'évaluer le niveau de ses détenteurs et de les comparer. Ce qui permet aussi d'attribuer une valeur monétaire à la possession d'un titre.

Le capital culturel, comme nous l'avons précisé, est le capital sur lequel se basent Bourdieu et Chantal Jaquet pour juger de l'accomplissement des processus de reproduction et de non-reproduction. Or, nous pensons qu'il s'agit d'une perspective particulièrement restreinte et qui ne permet pas de justifier tous les cas de transclasses.

⁹⁸ BOURDIEU, P., *Les trois états du capital culturel*, in « Actes de la recherche en sciences sociales », 1979, vol. 30, no 1, p. 3-6.

La notion de transclasse est explicitement créée par Mme Jaquet dans le but de pouvoir recouvrir les déplacements sociaux allant dans les deux sens, autant vers le bas que vers le haut. On juge de ce déplacement principalement à travers l'observation du capital culturel. Mais comment peut-on perdre son capital culturel ? Un petit-bourgeois ou un instituteur peuvent-ils vraiment descendre les barreaux de l'échelle sociale si on se base sur leur capital culturel ?

La descente implique la perte de capitaux, en commençant par le capital culturel qui est déterminant dans le jugement du passage. L'instituteur peut effectivement perdre son emploi et donc son capital culturel à l'état institutionnalisé. Le petit-bourgeois peut effectivement perdre son capital intellectuel à l'état objectivé si, par exemple, il dépense toute sa fortune et se voit dans l'obligation de les vendre ou subir un incendie destructeur duquel il ne peut se relever. Cependant, aucun de ces deux individus ne peut perdre son capital incorporé. On ne peut pas perdre une éducation. On ne peut pas annuler le temps passé à étudier à apprendre. On ne peut pas effacer de sa mémoire tout ce que l'on a appris, tout ce qui forme son esprit ; à moins de subir les effets d'une maladie neurodégénérative, s'entend.

On ne peut pas perdre son capital culturel incorporé. Ce qui signifie, si l'on base le passage sur le capital culturel, que l'on ne peut pas passer vers une classe inférieure. L'instituteur, s'il perd son emploi, possèdera toujours le capital incorporé correspondant à son poste. Le petit-bourgeois, s'il devenait du jour au lendemain sans domicile fixe par suite d'un incendie ayant emporté avec lui tous ces supports culturels et ses économies, bénéficierait toujours de son éducation culturelle de petit-bourgeois.

Nous pensons dès lors que le capital culturel ne suffit pas seul à juger du passage d'une position sociale à une autre. Si nous considérons qu'il est le seul à devoir être remis en question parmi les quatre capitaux de Bourdieu, c'est parce qu'il est celui qui déclenche l'évolution des trois autres dans le cadre d'un changement de classe. Ne peut-on alors pas envisager que ces trois capitaux subsidiaires puissent changer à partir de l'acquisition ou du développement d'un autre type de capital ? Et peut-être pourrions-nous aussi élargir le concept de classe en envisageant d'autres champs dans lesquels passer, impliquant peut-être un changement dans la seule considération du concept de classe ?

Prenons, par exemple, le cas du capital artistique. Un individu possédant un capital artistique important pourrait tout à fait augmenter ses capitaux économiques, sociaux et symboliques sur la base de son talent artistique. S'il parvient à saisir les opportunités qui se présentent à lui, à rencontrer les bonnes personnes aux bons moments, il peut tout à fait devenir peintre, chanteur, danseur professionnel et sortir de son milieu d'origine en intégrant une élite artistique reconnue. Un danseur provenant d'un milieu défavorisé où le seul avenir qu'on lui promet se réduit à un poste médiocre dans un secteur peu valorisé qui rencontre les bonnes personnes, saisit les bonnes opportunités et se perfectionne dans son art peut tout à fait changer son destin. Il peut échapper au destin reproducteur de sa position sociale initiale pour devenir un danseur professionnel vivant de sa passion. Il acquiert alors des capitaux économiques, sociaux et symboliques différents de ceux qui déterminaient son univers précédent.

S'agirait-il pour autant d'un changement de classe ? Peut-être pas. Peut-être qu'il s'agit plutôt d'un passage dans un nouveau « champ professionnel » ou « monde social » comme les appelle Bernard Fusulier⁹⁹. Il ne s'agit pas vraiment de classes comme on les comprend généralement, mais d'univers professionnels et sociaux différents. M. Fusulier prend comme exemple à ce propos, un autre lauréat du prix Francqui ; Cédric Blanpain.

Les journaux avaient tendance à suggérer dans leurs gros titres, au moment de sa nomination, qu'il n'avait aucune prédisposition à être devenu ce qu'il était, c'est-à-dire un spécialiste des cellules souches et des tumeurs¹⁰⁰. Ces annonces supposaient qu'il venait probablement d'un milieu défavorisé, que ses parents avaient des métiers normaux, modestes, à l'instar de Steven Laureys dont nous avons évoqué les origines plus tôt. Alors qu'en fait, contrairement à lui, Cédric Blanpain était d'origine très aisée. Son père est une grande figure de la finance belge et sa mère est issue d'une lignée de grands industriels.

Il ne manquait donc de rien et certainement pas des moyens nécessaires pour devenir un chercheur de pointe dans l'élite du domaine médical. Ce ne sont donc pas de moyens économiques ou culturels qu'il ne disposait pas, mais plutôt des connaissances

⁹⁹ HONORE S., VALLEE E., *Comment parvenir à déjouer son destin social*, interview de Bernard Fusulier, in *La vie du bon côté*, Vivacité, 05/03/2021, consulté le 08/12/21 à 13h00, ~ 25 : 00

¹⁰⁰ FUSULIER B., *Journal d'un transclasse, récit d'une improbable traversée des classes sociales*, Paris, éd. La boîte de Pandore, 2020, p. 7.

spécifiques au milieu de la recherche médicale. Cédric Blanpain n'a pas changé de classe, il a changé d'univers socioprofessionnel.

Il s'agit pourtant bien là d'un passage. Il est transfuge, mais pas de classe. Il est passé d'un univers dont les codes diffèrent, auquel il faut pouvoir s'adapter et qui ne correspond pas à l'univers dont il provient. Il a troqué son capital financier pour un capital scientifique. Le mouvement ne s'est pas fait verticalement, de haut en bas ou l'inverse ; il s'est fait latéralement, horizontalement. Ses capitaux économiques, sociaux et symboliques restent plus ou moins équivalents, mais le capital relié à son domaine professionnel a changé. Il a transposé ses capitaux, les a échangés contre d'autres, s'adaptant mieux à l'univers qu'il a choisi.

L'élargissement du panel des types de capitaux nous a donc permis d'envisager des passages qui ne se font pas entre classes, mais bien entre des domaines professionnels auxquels s'adjoignent des mondes sociaux. Envisager le passage en ces termes nous semble plus cohérent que de maintenir la mobilisation de la notion de classe pour envisager la non-reproduction. Cette notion qui devient quelque peu désuète au sein de notre société devenue incroyablement diversifiée socioprofessionnellement, rendant floues les frontières de classes auparavant si fermement définies.

Envisager la non-reproduction à partir d'une plus grande quantité de capitaux ne s'envisageant pas forcément dans un système de classes, mais à travers des univers socioprofessionnels différents permet une plus grande adaptation à nos systèmes sociétaux actuels, mais permet aussi une plus grande ouverture dans les cas de parcours que l'on peut considérer comme transclasses. Elle permet de ne plus se restreindre au seul milieu littéraire, culturellement valorisé, et d'envisager des destins de passeur ne passant pas par l'institution scolaire. Cela nous permet d'élargir les horizons de la grande communauté des transclasses.

Conclusion

Nous espérons, à travers notre argumentation, avoir pu mettre au jour la présence d'une logique proprement déterministe dans l'œuvre de Chantal Jaquet : *Les transclasses ou la non-reproduction*. Ainsi que dans la position même du passeur. Le transclasse n'aurait pas pu être autre chose que ce qu'il est, sa position est conditionnée par toutes les déterminations formant sa complexion. Principe de complexion que nous pensons pouvoir être étendu à toute la condition humaine.

La volonté du transclasse fait autant partie du pêle-mêle des déterminations que tout autre élément concourant à la formation de la complexion. Elle n'est en rien supérieure ou plus décisive qu'une autre détermination. Elles doivent toutes être prises ensemble pour être comprise. Isoler une détermination n'a pas d'intérêt, seule, elle ne sert à rien. Tous les éléments déterminants une complexion sont coconstruits et co-dépendants, les uns forment les autres et vice versa. Il en va donc de même pour la volonté de l'individu qui est bien présente, mais qui n'a d'existence que celle qu'elle se construit à partir de ses relations avec toutes les autres déterminations envers lesquels elle a aussi un rôle constructeur.

Tous les éléments causaux de la non-reproduction que nous avons développés au premier chapitre possèdent leur traduction dans les déterminations formant la complexion de l'individu. Les modèles, qu'ils soient scolaires comme pour Annie Ernaux ou familiaux comme dans le cas des Grands-parents de Burt sont déterminants et le choix des modèles l'est aussi, surtout par les tendances affectives. Le milieu familial est la première puissance déterminante de la vie du transclasse par l'héritage de capitaux et l'éducation colorée par les habitus de classe. Les affects que nous ressentons font entièrement partie de la constitution de notre personne, ils forment des déterminations de notre complexion. Le désir de s'en aller de son milieu d'origine, de tenter d'atteindre une position différente naît des déterminations que nous imposent le milieu initial et des affects très souvent négatifs qu'accompagne la prise de conscience de l'infériorité de notre classe de naissance.

Les capitaux sont, eux aussi, déterminés et déterminants. Ils sont d'autant plus déterminés et déterminants en tant qu'héritage familial. Les premiers capitaux que l'on possède ne sont pas acquis, mais transmis. On les reçoit tels que nos parents les

possédaient. Si les capitaux économiques, culturels, sociaux et symboliques de nos parents sont pauvres, les nôtres le seront aussi et même chose s'ils sont riches. Ces capitaux resteront en l'état si rien ne vient nous donner le désir ou les moyens d'en changer. Ce changement peut notamment se faire à partir d'autres capitaux déterminants et déterminés. Les capitaux physiques, artistiques, d'intelligence ou affectifs - qu'ils soient négatifs ou positifs - peuvent jouer dans la balance du destin. Burt Fashebergues – et dans une certaine mesure, Bernard Fusulier – en est la preuve écrite. L'absence de ces capitaux ou la moindre mesure de leur importance a aussi un impact déterminant. C'est notamment le cas du capital affectif d'Annie Ernaux qui ne joue pas de rôle déterminant dans son parcours de transclasse, mais dont l'absence lui permet de prendre comme modèle une professeure peu aimable qui enclenche son désir de passage.

Cette notion de capital et la diversification que nous lui avons apportée permettent une ouverture significative de l'acceptation de la notion de transclasse. En comprenant qu'il y a, parmi les quatre capitaux fondateurs bourdieusiens, un capital principal, à partir de l'évolution duquel les trois autres évoluent. Il s'agit du capital culturel, qui est jugé comme celui qu'il faut acquérir si l'on veut changer de classe sociale tandis que les capitaux économiques, sociaux et symboliques ne font que gonfler à la suite de l'évolution du capital culturel. Si la lumière est dirigée sur le capital culturel dans les théories que nous avons exploitées, c'est à cause du type d'ascension qui y est abordé et qui se borne au passage à partir des institutions scolaire, universitaire et littéraire.

Nous nous sommes alors proposé d'élargir le champ des capitaux afin d'envisager d'autres types de capitaux susceptibles d'entraîner avec lui, dans son évolution, les trois capitaux bourdieusiens. Nous avons pris l'exemple du capital artistique, mais nous aurions pu prendre les capitaux physiques ou sportifs en illustration aussi. Ainsi, le capital artistique peut, selon nous, reprendre le rôle du capital culturel en tant qu'acteur du passage. Ainsi une personne souhaitant faire carrière en tant que danseur, s'il est déterminé par la rencontre des bonnes personnes et qu'il saisit les opportunités qui se présentent à lui, peut tout à fait faire gonfler son capital artistique par l'entraînement ou la découverte de nouveaux styles et faire grimper les trois autres capitaux de cette manière.

Cela dit, la nécessité de faire gonfler les quatre capitaux bourdieusiens pour devenir transfuge est nécessaire pour un changement de classe. Et encore, cela se limite à l'ascension sociale et non pas à la descente, le capital culturel ne pouvant pas se perdre totalement. Nous avons alors, à partir des réflexions et exemples de Bernard Fusulier, envisagé la possibilité de ne pas se limiter au passage de classe, mais d'élargir la position transclasse aux univers socioprofessionnels. Ce qui implique de ne pas forcément devoir augmenter les trois capitaux subsidiaires, mais simplement de les déplacer dans un domaine différent. Ce déplacement horizontal implique cette même position d'entre-deux et la découverte de nouveaux codes auxquels il faut apprendre à correspondre. De plus, cette transposition des ressorts de la non-reproduction au passage des frontières socioprofessionnelles nous paraît, à l'heure actuelle, plus pertinent, qu'une position se contentant de la stratification en classes, notion quelque peu désuète dans notre société actuelle.

Pour conclure, il nous faut préciser que les hypothèses du présent mémoire ont été confectionnées avant la publication du dernier ouvrage de Chantal Jaquet : *Juste en passant*¹⁰¹. Il semble que notre auteure, dans cet ouvrage, aborde la question du déterminisme. Elle le fait en tout cas dans l'interview menée dans le cadre d'une émission de France Culture¹⁰² que nous avons déjà mentionnée dans l'introduction.

Elle nous explique, à travers sa « rencontre »¹⁰³ avec Spinoza, sa conception du déterminisme qui est un déterminisme non fataliste. Le philosophe, en effet, pense l déterminisme en opposition au libre arbitre, qui est une illusion à ces yeux. Cela dit, il nie aussi la fatalité. Il s'agit en fait de comprendre la présence du déterminisme, ses effets, mais aussi de pouvoir prendre en compte un déterminisme intérieur. En prenant conscience de ce déterminisme intérieur par lequel nous pouvons nous exprimer, on peut passer à une plus grande perfection.

¹⁰¹ JAQUET C., DURAND J-M., *Juste en passant*, Paris, Presses universitaires de France, coll. « hors collection », 2021

¹⁰² JAQUET C., *Les transclasses, retour sur un phénomène de société*, interviewée par Olivia Gesber, France Culture, 21/10/21, consulté le 11/11/21 à 22h34, 31 min 37. Adresse : https://www.puf.com/actualites/Revue_de_presse_de_Chantal_Jaquet_-_Juste_en_passant

¹⁰³ *Ibid.* 15 : 15.

Il y aurait donc, chez Spinoza, cette différenciation entre un déterminisme interne et un déterminisme externe. Présence du déterminisme interne qui implique qu'il s'agit d'une perspective déterministe non fataliste. On garde un pouvoir décisionnel, une possibilité d'action, de volonté dans le déterminisme qui nous est interne. Cela trouve un écho relativement fort dans notre mise en lumière de la logique déterministe présente au cœur de la théorie des transclasses. Puisqu'en effet, nous distinguons un déterminisme se rattachant aux éléments causaux extérieurs à la constitution du transclasse. Et un déterminisme se rattachant aux déterminations internes à sa constitution. Dont fait partie la volonté qui est une détermination déterminée et déterminante, coconstruite. Mais qui est donc néanmoins bel et bien présente et active au sein de la complication du transclasse.

Notre conception du déterminisme peut dès lors, être qualifiée de non fataliste à l'instar de celle de Spinoza dont s'inspire Chantal Jaquet. Il s'agit, dans les deux cas d'un déterminisme à l'échelle individuelle, sur lequel peut s'imprimer la marque de la volonté de l'individu quand il est interne. D'après son inspiration spinoziste, Chantal Jaquet semble donc faire une place au déterminisme dans la genèse même de ses réflexions, en tant que spécialiste de Spinoza. Ce qui nous laisse supposer qu'elle savait, en élaborant la théorie des *Transclasses ou de la non-reproduction* qu'il existait des ressorts déterministes à l'origine de sa mobilisation des théories spinozistes et de ses implications pour les moments clefs de son argumentation. Elle a pourtant choisi de ne pas affronter directement ce fait dans cet ouvrage. Peut-être le fera-t-elle dans les suivants ?

Bibliographie

Œuvres littéraires

BOURDIEU P. et PASSERON J-C., *La reproduction : éléments pour une théorie du système d'enseignement*, Paris, éd. de Minuit, « Le sens commun », 1970.

BOURDIEU P. et PASSERON J-C., *Les héritiers, les étudiants et la culture*, Paris, éd. de Minuit, « Le sens commun », 1964.

ERNAUX A., *La Honte*, Paris, éd. numérique Gallimard, « Folio », 2011.

ERNAUX A., *La Place*, New York, Routledge, “Twentieth Century Texts”, 1987.

ERNAUX A., *l'écriture comme un couteau*, Paris, Gallimard, « Folio », 2011.

ERNAUX A., *Les Années*, Paris, Gallimard, « Folio », 2008.

FUSULIER B., *Journal d'un transclasse, récit d'une improbable traversée des classes sociales*, Paris, éd. La boîte de Pandore, 2020.

JAQUET C. et BRAS G., *La fabrique des transclasses*, Paris, Presses universitaires de France, 2018.

JAQUET C., DURAND J-M., *Juste en passant*, Paris, Presses universitaires de France, coll. « hors collection », 2021.

JAQUET C., *Le désir*, Paris, Editions du Retour, 2017.

JAQUET C., *Les transclasses ou la non-reproduction*, Paris, Presses universitaires de France, 2014.

JAQUET C., *L'unité du corps et de l'esprit : affects, actions et passions chez Spinoza*, Paris, Presses universitaires de France, « Quadrige », 2004.

JAQUET C., *Spinoza ou la prudence*, Paris, Editions du Retour, 2019.

LAGRAVE R-M., *Se ressaisir. Enquête autobiographique d'une transfuge de classe féministe*, Paris, La Découverte, coll. « L'univers des faits », 2021.

LAHIRE B., *L'homme pluriel, les ressorts de l'action*, Paris, Nathan, « Essais et Recherches », 2001.

LOUIS E. (Dir.), *Pierre Bourdieu L'insoumission en héritage*, Paris, Presses universitaires de France, « Quadrige », 2013.

SAUVADET T., *Le capital guerrier. Concurrence et solidarité entre jeunes de cité*, Malakoff, Armand Colin, coll. « Sociétales », 2006.

WRIGHT R., *Black Boy*, Paris, Gallimard, coll. « Folio », 1947.

WIDEMAN J-E., *Suis-je le gardien de mon frère ?*, Paris, Gallimard, coll. « Folio », 1984.

Articles

BOURDIEU P., *Classement, déclassement, reclassement*, In: Actes de la recherche en sciences sociales, Vol. 24, novembre 1978. Le déclassement. pp. 2-22.

BOURDIEU P., *Espace social et genèse des "classes"*, In: Actes de la recherche en sciences sociales, Vol. 52-53, juin 1984. Le travail politique. pp. 3-14.

FRERE B., *Incertitudes sur l'Habitus*, in *European Journal of Sociology*, Cambridge, Vol. 46, N° 3, « Archives Européennes de Sociologie », Dec 2005, pp. 469-494.

LAHIRE B., Ce que peut la sociologie, in *The Canadian review of sociology* ; Vol. 54, N° 3, aout 2017.

LAHIRE B., *Esquisse du programme scientifique d'une sociologie psychologique*, in *Cahiers Internationaux de Sociologie*, Paris, Vol. 106, N° 29, Jan 1999.

BOURDIEU, P., *Le capital social : notes provisoires*. In « Actes de la recherche en sciences sociales », 1980, vol. 31, no 1, p. 2-3.

DURAND, P. *Capital symbolique*, in « Lexique », ULiège, 2014.

SAUVADET T., *Causes et conséquences de la recherche de « capital guerrier » chez les jeunes de la cité*, in « Déviance et Société », 2005/2, Vol. 29, pp. 113-126.

BOURDIEU, P., *Les trois états du capital culturel*, in « Actes de la recherche en sciences sociales », 1979, vol. 30, no 1, p. 3-6.

Sites internet

HONOREE S., VALLEE E., *Comment parvenir à déjouer son destin social*, interview de Bernard Fusilier, in *La vie du bon côté*, Vivacité, 05/03/2021, consulté le 08/12/21 à 13h00. Adresse : https://www.rtb.be/vivacite/emissions/detail_la-vie-du-bon-cote/accueil/article_comment-parvenir-a-dejouer-son-destin-social?id=10708777&programId=2161

JAQUET C., *Les transclasses, retour sur un phénomène de société*, interviewée par Olivia Gesber, France Culture, 21/10/21, onulté le 11/11/21 à 22h34, 31 min 37. Adresse : https://www.puf.com/actualites/Revue_de_presse_de_Chantal_Jaquet_-_C2%AB_Juste_en_passant_C2%BB

JAQUET C., *Revue de presse de Chantal Jaquet – « Juste en passant »*, Presse Universitaires de France, 21/10/21, consulté le 11/11/21 à 22h34.

Adresse : https://www.puf.com/actualites/Revue_de_presse_de_Chantal_Jaquet_-_C2%AB_Juste_en_passant_C2%BB

Mme Chantal Jaquet, Paris, Université Paris-Sorbonne, consulté le 11/12/21 à 23h12.

Adresse : <https://www.pantheonsorbonne.fr/page-perso/cjaq>

Reportage vidéo

SAPORITO J-L., *Le défis des transclasses*, in « Infrarouge » [émission télévisée], France, France 2, 2019, 53 min.

UNIVERSITÉ CATHOLIQUE DE LOUVAIN
Faculté de philosophie, arts et lettres

Place Blaise Pascal, 1 bte L3.03.11, 1348 Louvain-la-Neuve, Belgique | www.uclouvain.be/fial